



**PIERRE JOURDE**  
POIDS LOURD  
DES LETTRES

**JEANNETTE  
BOUGRAB**  
PERSISTE ET SIGNE

ET AUSSI: GABRIELLE CLUZEL, LE BROCOLI, CHARLES GAVE,  
ALAIN LAURENT, IL MIRACOLO, L'AFFAIRE VIGUIER, BALTHAZAR,  
GUY PEELLAERT, PASOLINI, GHISLAIN DE DIESBACH, ANNICK DE  
SOUZENELLE, DENYS ARCAND, FERNAND KHNOPPE, DEVECCHIO...

n° 17 ♦ février 2019

# L'INCORRECT

Faites-le taire !



**BOCK-CÔTÉ**  
LE DERNIER DES  
QUÉBÉCOIS

**JUAN  
BRANCO**  
*Insoumis bémol*

**SAINT PIERRE DAMIEN**  
*moine & porcher*

**QWANT**  
l'internet français,  
ses moteurs,  
ses réseaux

# LIBÉRALISME FRACTURE À DROITE



**ONFRAY**  
SAGESSE DES  
IMBÉCILES

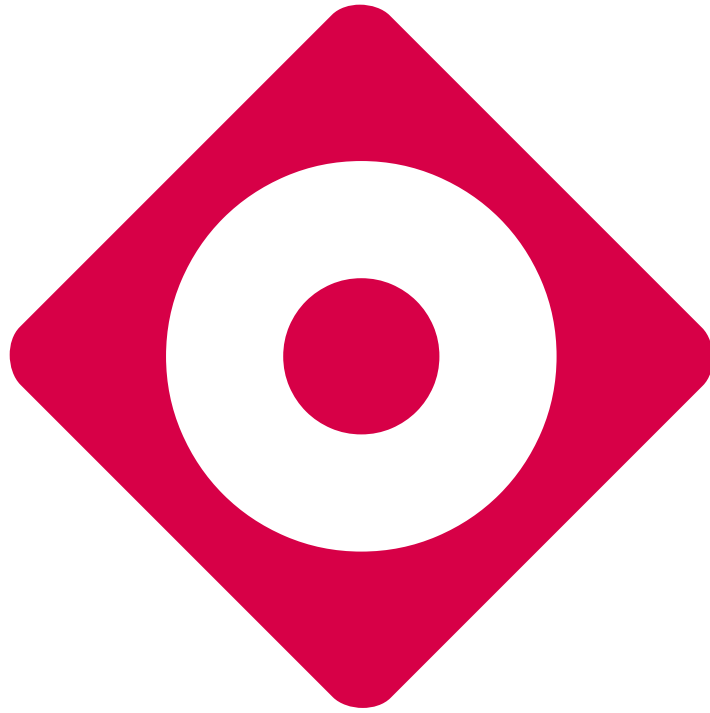
**L'ENNUI DES CÉSAR**



**MY TAYLOR  
IS SWIFT**

L.13401 - 18 - F. 5,90 € - RD





[lincorrect.org](https://lincorrect.org)

## Éditorial



Par Jacques de Guillebon

# NOS MIRAGES

**O**n ne saurait se lasser de méditer cette phrase que l'anglais Chesterton nous appliqua un jour : « *Ce peuple a une tendance naturelle à se sentir à la veille de quelque chose – la Saint-Barthélemy, la Révolution, la Commune ou le Jour du Jugement. C'est ce sens de la crise qui rend la*

*France éternellement jeune* ». Elle est drôle, flatteuse et juste. Elle laisse cependant présager que si nous avons l'honneur de maintenir le monde à température, ainsi de nos Gilets jaunes qui essaient dans toute l'Europe, nous n'aurions pas l'intention de trouver une solution aux crises qui nous traversent, éternels adolescents que nous serions. Et pourtant, il le faudra bien, perclus comme nous sommes de maladies et de menaces. Cette verte jeunesse française ne pourra durer toujours. Le romantisme de nos manifestations, hier contre le mariage pour tous de Hollande et de Taubira, aujourd'hui contre la politique générale de Macron, ce romantisme ne saurait masquer longtemps l'absence de réponse construite des oppositions constituées. Si les exemples extérieurs abondent, qui laissent entrevoir qu'une autre politique serait possible, ils sont cependant ou trop éloignés de nos moeurs propres ou trop loin d'avoir donné la preuve de leur efficacité. Imagine-t-on ainsi un ministre de l'Intérieur français en bras de chemise avec une gourmette rouge en plastique au poignet – révérence gardée à Matteo Salvini ? Imagine-t-on le général de Gaulle coiffé d'une casquette, rouge encore, à visière ? Quelles que soient les vertus des Trump, Poutine, Bolsonaro, Salvini dans leur ordre, il est plus qu'évident que ni leurs personnalités ni leurs brutales politiques ne sont décalables en France, ce vieux pays courtois et bien élevé d'un vieux continent. Et c'est tant mieux.

Par ailleurs, les soubresauts sans fin du Brexit outre-manche, dont l'on ne voit guère pour le moment comment il pourrait être appliqué ; par ailleurs les manifestations qui secouent

la Hongrie d'Orban après sa loi sur le travail dite « esclavagiste » par ses détracteurs ; par ailleurs tout cela qui se déroule dans des pays dont les coutumes politiques paraissent pourtant proches des nôtres ne laisse pas augurer de faciles lendemains pour le conservativo-populisme, si l'on ose ce barbarisme. Les européennes qui se profilent devraient ainsi confirmer que les élections se feront bloc grossier contre bloc grossier, nouveau monde contre enracinement, sans que ni l'un ni l'autre de ces mastodontes ne puisse justifier de quelque contenu positif que ce soit. Opposer à la startup nation la France des ronds-points, très bien. Mais les ronds-points, signal de détresse d'un peuple qui se noie, n'ont jamais fait une politique. Entendre la colère d'un peuple, fort bien : mais qu'en faire, et comment traduire ses mots ? Comment, encore une fois, élever ces passions instinctives et les transmuier en un projet de civilisation ?

**Le conservatisme  
comme le populisme  
sont aujourd'hui en  
France des enveloppes  
vides qui attendent  
toujours qu'une vraie  
politique vienne les  
remplir.**

Il n'est pas sûr que qui que ce soit parmi nos représentants possède la réponse. Est-ce leur faute ? Plutôt que leur machiavélisme, c'est leur paresse intellectuelle qu'il faudrait accuser, paresse qui est un signe de ce temps, la chose la mieux partagée, où l'on croit que le train de la technique et de l'histoire nous mènera forcément à bon port, sans que nous ayons à faire l'exercice de notre volonté dans le cadre de la communauté. Ironie du temps encore, que la recherche effrénée de la liberté individuelle ait accouché de

sociétés si obéissantes, si anesthésiées qu'elles ne rêvent plus à une destinée supérieure, à une autre forme politique qui nous ferait grandir.

Il est cruel de le constater, mais l'examen de soi-même est toujours profitable : le conservatisme comme le populisme sont aujourd'hui en France des enveloppes vides, séduisantes par de nombreux aspects, mais qui attendent toujours qu'une vraie politique vienne les remplir. Une politique qui ne soit pas seulement un doux et jeune visage, masculin ou féminin ; qui soit réellement une proposition de salut. ♦

# GHISLAIN DE DIESBACH

## L'imparfait du subjectif

**Biographe à succès de Madame de Staël, de Chateaubriand et de Proust, Ghislain de Diesbach est aussi l'auteur de truculents mémoires. Un homme Grand Siècle, élégant et racé, qui déambule dans une époque grossière.**

« **J**e veux que mes enfants soient élevés dans la haine de la République », disait son père. Dès l'école, Ghislain de Diesbach cultive sa différence, proclame son royalisme et refuse de chanter la Marseillaise. À quoi l'abbé jacobin répond du collège en le croisant : « *Tiens, v'là l'boche* ».

Ghislain de Diesbach a toujours eu le goût de l'insolite et du bizarre. Issu d'une antique famille suisse, il naît au Havre en 1930. La passion des montagnes, propre aux Suisses, ne l'a jamais touché. Toute sa vie il demeure hanté par les ports et le grand large. En 1940, l'effondrement de la France révèle à l'enfant la comédie humaine avec ses lâchetés et parfois son héroïsme. La confusion est générale, et sur les routes des soldats français aux allures de clochards se mêlent aux civils. Ghislain de Diesbach consigne dans un journal ces événements où se mêlent tragédie et grotesque. Il débute sans le savoir le métier de mémorialiste.

Sa vie accélère brusquement en 1958. Comme tout homme de lettres qui se respecte, il cultivait jusque là son oisiveté avec opiniâtreté. Son père, excédé de sa paresse, finit par lui couper les vivres. Ghislain se jette sur la première situation venue, stagiaire chez *L'Urbaine et la Seine*, une compagnie d'assurances. C'est le temps des petites chambres d'hôtel sinistres et des maigres repas. Dans le troisième volume de ses mémoires, *Un début à Paris*, il décrit cette France des années cinquante où se mêlent paternalisme et alcoolisme. Chez *L'Urbaine et la Seine*, tout est prétexte à organiser des « pots ». On boit et on mange à toute heure pour oublier son salaire de misère, tandis que le garde-chiourme que l'on appelle le « Léopard », arpenté les étages pour débusquer les tire-au-flanc.

Le week-end, Diesbach écrit. Il publie en 1960 un premier recueil de nouvelles, *Iphigénie en Thuringe*. Récit d'un autre temps, ciselé à l'imparfait du subjonctif dans un style suranné parfaitement assumé. Sacré « jeune maître de l'insolite », les portes du monde littéraire s'ouvrent à lui. Propositions d'éditeurs et soirées mondaines se succèdent. Dès lors, sa vie s'écoule dans une cadence immuable : il travaille la journée aux assurances, rentre chez lui répondre à son courrier, et se précipite à un dîner en ville. Car Ghislain de Diesbach est un mondain professionnel. Pendant 40 ans, il rencontre des

milliers de personnes. Une multitude délibérée, destinée à approfondir sa connaissance des hommes. Et entretenir son sens de l'observation : « *J'ai l'œil et j'ai l'oreille. Cela me fut très utile pour concevoir mes biographies* ».

Soutenu par l'éditeur René Julliard, il publie études et romans. En 1972, son *Histoire de l'Émigration (1789-1814)* lui confère une stature d'historien. En 1983, il accède à la vraie notoriété avec une biographie de Madame de Staël. Convié à « *Apostrophes* », il en vend 120 000 exemplaires et reçoit le Grand prix des lectrices du magazine ELLE. Malgré un style exigeant, il devient une tête de gondole.

Dans sa biographie de Proust, publiée en 1991, il dresse un portrait contrasté de l'écrivain, décrit entre autres comme « *une cathédrale de haine* ». Cette étude au style dynamique et piquant lui vaut l'admiration de la critique mais aussi l'hostilité de la société proustienne : « *On ne comprenait pas que je puisse écrire sur Proust alors que je n'étais pas juif* ». Josyane Savigneau du *Monde* mène l'offensive. L'antipathie redouble d'intensité en 1995 avec sa biographie de Chateaubriand. Sur 800 pages, Diesbach raconte un François-René fantasque pourvu d'une grande vanité. Une

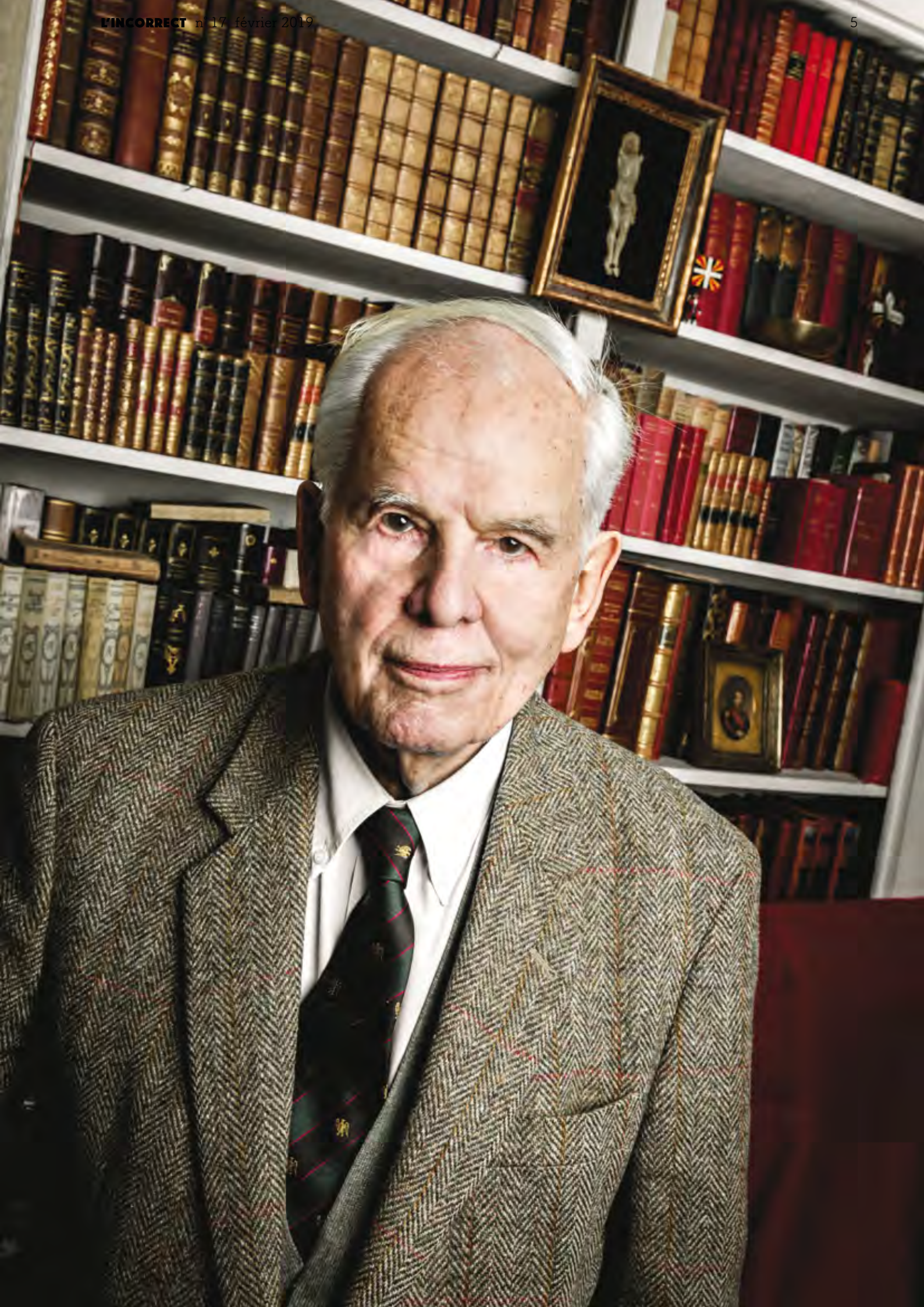
sorte de Bernard-Henri Lévy du XIX<sup>e</sup> siècle, le génie et le sens de l'honneur en plus.

Alors que les proustiens le méprisent, les universitaires ne lui pardonnent pas son absence de diplômes. Une situation très française. Muni de ses vingt-deux prix littéraires, Ghislain de Diesbach n'en a cure. Il assume, écrit et exprime ses convictions quitte à choquer les bonnes âmes. Dans son *Petit dictionnaire des idées mal reçues*, on lit : « *Les grèves de la faim sont généralement faites par les bouches inutiles* » ; ou encore : « *Il existe en France deux grands partis de gauche, dont l'un s'appelle la droite* ».

Résolument réactionnaire, exécrant l'égoïsme actuel, Ghislain de Diesbach cultive son goût d'autrui. Un goût qui n'est pas sans risque : « *Le métier de mémorialiste est un art difficile, en butte à trois catégories de mécontents : ceux dont il dit du bien et qui trouvent ce bien mal dit ; ceux dont il dit du mal et qui le jugent trop bien dit ; et enfin ceux dont il ne parle pas, les plus furieux* ». ♦ **Nicolas Tornay**

« **Il existe en France deux grands partis de gauche, dont l'un s'appelle la droite** ».

**Ghislain de Diesbach**



# ALEXANDRE DEVECCHIO

## Le conquérant

**Il est un enfant de la petite classe moyenne, à la fois trop et pas assez défavorisée. Alexandre Devecchio a tracé sa route des rues de la Seine-Saint-Denis aux couloirs du Figaro.**

« **J** e ne suis pas pour une société d'ordre, où tout est joué à la naissance », raconte-t-il depuis la table de la buvette du Figaro. De fait, s'il était né sous l'Ancien Régime, Alexandre Devecchio (en un mot non en deux) n'aurait jamais lancé le Figarovox en compagnie d'un Vincent Trémolet de Villers. Né à Épinay-sur-Seine, de parents d'origine italienne, il a grandi dans ces banlieues que peu de journalistes connaissent vraiment. « L'islamisation des quartiers, je l'ai vue en live. J'étais au lycée au moment du 11 septembre, on a vu les choses se raidir ».

Le petit Devecchio rêve alors de cinéma, réalise plusieurs court-métrages, mais échoue aux oraux des concours qu'il tente. Il enchaîne avec des études d'histoire, conclues par un mémoire sur l'identité nationale, réussi avec mention. « Un métier qui me paraissait moins répétitif que prof, moins compliqué que le cinéma : j'ai choisi le journalisme ». Il a malgré tout l'occasion d'exprimer sa créativité au quotidien en trouvant de la place pour caser toujours plus de nouveaux livres sur l'invraisemblable foutoir de son bureau. Bureau où s'est perdue dès ses premiers jours au Figaro sa carte ticket-restaurant, sur laquelle dorment des centaines d'euros de crédit. Cette désorganisation perpétuelle se mélange paradoxalement à une certaine efficacité et un sens de la débrouille qui lui permet de terminer un reportage sur Bernanos au Brésil sans son portefeuille ni son short, subtilisés à la faveur d'un bain de mer imprudent.

Retour en arrière. Ses parents l'envoient dans une prépa « égalité des chances » dont ils ont entendu parler à la radio. Il entre au Centre de Formation des Journalistes, et travaille au *Bondy Blog* – devenu depuis le bastion de l'islamo-gauchisme. Pigeant pour *Libé*, *Le Point*, ou *Marianne*, il met en tout un point d'honneur à éviter de « tomber dans un prêt-à-penser, même politiquement incorrect ». Après deux ans passés à *Atlantico* à travailler jour et nuit, il envoie une candidature spontanée au Figaro, au moment où se lançait un nouveau concept : le Figarovox. « Il a donné un coup de jeune au Figaro », estime Eugénie Bastié, qui travaille avec lui. « Il s'empare de sujets qui sont davantage ceux de la France périphé-

rique. Le Figaro n'est plus uniquement le journal des libéraux pro-mondialisation ».

Venu des territoires abandonnés de la République, il a découvert l'histoire en écoutant Zemmour, le premier à parler intelligemment des banlieues dans *On n'est pas couché*. Il a poursuivi ses pérégrinations intellectuelles dans les pages de *Marianne*, puis dans ses lectures pour *Atlantico*, dont il garde en particulier Guilluy et Michéa.

Alors que pour beaucoup, 2005 représente la date de la fracture entre les médias et la réalité lors du référendum européen, son 2005 à lui est celui des émeutes, où « dans les discours de ceux qui brûlent les voitures, on sent une détestation profonde de la France ». Sa France à lui est avant tout charnelle et populaire.

*Figarovox* a été lancé un an avant l'attentat de Charlie Hebdo, et juste après les premières Manifs pour Tous. Une séquence où la parole s'est considérablement libérée. Le trentenaire sent alors le vent tourner, et enquête sur une jeune génération, la sienne. En 2016, paraît *Les nouveaux enfants du siècle* (Éd. du Cerf) où il raconte trois familles opposées de cette même génération : les djihadistes, les identitaires, les réacs.

Ce grand travailleur ne se considère pas comme un journaliste d'idées. Il fonde ses idées empiriquement. Nul besoin de théories sur « le meilleur des mondes globalisés » pour constater ses ravages sur ses parents, vendeurs de textile sur le marché qui ont vu leurs fournisseurs disparaître. « J'essaye d'être utile aux gens en les informant. » Pour cela, il reste ouvert à tous. « Ce n'est pas quelqu'un dont on se méfie, et c'est pour ça qu'il va très loin », assure une bonne connaissance des milieux militants et politiques catholiques.

Chez lui, pas de conscience de classe, mais une conscience de génération : « Ma génération a vu que non seulement il n'y avait pas de fin de l'histoire, mais que l'histoire était de plus en plus tragique ». Rien de torturé cependant chez celui qui reconnaît volontiers que la vie a été bonne avec lui. Le génie français est un mélange subtil d'ambition pour le propos et d'humilité pour la personne. Une bonne synthèse de ce qu'est Alexandre Devecchio. ♦ **Rozenn Cozanet**

**Il met en tout un point d'honneur à éviter de « tomber dans un prêt-à-penser, même politiquement incorrect ».**



# GABRIELLE CLUZEL

## SOS Racines

**Gabrielle Cluzel dirige le site d'information Boulevard Voltaire. D'une méfiance instinctive pour le conceptuel trop abstrait, elle met sa plume au service de la France rurale et de province.**

**G**abrielle Cluzel est dubitative. Sur un célèbre blog de la « réinformation », elle a lu un billet incroyable au sujet d'une comptine musulmane censément apprise aux élèves d'une école catholique sous contrat. Avant de publier un papier, la directrice de rédaction tient à rassembler des preuves. Bien lui en prend. C'était un canular particulièrement vicieux organisé par une militante de gauche pour décrédibiliser la droite et ses canaux d'information.

Professionnaliser le site dont elle a la charge est l'objectif qu'elle s'est fixé : « *Il y a une forte demande de traque de la fake news. Quand on voit le travail des sites comme checknews de Libé, c'est assez sain. Le problème est qu'ils traquent plus à droite qu'à gauche.* » Alors comment faire, dans un site dont l'ADN est la contribution de chacun ? Par le travail de journalistes de terrain, comme Charlotte d'Ornellas d'abord puis Marc Eynaud, et par la demande incessante et rigoureuse de sources, de preuves, et se battre contre les acquis et les évidences.

Un travail prenant qui nécessite une mobilisation sept jours sur sept mais qui semble porter ses fruits. Le cordon sanitaire qui était installé autour des médias dits « de droite » craque de toute part. Une réalité qui a permis à Gabrielle Cluzel de représenter Boulevard Voltaire et son lectorat dans l'émission de Roselyne Bachelot chez LCI, ou dans « Punchlines » sur CNews. Des invitations qu'elle honore pour porter la voix du pays réel.

Même si c'est un travail de longue haleine, Gabrielle Cluzel le fait avec passion. Parce qu'elle connaît bien et se sent proche de la France populaire qui vient se renseigner sur son site. Un combat dans lequel elle utilise sa féminité, mais avec fair-play : « *Les femmes ont une sensibilité qui peut être précieuse dans le débat, qui a toute sa place. Mais se mettre à pleurer à l'Assemblée nationale, c'est pas possible.* »

Comme la plupart des journalistes de sa génération, Gabrielle Cluzel est entrée dans le métier par hasard. Après un

bac scientifique qui l'a « *prodigieusement gavée* », un passage à l'université Paris Dauphine en finance, elle s'occupe de ses enfants et écrit des nouvelles par amour de l'art. L'une d'elles attire l'attention d'une petite maison d'édition de province, qui la publie. Le doigt était mis dans l'engrenage. Engrenage qui la mènera de la presse chrétienne à une presse plus combative lorsqu'elle remplace Emmanuelle Ménard à la tête de Boulevard Voltaire en 2017.

Entre deux déménagements dus au travail de son mari, dame Cluzel a fait un tour de France des petites agglomérations de province, où le centre-ville se fait assassiner par les zones industrielles et les hypermarchés. Elle leur garde une tendresse particulière : « *J'ai découvert qu'il y avait une vie très agréable dans ces petites villes. Mais j'ai vu ces vies se faire détruire par la disparition de la petite bourgeoisie de province, qu'on a beaucoup décriée, ces notables modestes qui faisaient le tissu social.* »

Habitant aujourd'hui près de Paris, elle conserve cet état d'esprit : « *J'ai tous les attributs d'une bourgeoise mais je me sens plus proche de ma boulangère aveyronnaise que de cousins expats à Singapour.* » Cette attention porte ses fruits : la fréquentation du site a sensiblement augmenté depuis le début de la mobilisation des Gilets jaunes et va croissant. « *À rebours des plaintes des médias mainstream concernant l'hostilité des Gilets jaunes à leur égard, l'accueil réservé à notre reporter sur le terrain est très positif,* » se félicite-t-on dans la rédaction.

Dans un contexte de reconstruction intellectuelle bouillonnante à droite, elle se méfie du « *jus de cerveau* » et rappelle que le propos intellectuel n'a de sens que s'il a une concrétisation réelle dans la vie des gens. C'est dans cet esprit que ses essais *Méfiez-vous de la France bien élevée !* et plus tard *Adieu Simone ! Les dernières heures du féminisme* ont été écrits. Un ton piquant, une plume alerte, mais toujours intelligible par le plus grand nombre. Boulevard Voltaire c'est le média de la France de Johnny. Pas étonnant qu'il plaise aux Gilets jaunes.

♦ **Louis Lecomte**

**Elle se méfie du  
« jus de cerveau »  
et rappelle  
que le propos  
intellectuel n'a  
de sens que s'il a  
une concrétisation  
réelle dans la vie  
des gens.**



# L'INCORRECT

Faites-le taire!

**Directeur de publication**  
Laurent Meeschaert

**Directeur de la rédaction**  
Jacques de Guillebon

**Directeur-adjoint de la rédaction**  
Benoît Dumoulin

**Directeur artistique**  
Nicolas Pinet

**Directeur commercial et web**  
Arthur de Watrigant

**Rédacteur en chef Culture**  
Romaric Sangars

**Rédacteur en chef Monde**  
Hadrien Desuin

**Rédacteur en chef L'Époque**  
Matthieu Baumier

**Rédacteur en chef Politique**  
Bruno Larebière

**Rédacteur en chef Portraits**  
Louis Lecomte

**Rédacteur en chef Essais**  
Rémi Lélian

**Rédacteur en chef Web**  
Gabriel Robin

**Rédacteur en chef Vidéo**  
Laszlo Kovacs

**Comité éditorial:** Thibaud Collin, Chantal Delsol, Frédéric Rouvillois, Julie Graziani, Bérénice Levet, Matteo Gaduelo, Jean-Baptiste Noé, Théophile Le Méné, Bertrand Lacarelle, Marc Eynaud, Gwen Garnier-Duguy, Matthieu Falcone, Jérôme Besnard, Yrieix Denis, Jupiter

**Photographe:** Benjamin de Diesbach  
**Graphiste:** Jeanne de Guillebon

**Stagiaires:** Louis Lecomte, Rozenn Cozanet  
**Cantinière:** Laurence Prévault

**Ont collaboré à ce numéro:** Pierre Valentin, Richard de Seze, Stéphanie-Lucie Mathern, Dominique Lelys, Yrieix Denis, Marie Dumoulin, Nicolas Tornay, Alain Leroy, Mélanie Marcel-Sorgue, Joseph Achoury Klejman, Romée de Saint Céran, Les Colonels, Luc Compain, Serge Gadal, Mathieu Bollon, Bernard Quiriny, Paolo Kowalski, Victor Tarot, Maximilien Friche, Laurent Gayard, Élodie Perolini, Christophe Geffroy, Jean Dy, Jean-Jacques Granianski, Grégoire Marnel, Al Amin Emran, Benjamin Demeslay, Marc Obrégon, Jean-Emmanuel Deluxe, Jacques-Matthieu Muraccioli, Jérôme Malbert, Pier Paolo Pasolini

**Responsable impression**  
Henri Charrier

**Impression**  
Estimprim  
8, rue Jacquard  
25000 Besançon

**Secrétariat/Abonnements**  
Jeanne Bert

ISSN : 2557-1966

Commission paritaire : 1019 D 93514

Dépôt légal à parution

Mensuel édité par la SAS L'Incorrect

**Courriel:** contact@lincorrect.org

**Courrier et abonnements:**

28, rue Saint-Lazare 75009 Paris

[lincorrect.org](http://lincorrect.org)

[facebook.com/lincorrect](https://facebook.com/lincorrect)

[twitter: @MagLincorrect](https://twitter.com/MagLincorrect)

Ce numéro comprend un encart d'abonnement non folioté.

# Sommaire



27

**3615 CODE INTERNET ?**



36

**JEANNETTE BOUGRAB**  
**LA HARKI DU FUTUR**

## ENTRÉE

**3. NOS MIRAGES**

**4. GHISLAIN DE DIESBACH**  
*L'imparfait du subjectif*

**6. ALEXANDRE DEVECCHIO**  
*Le Conquérant*

**8. GABRIELLE CLUZEL**  
*SOS racines*

## EN BREF

**12. LES MOULES DE SILICONE SONT-ILS DE DROITE ?**

**13. L'HOROSCOPE DES COLONELS**

## L'ÉPOQUE

**15. LA RSE OU LA MISE SOUS ALLAITEMENT DU MONDE**

**16. TRISTAN NITOT**

**QWANT ON A QUE L'AMOUR**

**18. LA CHRONIQUE DES CROTTÉS**

**19. GILETS : LA PRÉCARISATION AU FÉMININ**

**20. SON STYLE À ELLE**

**21. SON STYLE À LUI**

**22. C'EST PAS BEAU DE MENTIR**

**23. LA GRANDE BOUFFE**

**24. VIVE LES GROS SAINTS !**

**25. NOUS AUTRES, POST-MODERNES**

**26. ÇA VA BIEN SE PASSER**

**26. CE QUE L'ŒUVRE D'ANNICK DE SOUZENELLE DIT DE NOTRE ÉPOQUE**

**28. LE COIN DU JURISTE**

## POLITIQUE

**29. JUAN BRANCO**  
*Insoumis bémol*

**32. GILETS JAUNES : LA FAUTE À DE GAULLE ?**

**36. JEANNETTE BOUGRAB**  
*« Les intellectuels de gauche se sont toujours fourvoyés avec les pires criminels »*

## DOSSIER

**38. LE LIBÉRALISME VA-T-IL REDEVENIR DE GAUCHE ?**  
*Par Benoît Dumoulin*

**41. LES RACINES PHILOSOPHIQUES DU LIBÉRALISME SONT THÉOLOGIQUES**  
*Par Thibault Colin*

**43. LE LIBÉRALISME REJETTE TOUTE NOTION DE VÉRITÉ ET DE BIEN**  
*Par Christophe Geffroy*

**45. CONSERVATISME LIBÉRAL OU BARBARIE ?**  
*Par Matthieu Baumier*

**47. UNE PHILOSOPHIE DU DROIT**  
*par Jean-Baptiste Noé*

**49. DÉPASSER LE LIBÉRALISME**  
*par Jacques de Guillebon*

**50. COMMENT ÊTRE DÉMOCRATE DANS UN MONDE POPULISTE ? : LE PARI BLONDIEN**  
*par Yrieix Denis*

**52. DÉBAT**  
*Peut-on être libéral conservateur ?*



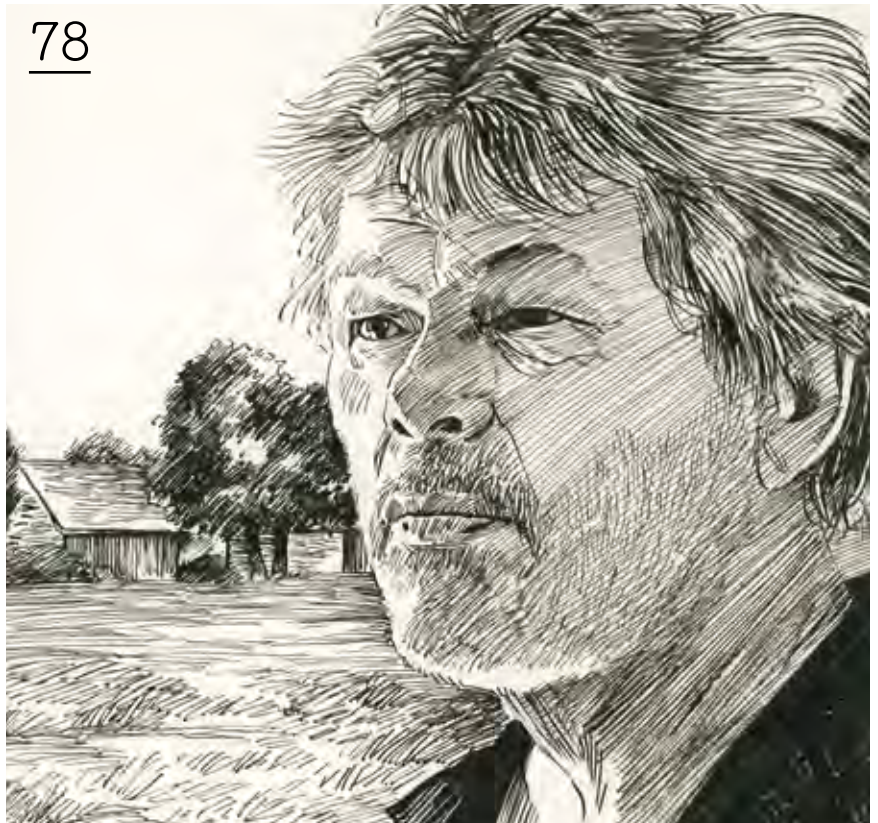
62

**MATHIEU BOCK-CÔTÉ**  
*L'ÉRABLE DU FUTUR*



72

**MICHEL ONFRAY**  
*ENCORE ATHÉE !*



78

**PIERRE JOURDE**  
*ÉCRIVAIN HORS CATÉGORIE*

**54. ROBERT SIRICO**  
« *Le libéralisme est le seul moyen de sortir les gens de la pauvreté* »

**55. ALAIN LAURENT**  
« *Je défends un libéralisme musclé* »

**56. « GAME OF THRONES AVEC DES SMARTPHONES »**  
par *Mathieu Bollon*

**58. MATHIEU DETCHES-SAHAR**  
« *C'est le bien commun qu'il faut reconstruire* »

**60. CHARLES GAVE**  
« *L'État doit se limiter au domaine régalien* »

#### **MONDE**

**61. VIVE LE FRANÇAIS LIBRE !**

**62. MATHIEU BOCK-CÔTÉ**  
« *Il se pourrait bien que les Québécois redécouvrent l'idée d'indépendance* »

**64. RÊVERIE AU BALCON DE L'ATLANTIQUE NORD**

**66. OÙ VA LA FRANCOPHONIE ?**

**68. BRÈVES**

**69. ESSAIS**

**70. LE QUÉBEC CONTRE LA REINE**

#### **ESSAIS**

**71. MATHIEU BAUMIER**  
« *Le libéralisme est devenu fou en s'auto-dépassant* »

**72. RECENSIONS**

#### **CULTURE**

**74. L'ESSENCE DE L'HUMOUR**

**76. LES CÉSAR SERVENT-ILS AUTRE CHOSE QU'EUX-MÊMES ?**

**78. PIERRE JOURDE**  
*Confessions d'une tête brûlée*

**82. ANTOINE RAIMBAULT**  
*Filmer la justice française*

**84. TAYLOR SWIFT – LA REINE, LES SERPENTS ET LES DÉMOCRATES**

**86. BALTHAZAR – DANDYSME ET FLAMANDS NOIRS**

**87. FERNAND KHNOFF – L'OR DES SONGES**

**88. GUY PEELLAERT – LE MAÎTRE DU JEU**

**90. IL MIRACOLO – UNE SÉRIE DIVINE**

**91. CRITIQUES**

**97. MONSIEUR CINÉMA**

**98. TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE**



**RETROUVEZ**  
**L'Incorrect**  
LE 2 MARS  
EN KIOSQUE ET SUR  
[LINCORRECT.ORG](http://LINCORRECT.ORG)

# En Bref

## LES MOULES EN SILICONE SONT-ILS DE DROITE?

Par Richard de Seze

**J'**étais l'autre jour devant la vitrine de Dehillerin, spécialiste du matériel de cuisine depuis 1820. L'entreprise, fondée par un noble vendéen ruiné par la Révolution, est animée par un esprit conservateur de bon aloi. Une maison qui a pour devise « Aider modestement à promouvoir la cuisine française » et vend en ligne des ciseaux à œufs de caille (indiscutablement de droite) indique assez dans quelle lignée elle se situe. La vision des grandes vitrines remplies de cuivres obsolètes, surtout après avoir descendu la rue Jean-Jacques Rousseau, est un soulagement. Passant de vitrine en vitrine, et méditant comme toujours sur de grandes choses (c'est une habitude que j'ai prise assez jeune), comme l'Homme, la Civilisation, la Droite, la Trottinette, je tombais en arrêt devant des moules mous en silicone de la marque italienne Silikomart. Des photos éclatantes de couleurs me promettaient de réussir des préparations luisantes, vernies, lustrées qui ravissent autant le palais que le regard : framboises géantes, bulbes de cathédrale orthodoxe, goutte d'eau s'étalant au ralenti, gélules démesurées et lingot d'or ; et une « galaxie modulaire violette » qui ne ressemblait à rien sinon à une échelle de Jacob *seventies* se perdant dans le brouillard. Mais le silicone est-il de droite ? Dévoiler un peu d'orthodoxie mérite-t-il de renoncer aux moules métalliques ? Dans *Les Recettes faciles* de Françoise Bernard, on recommande de « beurrer un moule à bords assez hauts » pour réaliser un marbré au chocolat, par exemple. Les conseils abondent sur la manière de beurrer un moule ou de le chemiser et de le fariner, on sent que des générations de mar-

mitons épuisés et de cuisinières avisées ont distillé un savoir précieux pour nous empêcher d'avoir une tarte au bord arraché, un gâteau aux flancs mités, un moule impossible à nettoyer. Le doute m'a saisi : n'allais-je pas sacrifier, par curiosité, de manière irréfléchie, au culte du Progrès ? N'étais-je pas en train de collaborer à la disparition de l'un de ces tours de main, l'une de ces manières de faire où le génie de notre nation se révèle plus sûrement que dans les choix artistiques des ronds-points ? Penché-je à gauche ? ... On commence par apprécier les moules mous, on finit par vénérer la pensée molle, la ligne paraît assez nette.

Il faut considérer que beurrer les parois d'un moule ne sert qu'à empêcher l'appareil d'attacher. La bonté du gâteau, la gloire du pâté résident d'abord dans l'aspect harmonieux d'une croute lisse et uniforme. L'uniforme ne fait pas le soldat mais le débraillé est suspect. Il n'y a donc aucune vertu spécifique à beurrer les bords d'un moule (qui plus est cannelé). Ça n'ajoute rien au goût, on se salit les mains, on gâche du beurre, car certains font fondre le beurre et l'appliquent au pinceau, se condamnant à jeter l'excédent. Le moule en silicone évite ces tracasseries. Le moule en silicone est ingénieux et paresseux, et voilà bien tout le génie de l'humanité : viser le bien sans effort, comme le bien commun qui consiste à établir une société telle que chacun puisse facilement y exercer sa vertu. Le chemin est parfois difficile mais croire que le difficile est le chemin, c'est se condamner à errer. Le moule à silicone s'inscrit glorieusement dans la lignée des choses simples et pratiques, comme l'économe et la grelinette, qui sont pensées pour soulager l'homme. Le moule à silicone est de droite. ♦



Ambiance garantie avec les hippopotames Mako moulages !

## Brèves de stagiaire

Par Pierre Valentin

**NIQUE CONRAD.** Après Médine et ses sous-raps de Coran, voici désormais Nick Conrad et son clip à succès « PLB », « Pendez Les Blancs », pour lequel il a été condamné à 5 000 euros d'amende avec sursis. Le rappeur « au débit de mitraillette » selon les mots de *Paris Match* a expliqué que s'il appelait à tuer « des bébés blancs (...) dans des crèches » ou qu'il montrait la pendaison d'un blanc, c'était parce que c'était « trop gros pour être vrai ». Le rappeur est sans reproches. ♦



**LAMES SENSIBLES S'ABSTENIR.** La marque Gillette s'est fendue d'une publicité rasoir destinée aux hommes tout en espérant leur vendre des lames. La vidéo, dont le ratio de likes/dislikes sur Youtube ressemble de loin à une cigarette, dénonce les problèmes quotidiens auxquels les femmes doivent faire face : mansplaining, maninterrupting, et harcèlement sexuel. La cause ? La masculinité toxique. Beaucoup d'hommes boycottent la marque depuis cette publicité un poil barbante. Espérons en cette période de gilets jaunes que Gillette jeûne. ♦

## L'HOROSCOPE DES COLONELS

Les astres influencent les batailles. Tous les militaires le pensent, peu vous le diront. Nous révélons par l'exemple cette influence décisive. Nous continuons d'utiliser les signes de l'astrologie arabe, car leur nom sied à notre approche légèrement martiale de l'existence et de l'astrologie.

**COUTEAU** (bélier) : C'est sous le signe du couteau qu'eut lieu la bataille de Dunkwa (1873), victoire des Ashantis sur la coalition des Britanniques, des Fantis, des Assin et des Denkyira. On raconte que la coalition les a senti passer. **Ce mois-ci, chers couteaux, sachez tirer les conséquences logiques qui s'imposent : DONC, quoi !**

**POIGNARD** (taureau) : C'est sous le signe du poignard qu'eut lieu la bataille de Derna (1805), première victoire américaine hors du sol américain, aux dépens du dey de Tripoli. Les vaincus déclarèrent : « Li Américains, ils sont tri polis. » **Ce mois-ci, chers poignards, faites comme les vainqueurs, soyez polis.**

**COUDELAS** (gémeaux) : C'est sous le signe du coutelas qu'en lieu la bataille d'Embabo (1882), victoires des forces de Menelik sur celles de Tekle Haymanot Tesemma. Elle mena à la suprématie du Choa sur le reste de l'Éthiopie. **Ce mois-ci, chers coutelas, faites le bon Choa.**

**POIGNARD ORIENTAL** (cancer) : C'est sous le signe du poignard oriental qu'eut lieu la bataille d'oNdini (1883), opposant deux partis zoulous. Elle vit les Mandlakazi dirigés par Zibhebhu kaMaphitha vaincre les uSuthu du roi Cetshwayo kaMpande. **Ce mois-ci, chers poignards orientaux, « su' les petits 'iens ou su' tout » sachez qu'on n'dit ni bien ni mal.**

**MASSE DE FER** (lion) : C'est sous le signe de la masse de fer qu'eut lieu la bataille d'Isly (1844) qui vit l'armée du maréchal Bugeaud défaire les cavaliers de Mohammed ben Abderrahmane. **Ce mois-ci, chères masses ferrugineuses, allez voir Isly, on y est las.**

**MASSUE PAYSANNE** (vierge) : C'est sous le signe de la massue paysanne qu'eut lieu la bataille de Farafate (1885) où les Hovas défirent le corps expéditionnaire français. **Ce mois-ci, chères massues paysannes, en souvenir de cette bataille, n'oubliez pas que les Hovas sillonnaient nos rangs.**

**HACHE** (balance) : C'est sous le signe de la hache qu'eut lieu la bataille de Vegkop (1836), victoire décisive des Boers sur les Ndebélés. **Ce mois-ci, chères haches, évitez d'avoir des Nébélés avec des Boers.**

**CHAÎNE** (scorpion) : C'est sous le signe de la chaîne qu'eut lieu la bataille de Lacolle (1838), victoire des Loyalistes sur les Patriotes, triste jour pour les francophones. **N'oubliez pas, ce mois-ci, chères chaînes, qu'être à la colle n'est pas toujours une partie de plaisir, surtout si l'autre est loyal(iste).**

**ÉPÉE** (sagittaire) : C'est sous le signe de l'épée qu'eut lieu la bataille de Ngolgol (1863), victoire des hommes de Lat Dior sur ceux de Madiodio et de la France-France. **Ce mois-ci, chères épées, laissez les odieux-odieux et n'oubliez pas « Lat Dior, j'adore ! » (comme on dit à Thiès, au Sénégal)**

**LANCE** (capricorne) : C'est sous le signe de la lance qu'eut lieu la bataille de la Nouvelle-Orléans (1815), victoire des troupes d'Andrew Jackson, avec l'aide des canons de Jean Lafitte sur les Britanniques. **Ce mois-ci, chères lances, en souvenir, prenez un canon de Lafitte (et en horreur des Britanniques, oubliez le thé ou le « t »).**

**FRONDE** (verseau) : C'est sous le signe de la fronde qu'eut lieu la bataille de Caseros (1852), victoire du Brésil, de l'Uruguay et d'opposants argentins sur la Confédération argentine. Les vainqueurs s'appelèrent, paraît-il, ensuite les « co-Caseros » de manière prémonitoire. **Ce mois-ci, chères frondes, évitez les co-Caseros.**

**ARC** (poisson) : C'est sous le signe de l'arc qu'eut lieu la bataille de Gura (1876), victoire des armées abyssiniennes sur l'Égypte, qui voulait dévorer les Tigréens. **Chers arcs, ce mois-ci, mettez un Tigréen dans votre moteur : ça fait bander. ♦**



## Les JUPITÉRISMES

« Nous souhaiter en 2019 de ne pas oublier qu'on ne bâtit rien sur des mensonges ou des ambiguïtés. Or, je dois bien dire que depuis des années, nous nous sommes installés dans un déni parfois flagrant de réalité ».

**Emmanuel Macron, vœux**

« Nous avons des valeurs, nous y sommes attachés et nous ne dévierons pas au premier coup de vent. Je compte sur vous pour que vous participiez à la défense de ces valeurs ».

**Benjamin Griveaux, le 17 janvier**

« Nous allons aller plus loin dans le changement, être plus radicaux. Peut-être avons-nous trop composé avec certains conservatismes, nous allons changer cela ».

**Benjamin Griveaux, porte-parole du gouvernement, sur Twitter le 4 janvier**

« J'ai demandé qui a donné, pour savoir si oui ou non il y a des puissances étrangères qui financent les casseurs et les violences urbaines dans Paris. C'est intéressant notamment eu égard aux positions de certains responsables politiques italiens ».

**Marlène Schiappa, sur France Inter le 10 janvier, à propos de la cagnotte Leetchi pour Christophe Dettinger**

« Si je suis invitée à l'un des débats, je ne prendrai pas la parole, et j'écouterai ce qui se dit, avec mon carnet et mon crayon. »

**Marlène Schiappa, France Inter, le 10 janvier**

« Ceux qui oublient la valeur de la paix et répandent le mensonge se rendent complices des crimes du passé. Je préfère regarder en face notre Europe, et la renforcer pour protéger nos peuples. C'est ce que nous faisons avec le traité d'Aix-la-Chapelle. »

**Emmanuel Macron, le 22 janvier, sur Twitter**

« Je dois le dire, j'ai vu ces derniers temps des choses impensables, et entendu l'inacceptable ».

**Emmanuel Macron, vœux**

# Allô L'Inco !

Courrier des lecteurs

**CHERS LECTEURS, VOUS NOUS AVEZ TRANSMIS ENCORE UN ABONDANT COURRIER. NOUS EN PUBLIONS UN PETIT ÉCHANTILLON REPRÉSENTATIF.**

**N'HÉSITEZ PAS À CONTINUER À NOUS PRODIGUER VOS MOTS DOUX, CONSEILS, REMARQUES ET INSULTES. NOUS EN PRENDRONS BONNE NOTE.**

J'ai acheté votre numéro spécial « Bleu, blanc, jaune ». Je trouve qu'il y a beaucoup de baratin. Les caractères sont trop petits pour des gens qui, comme moi, ont des difficultés de lecture.

Si vous voulez être offensif, diffusez des photos CHOCS de manifestants blessés par les keufs, de gens qui, toute leur vie, souffriront des séquelles de ces attaques indignes d'un régime démocratique. Parlez aussi des GJ morts depuis novembre. Dressez des listes, mettez des photos qui montrent la cruauté des faits, la brutalité répressive du régime des Tontons macoutes qui ont reçu les ordres de leur chef Duvalier/Castaner. – **G.Q.**



Je tiens à vous dire que j'aime énormément votre journal... Seul bémol : les dessins de

Nicolas Pinet pas esthétiques du tout et pas de chance je les retrouve dans *Limite*, même constat ! – **F.F.**



**Nous ne sommes pas responsables de la direction artistique de *Limite*. – La Rédaction**

Quelle heureuse surprise de trouver une « rubrique des crottés » dans ce numéro de décembre ! Certainement un cadeau de saint Nicolas que nous fêtons aujourd'hui. Je trouve l'idée non seulement excellente mais indispensable. La France, en effet, n'est pas seulement un pays qui a une agriculture, c'est un pays agricole au sein le plus fort, c'est-à-dire qu'il a façonné en profondeur les Français depuis longtemps. Certes, le nombre d'agriculteurs est réduit peu à peu, mais tous nous sommes encore des paysans, des enracinés du terroir, des amoureux des chemins creux et du saule têtard (sans compter le saucisson et le bon vin), des accros de notre pré carré, même s'il est en ville... c'est dire. – **B. du P.**

**TRÈS INCORRECT, JE VIENS DE PRENDRE CONNAISSANCE DE VOTRE DERNIÈRE LETTRE. DANS UN POST, VOUS AUGMENTEZ LES LGBT DES CIA POUR COMPLAIRE AU COFD, AU CIA ET À LA FAO. POURQUOI PAS. TOUT CELA NE PARLE PAS DE LA MINORITÉ ACTUELLEMENT LA PLUS DÉCRIÉE, LA PLUS OSTRACISÉE, JE VEUX PARLER DE CELLE DES HÉTÉROSEXUEL-LE-S, ET VOUS PRIE D'AJOUTER UN H EN FIN DE LISTE, PUISQUE NOUS SOMMES TOUJOURS LES DERNIER-ÈRE-S DES DERNIER-ÈRE-S.**

**POUR LA VIH (VÉRITABLE INTERNATIONALE HÉTÉROSEXUEL-LE) – A.C.**



D'abord, bravo pour votre travail ! Peu de journaux me semblent jeter un regard aussi authentique sur ce qui agite notre monde. Suite à votre dernier numéro sur l'Islam (que j'ai la joie de voir exposé sur toutes les devantures de marchands de journaux) : je souhaite souligner que de mon expérience, le lavage de cerveau vient largement d'une intense propagande que vous trouverez partout sur internet, sur les pseudos « miracles scientifiques du Coran ». C'est un sujet que j'ai longuement travaillé, et que j'ai fini par synthétiser sur une page Wikipédia, que je vous partage car elle serait susceptible de vous intéresser : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Concordisme\\_islamique](https://fr.wikipedia.org/wiki/Concordisme_islamique) – **G.N.**

J'ai trouvé très surprenante la critique de Matthieu Falcone sur Dorothy Day. A-t-il seulement compris ce qu'il a lu ? Une manière bien étonnante d'évoquer cette ravissante femme et sa vie tout entièrement vouée aux pauvres. À croire qu'il a des comptes à régler. Il existe des hospices pour ça. – **J.-M.M.**



Je vous félicite pour votre hors-série « La France bleu blanc jaune » qui a aidé à ma compréhension des doléances des Gilets jaunes. L'éditorial de monsieur de Guillebon était un morceau d'anthologie pour le Lagarde & Michard du XXI<sup>e</sup> siècle. L'article d'Élodie Pérolini était agréable à lire. (...) Romaric Sangars a évoqué, comme en passant, dans le dernier

Bistro Libertés de Charles Millon, « la matière humaine indifférenciée », qui aurait été définie par l'écrivain Renaud Camus. Ne pourrait-on pas développer ce concept ? (...) Joseph Achoury Klejman semble une critique musical éclairé. J'aimerais qu'il évoque la scène actuelle néo-psyché. – **J.-L.R.**

Cher Monsieur, Renaud Camus décrit lui-même en des termes plus imagés ce qu'il entend par « produire de la matière humaine indifférenciée », j'espère que cela répondra à votre question : « réduire l'espèce humaine à une mélasse en bidon, également étalable dans tous les recoins du bidonville global. » – **R.S.**

# L'Époque

## LA RSE OU LA MISE SOUS ALLAITEMENT DU MONDE

**Avec la Responsabilité Sociétale des Entreprises (RSE), et maintenant le PACTE (Plan d'Action pour la Croissance et la Transformation des Entreprises) voulu par le gouvernement Philippe et son ministre de l'économie Bruno Le Maire, c'est Orwell près de chez nous.**

**N**otre monde, où l'argent est roi, sait suffisamment cultiver le remords pour produire une petite politique sociale et une surenchère de discours. Ainsi est née la « responsabilité sociale ou sociétale des entreprises » (RSE), ainsi naît le projet de loi Pacte. Le cynisme capitaliste met des habits neufs pour organiser l'allaitement du peuple, garantir la paix sociale et pérenniser le système.

### UN PACTE AVEC LE CAPITALISME

Le Plan d'Action pour la Croissance et la Transformation des Entreprises (PACTE) voulu par le ministre de l'Économie Bruno Le Maire, ambitionne de conduire les entreprises à tenir compte des besoins d'un territoire, un projet de co-développement près de chez vous en quelque sorte. La loi a été votée en première lecture à l'Assemblée Nationale le 9 octobre, elle est débattue au Sénat depuis le 30 janvier. Elle comprend la modification des articles 1833 et 1835 du Code civil. Un alinéa prévoyant qu'une entreprise devra prendre en considération « les enjeux sociaux et environnementaux de son activité » sera ajouté.

À l'origine de cette loi, nous trouvons les théories sur la RSE, impliquant que les intérêts de toutes les parties prenantes internes ou externes doivent être intégrés dans la stratégie de l'entreprise. Certains grands groupes ont enfin pris conscience que la financiarisation de l'économie allait aboutir à une mort programmée de toute économie sur un territoire donné. Ainsi la tête de gondole du management scrupuleux, Jean-Dominique Sénard (P.-D.G. de Michelin), déclara-t-il cet été : « *Le capitalisme responsable est une question de survie* ». Ainsi, se développe dans les grands groupes l'engagement salarié : l'employeur donne du temps à son salarié qui s'investit dans l'économie sociale et solidaire. En échange, l'entreprise gagne des points de réputation. Une étude Deloitte pour le forum économique mondial rapporte

que la réputation impacte à hauteur de 25 % la valeur immatérielle des entreprises. Voilà bien une façon de monétiser et donc de spéculer sur ce qui par nature échappait à l'évaluation. Une économie se crée ainsi et le *business* de la charité permet de faire de belles carrières.

### LA DOMESTICATION DU PEUPLE

Cette loi pacte fait immédiatement penser à l'analyse de Natasha Polony dans *Bienvenue dans le pire des mondes*. En 1995, à San Francisco, le think tank du *State of the World Forum* réunit les « élites planétaires » – Bush, Thatcher, Gorbatchev, Gates, Turner... – pour trouver des solutions aux défis globaux. Il en ressort une vision des 80/20 et le concept de *tittytainment* : seuls 20 % de la population participent à la création de richesses et 80 % devront accepter le divertissement permanent (*entertainment*) et les *titts* (seins, c'est-à-dire l'allaitement).

Parce qu'ils n'étaient pas « cœur de métier », ceux qui avaient souvent leur métier à cœur se sont retrouvés hors des grands groupes, puis parfois hors de l'économie. Ainsi la financiarisation des entreprises n'a produit que destructions d'emplois par les externalisations, les délocalisations, la précarisation des emplois à chaque nouvel appel d'offres de sous-traitance, l'ubérisation avec le renvoi de la charge de s'employer à l'individu lui-même.

Le capitalisme copie le communisme. On passe de « donne-moi ta montre, je te donnerai l'heure », à « donne-moi ton emploi, je te ferai l'aumône. » La RSE serait donc une

façon de dire merci à ceux qui engendrent la misère. On nous a enseigné à l'école la perte de souveraineté des paysans devenant ouvriers, non-propriétaires de leur outil de travail. Désormais, on connaît la perte du mérite. Plus personne ne méritera son traitement, son allaitement. Avec la RSE, le peuple exclu de l'économie aura remis son gilet jaune et sera domestiqué dans une paix de consommateurs garante de la survie du système capitaliste. ♦ **Maximilien Friche**



## Tristan Nitot

# QWANT ON A QUE L'AMOUR

**Petit Qwant deviendra grand ? Lancé en février 2013 par Jean-Manuel Rozan, Patrick Constant et Éric Léandri, le moteur de recherche français dont l'argument premier est de ne pas espionner ses utilisateurs ni de collecter leurs données personnelles a fait bien du chemin depuis sa création, revendiquant aujourd'hui 70 millions d'utilisateurs par mois. Un petit poucet face aux géants américains qui compte bien devenir la réplique européenne de Google.**

**Entretien avec Tristan Nitot, pionnier du développement d'Internet, qui a rejoint l'équipe de Qwant en 2017.**

**Internet et vous, c'est une longue histoire puisque vous avez découvert Unix dans les années 1980, que vous êtes passé chez Netscape et que vous avez pris la direction de la fondation Mozilla Europe en 2003. Comment considérez-vous l'évolution d'Internet sur le temps long ?**

Internet puis le Web, qui l'a fait connaître, me sont apparus comme des promesses formidables. J'ai indéniablement été un techno-utopiste avec cette idée qu'Internet serait ce qu'on en ferait. Il est apparu assez vite que des tas de gens avaient surtout envie de modeler Internet pour qu'il les serve, et qu'il fallait se battre pour que ce devienne une force positive au service de l'humain et pas seulement de quelques-uns. Dès 1997, Microsoft a voulu annexer le Web pour « couper l'oxygène de Netscape » qui menaçait la plateforme Windows et les ventes futures d'Office. La résistance s'est organisée, et ça a donné le projet Mozilla et le navigateur Firefox. Les gouvernements ont pris la suite en s'attaquant au chiffrement et en voulant transformer le Net en outil de surveillance de masse, comme avec la loi Renseignement en 2015. Les grandes plates-formes comme Google et Facebook (et d'autres) ont aussi un rôle ambivalent. Depuis les années 1990, Internet est toujours un champ de bataille pour les libertés.

**Vous êtes très sensible à la question du contrôle des données et de la vie privée par le biais des technologies numériques. Dans votre ouvrage *Surveillance* (2016, C&F), vous décrivez et donnez des outils pour se prémunir de la surveillance électronique. En quoi Qwant représente-t-il une alternative sérieuse à la surveillance globale généralisée ?**

Il y a deux grands problèmes aujourd'hui auxquels s'attaque Qwant. Le premier, c'est que les Russes, les Chinois et les Américains possèdent tous au moins un moteur de recherche. Il est essentiel que l'Europe ait le sien, à moins de vouloir devenir une colonie numérique de l'Amérique ou de la Chine. Le deuxième problème, c'est que pour l'instant les Google, Facebook et compagnie ont un business model basé sur la captation des données personnelles et le profilage des utilisateurs. On voit bien à quel point cela peut être toxique pour les démocraties. Qwant est le seul moteur de recherche européen qui possède ses serveurs, ses





algorithmes, son propre index. Il y a bien d'autres moteurs, mais ils ne disposent pas de ces technologies : ce sont des « passe-plats » vers des moteurs étrangers, qui renforcent donc la position de Google et de ses équivalents. Ce n'est pas satisfaisant en termes de souveraineté.

**Qwant se présente, selon son P.-D.G., Éric Léandri, comme la « Suisse d'internet ». Pensez-vous qu'aujourd'hui le grand public est suffisamment sensibilisé à ces problématiques pour se détourner de Google, qui règne encore massivement, et permettre à Qwant de devenir, plutôt que la Suisse, « l'Europe d'internet » ?**

Non, il est certain qu'il faut sensibiliser le public à ces problèmes, et c'est un vaste sujet. Les gens subissent une injonction au numérique en permanence : il faut avoir un smartphone, savoir tout faire avec, alors qu'ils ne sont pas formés à cela, à part quelques minutes dans la boutique d'un opérateur. Difficile, dans ces conditions, d'exiger des gens de comprendre le business model de Google et de Facebook et les conséquences du pompage des données personnelles. Les gens ne sont pas bêtes, ils manquent juste de formation sur ces sujets. C'est pour ça que j'ai écrit mon livre et que je tente d'expliquer tout cela et d'alerter dans des vidéos et des conférences.

**« Il est essentiel que l'Europe ait son propre moteur de recherche, à moins de vouloir devenir une colonie numérique de l'Amérique ou de la Chine. »**

Tristan Nitot

**Le programme « Qaero », lancé le 26 octobre 2004 avec le soutien du président Jacques Chirac, devait permettre le développement d'une véritable industrie européenne de la gestion des contenus multimédias. Cette initiative lancée au niveau étatique et gouvernemental a définitivement échoué en 2014, condamnée très tôt par le retrait de l'Allemagne du programme. En quoi Qwant peut-il réussir là où Qaero a échoué ?**

Il ne faut pas se mentir, vouloir concurrencer un géant comme Google est un sacré défi ! Mais nous sommes très bien partis, l'utilisation de Qwant est en forte croissance, de nombreuses organisations y passent et en font la promotion. Par ailleurs, nous avons d'autres produits dans les tuyaux, en particulier le lancement prochain de Qwant Maps. Et puis en nous positionnant sur le respect de la vie privée, nous avons un temps d'avance.

**Un article des Échos du 25 septembre 2018 annonçait que Qwant détenait désormais 8 % des parts de marché en France. Le journal Libération s'est fait fort de démontrer cette info en citant Statcounter, qui place Qwant à 0,55 % de parts de marché, derrière Yahoo (1,85 %), Bing (3,16 %) et Google (93,77 %). Quelle est la vraie progression de Qwant ?**

Nous sommes lucides devant ces chiffres. Ceux de Médiamétrie rapportés par Les Échos étaient très (trop ?) flatteurs, les autres pas très crédibles non plus. Nous pensons être aux alentours des 5 %. Mais comme nous ne pistons pas nos utilisateurs, cela rend leur comptage difficile. En revanche, nous mesurons le nombre de requêtes faites par Qwant même si nous ne savons pas qui les émet. La progression est spectaculaire avec 2,6 milliards de requêtes en 2016, 9,8 en 2017 et sans doute 20 milliards en 2018.

**Pensez-vous que nous nous dirigeons de plus en plus vers une « société de la défiance », défiance exercée aussi bien à l'encontre des institutions que des acteurs privés et servie**

## Entretien

## par de nouveaux outils ?

Je crois que le numérique est dans un cul-de-sac. Quand on utilise Android ou l'application mobile Facebook, on refile toutes nos données personnelles à des géants qui les monétisent auprès de leurs clients que sont les annonceurs publicitaires. Quand je fais une conférence, je demande au public qui est client de Google et Facebook. Tous presque lèvent la main. Alors je leur demande quand ils ont payé la dernière fois. Et puis si la vache est cliente du fermier. Ils réalisent alors que nous sommes le bétail de Google et de Facebook. De même que la vache est nourrie et logée gratuitement en échange de son lait, et de ses veaux, les plateformes captent notre temps et nos données personnelles. On a bien vu avec les scandales successifs autour des données personnelles (Cambridge Analytica par exemple) que cette situation est intenable sur le long terme, il faut réinventer le numérique pour qu'il soit de confiance, si l'on veut qu'il perdure. C'est ce numérique que Qwant essaye de construire, et nombreuses sont les entreprises qui poussent dans la même direction.

« Quand on utilise Android ou l'application mobile Facebook, on refile toutes nos données personnelles à des géants qui les monétisent auprès de leurs clients que sont les annonceurs publicitaires. »

Tristan Nitot

**Voyons-nous aujourd'hui les prémices d'une nouvelle révolution d'internet, comparable au bouleversement de la fin des années 1990 avec l'apparition de Napster ou à l'apparition de Facebook en 2005, mais cette fois appuyée sur la question de la protection des données personnelles ?**

Oui, du moins je l'espère. C'est indispensable pour avoir un numérique respectueux des utilisateurs et de leurs libertés. Le capitalisme de surveillance promu par Google et Facebook est toxique pour nos démocraties. C'est connu et expliqué par des philosophes comme Michel Foucault et Gilles Deleuze ou encore le journaliste Glenn Greenwald : quand on se sait surveillé, on s'autocensure. La liberté d'expression de nos opinions religieuses ou politiques est une liberté essentielle (DUDH, article 2) et, comme le stipule l'article 12 de la DUDH, « nul ne fera l'objet d'immixtions arbitraires dans sa vie privée, sa famille, son domicile ou sa correspondance ».

**Comment interprétez-vous « l'appel à la Cyberpaix » lancé par Emmanuel Macron le 12 novembre et l'annonce d'un partenariat renforcé avec Facebook pour réguler les contenus en ligne ?**

On ne peut pas être contre la paix, bien sûr. Mais comment peut-on faire appel à Facebook pour cela ? Leur historique, leurs manquements successifs à l'éthique et les bavures multiples à grande échelle dont ils ont fait preuve malgré leurs promesses réitérées sont autant d'alertes sur leur incapacité à se comporter de façon responsable. Juste un exemple : en 2016, lors de l'élection présidentielle américaine, il est prouvé qu'ils ont été instrumentalisés par les services russes. Ils jurent que ça ne se reproduira pas. Et pourtant, en 2018, lors des élections de mi-mandat américaines, le journal *Vice News* démontre qu'il a pu faire publier par Facebook des publicités mensongères en faisant croire à tort qu'elles étaient approuvées par les candidats. Prendre cette entreprise comme alliée pour sauver la démocratie ? Je doute que ça fonctionne...

◆ **Propos recueillis par Laurent Gayard**



## La Chronique des crottés

### ABREUVE NOS SILLONS

« **I**l voyait dans les villages la cellule primitive de toute histoire et aussi des États. C'étaient les villages qui donnaient le blé et la dime, et le sang de leurs fils, dont l'État fertilisait ses sillons. Certes, c'étaient les rois qui écrivaient l'histoire, mais ici coulait la sève dans laquelle ils plongeaient leurs plumes.

*L'humble paysan ne portait pas de couronne, mais il était beau de le suivre des yeux, alors qu'il empoignait les gerbes pour les charger sur sa voiture. Il ne lisait pas de livres mais il était plus près des patriarches que ses maîtres. Il n'avait pas encore mis de fenêtres entre lui et le soleil ».*

C'est ainsi que le seigneur du village imaginaire de Sowirog – quelques mesures de bois blotties entre lacs et forêts de Masurie – médite sur ses féaux, dans le superbe roman-épopée d'Ernst Wiechert, *Les enfants Jérôme*.

Cette œuvre allemande parue en 1947 constitue une vaste fresque de la vie d'un village aux allures médiévales, entre l'aube du XX<sup>e</sup> siècle et l'arrivée des nazis. L'auteur, lui-même incarcéré à Buchenwald en 1938, laisse délicatement à la porte du roman les horreurs vécues par la Prusse orientale en 1945. Sa verve poétique est au service d'un monde paysan irrévocablement disparu. Nous pouvons sauter des deux pieds à l'intérieur de cet univers onirique qui dit si vrai des mille et mille générations dont la vie « n'était pas beaucoup plus que ce qui avait été ordonné et promis dans l'ancienne alliance ».

Que nous racontent ces hommes des immensités ? Leur « intimité avec la nature ». Celle-ci fait de leur société d'ordre, non un système humain qui, voulant tendre au monde parfait, verse dans le totalitarisme, mais une volonté commune qui, désirant intimement « les tours de la Cité dorée » du Livre, donne à chacun sa juste place. Là-bas, « après tant de siècles écoulés, un lambeau de terre appartient toujours à celui dont il a reçu la sueur et les larmes ». Là-bas, l'individu et le collectif s'équilibrent harmonieusement et le sens de la vie n'est toujours qu'une question personnelle : « Ils avaient lentement découvert la pauvreté et le fardeau, la grandeur et la sainteté de la vie ; c'était un sens tout simple et bien modeste, mais du moins la vie ne se résumait pas pour eux par les seuls mots : Inutilité, Erreur, Absurdité ».

Là-bas, le travail des mains favorise les œuvres de l'âme, écloses dans le silence de la forêt. L'urbain pourra dire aux habitants de Sowirog : « Pour laborieux, ordonné, consciencieux que vous soyez, vous n'en êtes pas moins aussi à l'aise dans le domaine de l'imagination que dans celui de la raison. Vous pouvez alimenter votre vie par de tout autres racines que moi ». L'espérance n'est pas un vain mot pour eux qui, chaque soir, regardent aux portes du village « si n'y était pas assis Celui qui était destiné à porter un moment leur fardeau ». Au point de pouvoir affirmer à notre époque qui se rêve insoumise que « c'est dans la résignation qu'on vit à proprement parler. Elle est précédée de la compréhension véritable qui détruit les phantasmes, donne la vraie bravoure ». ◆ **Marie Dumoulin**

# GILETS

## LA PRÉCARISATION AU FÉMININ

**Qu'y a-t-il de commun entre la PMA sans père et les Gilets jaunes ? Rien, à première vue. Sur les ronds-points, l'élargissement envisagé de la PMA aux couples de même sexe ainsi qu'aux personnes seules ne fait guère partie des sujets de contestation. Mais il faut y regarder de plus près.**

**É**tranglement, l'enquête réalisée par La Manif Pour Tous en décembre, dont les résultats ont été publiés par *La Croix* début janvier, montre que la famille reste une préoccupation centrale chez les Gilets jaunes : « Dans les réponses qu'ils nous donnent, presque la moitié des gilets jaunes évoquent spontanément leurs familles, affirme Ludovine de La Rochère. Soit parce qu'ils sont inquiets pour l'avenir de leurs enfants, soit parce qu'ils le sont pour leurs parents âgés, soit parce qu'ils évoquent le sort de leurs frères et sœurs ». Une opération que La Manif pour tous a organisée dans la discrétion, en évitant toute récupération des Gilets jaunes : « On ne cherche aucune alliance ni aucune récupération. Si nous devons appeler à une mobilisation demain ou après-demain, on fera appel à tous les Français ».

De fait, la place tenue par les femmes au sein des Gilets jaunes corrobore les constats faits par LMPT. Car la multiplication des familles monoparentales a précarisé les foyers, entraînant une paupérisation dont le schéma type est la mère célibataire élevant seule ses enfants tout en travaillant, sans parvenir, ni à concilier les deux, ni à arrondir ses fins de mois. Aujourd'hui une mère célibataire gagnant 1 650 € par mois (salaire médian pour les femmes en 2018) et ayant à charge deux enfants risque fort de rencontrer des soucis financiers récurrents. Elle est, en tout cas, assurée de ne pas pouvoir vivre dans les centres-villes des grandes métropoles à moins de bénéficier d'un logement social, pour lequel elle ne sera pas prioritaire si elle n'excipe d'aucun appui politique ou associatif ou n'appartient à aucune minorité visible.

### LE GOUVERNEMENT PRÉCARISE SCIEMMENT

Si l'on veut vraiment répondre aux revendications des Gilets jaunes, il est urgent de ne rien entreprendre qui pourrait fragiliser à nouveau les familles. Or, l'élargissement de la PMA aux couples de même sexe et aux femmes seules aboutirait nécessairement à multiplier le nombre de mères célibataires, alors même que l'on sait pertinemment que ce sont elles qui souffrent le plus de précarité. Ce d'autant plus que cette extension de la PMA serait, aux dires de Marlène Schiappa, remboursée par la Sécurité sociale et concernerait donc tout type de classe sociale. Le gouvernement semble n'avoir toujours rien compris, qui s'acharne à vouloir faire voter la

PMA à l'issue des européennes en mai 2019. De quoi créer de toutes pièces des foyers plus exposés à la précarité sociale !

Quand comprendra-t-on qu'il est fallacieux de ne répondre aux Gilets jaunes que sous l'angle matériel et financier, si l'on affaiblit l'institution familiale dans le même temps ? Car la famille est la dernière institution qui n'est pas régie par les lois du marché et où les rapports sociaux sont guidés par le don et la gratuité. Elle est la première source de la stabilité financière et affective de l'enfant. Elle reste ce nid douillet où l'on se sent en sécurité, protégé et aimé, à l'abri du souci de la performance individuelle. « *Le bonheur repose en famille, sous ce petit toit* », aimait à dire Anatole France. À condition que celle-ci ne soit pas brisée par toute forme de revendication individualiste.

C'est donc avec une attention toute particulière à la précarité financière des femmes Gilets jaunes qu'il faudra résolument s'opposer à toute extension de la PMA. Une seule chose peut réunir la Manif pour tous et les Gilets jaunes : le souci du bien commun. ♦ **Benoît Dumoulin**





# Son style à elle

Par Stéphanie-Lucie Mathern

## LES OBSÉDÉS DE L'INSAISSABLE

« *L'amour espère tout, et son espérance n'est jamais confondue* ». Kierkegaard, *Éphémérides théologiques de Louvain* / « *Si peu qu'il représente d'espérance, ne gâchons pas Dieu* ». Montherlant / « *Il n'y a pas de plus haute espérance que le désespoir surmonté* ». Bernanos

**Q** uoi de plus beau en des temps troublés, que de parler d'espérance ? Des gilets jaunes à toutes les formes d'insurrection, celle que nous choisissons ira vers la sainteté et les promesses de résurrection. Le reste, on laisse ça au temps médiatique (BFM en boucle dans le salon, *Le Monde* sur la table de la cuisine). La rue a des airs d'émission de télé. Une espèce de villa des cœurs brisés, où le cœur deviendrait le portefeuille. Tout le monde depuis un gros mois fait des blagues sur les ronds-points.

### LES GILETS INVESTISSENT LE TERRITOIRE

Les choses ne semblent pas bien claires – on commence à manifester contre la hausse du carburant. C'est la goutte de Diesel qui fait déborder le vase. Les choses s'emballent. Tout le monde parle. Tout le monde a un truc à revendiquer. On retrouve la ville, les gestes, le graffiti. On retrouve les autres. Chaque samedi. On fait lien. L'espérance est là. On savait les nations mortelles. Et on attendait l'aventure. L'espérance est collective. Elle est notre rapport au temps et à la possibilité. Autrui doit espérer aussi et la possibilité vivra. Le reste, on s'en fout.

« *Les gens de droite sont toujours aigres.*

*Ceux de gauches ont une espérance imbécile.*

*Reste les frivoles* ». (Chardonne, 2 mai 1961)

« *Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance* ».

Saint Paul

L'espérance semble être le dernier sentiment qui fait entrevoir comme probable la réalisation de ce que l'on désire. Une force de conservation effroyable. L'une des trois vertus théologiques (avec la foi et la charité) qui nous porte à penser que nous serons sauvés en obtenant la grâce « win à Super Mario vs Un livre dont vous êtes le héros ». Sans l'espérance, il n'y a plus rien. Elle suppose la patience et la confiance en l'avenir. Elle nourrit les aspirations, les désirs et les perspectives. Une attente du bien.

Tout cela ne pouvant exister qu'en Dieu – que nous espérons posséder. À l'inverse, les romantiques dénonçaient la fragilité et le caractère trompeur des espérances au profit de la mélancolie et encensaient la posture du désespéré : la complainte sera toujours plus facile : « et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ? » Le XVIII<sup>e</sup> abandonne la chrétienté pour une autonomie sans précédent : nous voilà seuls. Et quel est le pire face-à-face que celui de soi à soi ? Cette fatalité est folle et ouvre la porte à tous les stratagèmes de contournement (Tinder-jemefaisrefairelagueule-jevacue-lintimechezunpsy), de corruption, de substituts (de l'alcool à...). On nous a appris à nous passer de tout, que consommer était la seule issue. On a préféré salir le monde plutôt que le sauver. Et nous sommes tous des romantiques allemands. Nous remettons sans cesse les choses en question : Dieu, donc l'homme, donc tout. S'il n'y a plus d'âme, il reste l'action, et donc les ambitions démesurées : gagner plus que son voisin, avoir un poste qui donne envie de me baiser, avoir une bagnole plus grosse que ma queue. Bon. Il y aura toujours ceux qui verront dans l'espérance un leurre « nous sommes tous des agnostiques » et ceux qui y trouveront le propre de la vie. L'espérance est un risque ; le sacré se mérite sûrement. Il faut faire de l'existence un moment supportable. Restons des obsédés de l'insaisissable. ♦





# Son style à lui

Par Dominique Lelys

## MARQUER SON TERRITOIRE

**Le bon usage de l'eau de toilette est un art qui relève davantage de la retenue que de la démesure : comme une dose excessive de sel corromprait le plus subtil des mets, savoir se parfumer devra se compter en gouttes parcimonieuses plutôt qu'en flots débordants.**

**N**ous avons tous vécu cela : une sortie de bureau dans un métro bondé, collés à un voyageur qui nous aura gratifiés d'une eau de toilette tenace et dégradée par sa propre sueur, ou encore un collègue qui vous aura fait don de sa trace olfactive rien qu'en vous serrant la main, tel un virus informatique envahissant et ravageur, et qu'aucun savon ne saura effacer avant au moins deux heures. Si le parfum était jadis un élément de toilette destiné à flatter ou masquer les odeurs naturelles d'un coup de chapeau lors d'une révérence, cette conception utilitaire et romantique n'est plus qu'un souvenir : il s'agit désormais de marquer un territoire de manière animale en se servant d'une fragrance comme d'un élément de séduction. Ce langage olfactif, s'il est muet, en dit pourtant long : selon la cherté et l'image du produit, le porteur en affirme son niveau de vie, sa domination sur les concurrents éventuels et le leur d'une fausse individualité, la quantité palliant souvent la qualité en un choix relevant davantage de l'idée qu'il se fait de lui-même plutôt de ce qui convient à sa peau. De plus, pour contrecarrer l'image de fugacité que renferme une fragrance équilibrée, il faudra désormais qu'elle dure au-delà de son spectre naturel, comme pour affirmer la persistance d'un pouvoir que l'on voudrait sans fin.

Suivant servilement les publicités au schéma primaire d'une femme tombant dans les bras d'un homme parfumé, jeune, beau et riche, les neurones miroirs de notre prédateur moderne feront la substitution factice d'une personnalité privilégiant l'apparence au détriment de la richesse de l'intellect. De plus, pour montrer son adaptation à une société dont il se croit un rouage essentiel, il choisira des jus aux inspirations citadines comme le bitume, le caoutchouc et le chimique se démarquant du floral, trop bucolique à son goût ; ou au contraire, s'il se dit rebelle selon un terme très prisé de la bobosphère, sa préférence ira vers des odeurs synthétiques de

terre, d'encens ou de nature sauvage, les deux acceptions renvoyant à l'image d'une virilité exacerbée qu'il affichera sans complexe. Certains grands parfumeurs ont compris les limites de ce message qui commence déjà à dater, et proposent désormais des eaux sur mesure telles qu'on les concevait jadis chez les gantiers ; cependant l'art de se parfumer avec goût est une discipline à redécouvrir si tant est que l'on désire renouer

avec la tradition tout en restituant la justesse et l'équilibre de sa personnalité.

### LA GOUTTE D'EAU QUI FAIT DÉBORDER LA VASE

La fugacité d'une eau est un élément qui se rapporte à la vie elle-même : de la note de tête, première sensation dès l'ouverture du flacon, l'on retiendra la fraîcheur et la jeunesse ; la note de cœur, qui révèle les composantes essentielles de la préparation, s'accordera à l'âge adulte, tandis que la note de fond qui accompagnera la peau sera comme l'expérience d'un homme mûr qui rassemble ses souvenirs avant de disparaître, selon l'ordre naturel des choses. S'accorder à cette vision symbolique est déjà se mettre en phase avec le monde : trouver sa place au sein d'un groupe social, jouer de son influence par le vrai et non par l'artifice, et privilégier la discrétion sans jamais qu'elle s'assimile à de la faiblesse. C'est dans ce but que l'homme laissera

la préséance au beau sexe, la féminité qui, par essence, est le moteur de la séduction : il se contentera alors d'une simple eau de Cologne imprégnant son vêtement ou son mouchoir, s'il n'a pas fait le choix de mettre deux gouttes du parfum de son épouse au creux de sa pochette pour penser à elle tout le jour durant.

Car le parfum est, comme le sexe, le sentiment et le bonheur, une histoire intime qui ne souffre pas la démonstration, le point de départ d'un comportement social en marge du courant actuel qui exacerbe l'individualité dans ce qu'elle a de plus dérisoire. ♦





# C'est pas beau de mentir

Par Yrieix Denis



## ATTENTION, DOGUE ALLEMAND

La France a une longue tradition en matière de police politique. Conçue pour défendre les intérêts d'un gouvernement, elle peut aussi défendre ses propres intérêts. C'est en tout cas la réussite à laquelle est parvenue l'entreprise « HitThem » en proposant des services toujours plus innovants et civilisés, au service des plus forts et des mieux dotés.

**C**heveux ras, pull à capuche, baskets noires, pantalon paramilitaire, Sébastien Laugre ressemble à un membre du grand banditisme. « C'est surtout parce que je fais une tête de plus que vous et que mes bras ont la taille de vos cuisses que vous dites ça », assure-t-il, amusé. Après une palpation d'usage et une vérification de nos cartes de presse, l'agent nous invite à nous asseoir dans son bureau, où les livres de Laurent Oberthone avoisinent ceux de Gustave Le Bon et de Gérard Bronner. « C'est juste pour décorer, je ne sais pas lire », lance-t-il en riant.

En réalité, notre homme est un fin lettré. Après un bac S mention très bien, un an de sociologie à Nanterre (« Je faisais partie du service d'ordre de l'UNEF avant de me convertir au darwinisme social »), six ans de droit et l'obtention du barreau, il a finalement passé les concours de la Police nationale. C'est aussi un grand sportif. « J'ai une ceinture noire en judo et j'adore la savate. Si vous me faites chier je vous colle mon pied sous le menton ! Je plaisante », rit notre hôte en surprenant nos mines inquiètes. « Je me suis vite fait chier en cabinet ».

« Mon père était coach. Ma mère, instit'. Je croyais leur faire plaisir. Mais au fond je voulais faire un métier où la violence n'est pas larvée, comme dans la plupart des entreprises. La civilisation des mœurs comme la concevait Norbert Elias, c'est un fantasme de sadique refoulé ». L'officier Laugre a donc rejoint la PJ puis

BAC en 1999, à 27 ans. Mais, lassé de « courir après des voleurs à la tire des pays de l'Est qui chient sur l'État de droit » et des « mineurs multirécidivistes qui se font sucer par des juges pédophiles pour rattraper la discrimination des professeurs d'arts plastiques », il a décidé d'inventer une nouvelle structure de maintien de l'ordre « plus adaptée à la société ».

### FRAPPEZ PLUS FORT, ILS N'ENTENDENT PAS

HitThem®, « molestez-les », en bon français, regroupe un millier d'anciens agents de police. L'entreprise a d'abord offert ses services aux multinationales et aux personnalités. Mais là encore, l'agent Laugre a été rattrapé par l'ennui : « Défendre des personnalités narcissiques, irrationnelles et incultes, contre les assauts de mongoliens hystériques ne représente pas beaucoup d'intérêt. Je préfère défendre les mêmes, mais en politique. C'est plus sport. »

HitThem® est ainsi devenue une unité de soutien informelle, plus ou moins secrète, d'un gouvernement européen de grande envergure. « On fait face en ce moment à un mouvement social d'une ampleur inédite. On nous a chargés de frapper le plus possible d'honnêtes gens pour qu'ils retournent se pendre chez eux. C'est très amusant. D'autant que ce sont des gens de milieux populaires, beaucoup plus robustes que les urbains fragiles qui vont à pleurnicher dans les commissariats parce qu'un enfant de 13 ans leur a volé leur portable ou que leurs femmes les ont menacés avec un thermomix ». L'agent continue sur sa lancée.

# La Grande bouffe

Par Jean-Baptiste Noé

## BROCOLIS SOUS COUVERTURE

**L**es députés ont certes interdit la fessée, mais ils ont laissé aux parents une arme redoutable pour torturer leurs enfants : le brocoli. Ni steak ni frites ; du chou, voilà de quoi punir les garnements. Ce qui est bien dommage, car le brocoli peut-être un plat délicieux, à condition de savoir le préparer. Cuit, il ne doit être ni trop ferme ni trop mou, mais *al dente*, c'est-à-dire capable de croquer sous la dent. Le brocoli est d'ailleurs originaire du sud de l'Italie et il aurait été importé en France par Catherine de Médicis. On doit aux Italiens une autre variante du chou, le chou romanesco, originaire de la région de Rome et diffusé en France il y a une vingtaine d'années. Ce sont désormais les Bretons qui produisent le plus de ce chou romain, compact et dense, très apprécié en salade. La Bretagne produit aussi des choux de Bruxelles, qui n'ont donc plus grand-chose à voir avec la Belgique. Tous les types de choux ont été créés par l'homme, par croisement et par hybridation. Ils proviennent d'une seule et unique espèce de chou sauvage d'Europe à partir de laquelle les producteurs ont formé celles que nous connaissons aujourd'hui : chou-fleur, chou vert, brocoli, romanesco, etc. Ce qui fait de l'homme un créateur d'espèces. Par son action, il contribue à développer la biodiversité, pour les fleurs, les légumes ou les animaux d'élevage.

Il existe de nombreuses recettes de brocoli, souvent en gratin, qui est une façon un peu fourbe d'en faire manger aux enfants. On espère ainsi que le brocoli camouflé

derrière la béchamel ou le fromage passera inaperçu et sera ingéré. Alors qu'une simple vinaigrette relevée donne du goût à un légume qui en manque un peu. Ce qui permet aussi d'exercer les papilles de l'acide, peu développées chez l'enfant, contrairement aux papilles du sucré. Avec une mayonnaise maison, faite à la minute dans un cul-de-poule, elle aussi relevée par une moutarde forte, le brocoli se révèle un compagnon idéal. Cela en fait un plat simple d'hiver. Tout est question de feu (la cuisson des brocolis) et de battage (vinaigrette et mayonnaise) comme souvent en cuisine. Les choux sont des légumes d'hiver qui méritent d'être redécouverts et recuisinés, plutôt que de servir en février des tomates sans goût. Ceux qui aiment les terres inconnues pourront se risquer vers la broute, une espèce de chou présente surtout dans le Sud-Ouest. Ses hampes jaunes font un peu penser au colza, mais sa feuille charnue et ronde est vert foncé. Elle pousse sur les sols acides et a la particularité d'être meilleure après les gelées. Elle est surtout consommée en soupe, avec de l'ail et des pommes de terre. Le brocoli lui aussi peut être servi en velouté ; certains en font même des smoothies. L'inventivité est sans borne, à l'image des nombreuses espèces de choux existantes. Ils sont à faire cuire avec du bicarbonate de soude alimentaire, qui a la propriété de conserver la couleur des légumes et de rendre le chou plus digeste à ceux qui ont des difficultés de digestion. Le brocoli, ami des palais et de la santé ; les républicains le savaient déjà, eux qui en avaient fait le nom d'un jour du mois de pluviôse. ♦

« Vous savez, j'ai entendu un homme politique dire un jour : "de nos jours, c'est 1 % de la population qui concentre tous les honneurs, tous les pouvoirs, tous les plaisirs et toutes les richesses. Puis 19 % de chiens de garde qui se nourrissent avec les abats. Viennent ensuite les 80 % d'inutiles, qui croient en la démocratie et qui ne sont là en réalité que pour payer des impôts et consommer des produits bas de gamme" ».

**Cours démocrate, le « nouveau monde » est derrière toi !**

Quand nous lui demandons ce qu'il pense de cette analyse, Sébastien Laugre s'énerve : « Les gens sont des jambons. Quand ils se révoltent, c'est pour aller se jeter dans les bras du bolchevisme. Moi je pense que chacun mérite la place qu'il occupe et que la mienne me va très bien ». Puis il conclut poliment, en sortant son LBD dernier cri : « Vous savez quoi, m'sieur ? Vos scrupules de petits-bourgeois justiciers, j'en n'ai rien à foutre. Maintenant courez ». Cours, démocrate, le nouveau monde est derrière toi ! ♦



# Vive les gros saints !

Par Élodie Perolini

## SAINT PIERRE DAMIEN

**Honneur à Pierre (Ravenne 1007 – Faenza 1072) moine, cardinal, docteur de l'Église et gardien de porcs, fêté le 21 ou le 23 février selon les rites, et à sa vie de merde qui lui vaut d'être saint.**

**S**es vieux : des nobles crevards qui se comportent comme des lapins (aux dires d'un certain pape). Notre saint, dernier-né, est jeté dans un coin par sa mère avant d'être sauvé *in extremis* par un gueux pour l'amour de Dieu. Enfant, il est orphelin. On ne sait pas de quoi ont canné ses parents mais ce n'est pas une grosse perte pour l'histoire. L'un de ses frangins, plus raclure que ses darons, recueille le petit Pierre et lui fracasse souvent la quiche en plus de l'obliger à garder les porcs pour gagner sa pitance. Cette première servitude annonce la vocation du saint : garder les porcs pour Le Seigneur.

Analphabète dénutri en haillons, Pierre est de nouveau sauvé par la main divine après la misère. Damien son aîné, archiprêtre de Ravenne, le sort de la rue où il traînait presque nu. Parvenu à l'âge adulte, diplômé de l'Université de Parme, reconnaissant pour son frère qui lui sauva la vie ; alors que ces ordures de bourgeois ravennati s'amusaient à le voir jeûner (comme l'autre l'a chanté) ; il accole son nom au sien et devient Pierre Damien.

En dépit de sa charge de professeur de rhétorique, Pierre Damien est malheureux dans ce monde rempli de connards. La prostituée de Babylone guette son âme. Pour échapper à la

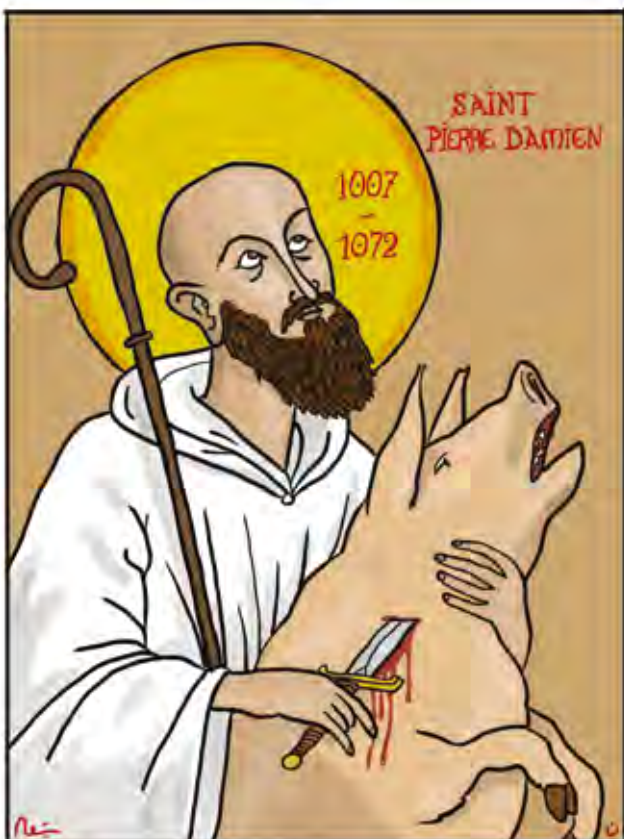
corruption, Pierre Damien se mortifie : il jeûne, prie des nuits entières et porte le cilice sous ses beaux habits. Il se soucie surtout de son pucelage et ne connaît ni madame cinq doigts ni filles de joie. Les boules en feu et dans la force de l'âge, il se jette souvent dans les eaux glaciales afin de se peler le jonc et chasser les tentations obscurcissant sa raison. En plus de nous mettre tous à l'amende avec sa pureté et sa chasteté éclatantes, Pierre Damien fait montre d'une charité parfaite, consacrant ses heures libres aux pauvres et aux malades selon l'ordre divin.

La dépravation de ses semblables lui file trop la gerbe quand même et Pierre Damien échange robe universitaire contre bure et tonsure et se fait ermite camaldule à Fonte Avellana en 1035. Le feu ne peut demeurer sous le boisseau cependant et il est élu prieur de son monastère dès 1043. L'ascèse et la rigueur du moine lui valent une réputation de sainteté qui soulève inimitiés et animosité parmi les ministres, enculés au propre comme au figuré. L'exemplarité de la vie du saint hérisse. À chacun de ses coups de discipline correspond une abomination cléricale. Simonie et nicolaïsme sont banalisés dès le X<sup>e</sup> siècle à telle enseigne que, si le peuple des laïcs demeure un troupeau de brebis, la maison des serviteurs de Dieu est en ce XI<sup>e</sup> un gros bordel dans lequel la sodomie n'est pas le seul mal, où pullulent schismes et hérésies. Un troupeau de porcs en déroute.

### LE SAINT PORCHER

Alors Dieu dit : « Nom de Nom, il faudrait quelqu'un pour nettoyer les saloperies de ces crevures de prêtres défroqués. Il y en a un là qui est tout pur et qui a l'habitude des porcs ». Ici c'est moi qui imagine, parce que vous vous doutez bien que ce que Dieu pense je n'en sais rien et qu'en plus Il doit être vachement poli. Mettons plutôt que Dieu dit : « Vite ! Un saint pour les écuries d'Augias » et que N.S.J.C. rappelle Pierre Damien à sa vocation de porcher. Le pauvre moine est obligé de traîner sa virginité splendide à Sodome et Gomorrhe. D'ailleurs, c'est un tel lupanar le clergé que Pierre Damien écrit le *Liber Gomorrhianus* en 1051. Un livre qui donne envie de vomir mais pas à Pierre Damien. S'il ne mange pas le saint c'est pour que les clercs lui soient moins émétiques. Brûlant du Saint-Esprit, il pourfend la fornication et la sodomie. Créé cardinal-évêque d'Ostie en 1058 il extermine, spirituellement, anti-papes, hérétiques et nicolaïtes. Purificateur de l'Église, multipliant les miracles, Pierre Damien prépare la réforme imposée par un autre moine, Grégoire VII, promeut la dévotion mariale et le jeûne afin de changer les porcs en pasteurs. Épuisé par pénitences et labeurs, il rend son âme à Dieu le 22 février au monastère Sainte-Marie des Anges.

Proclamé Docteur de l'Église en 1823, patron de Faenza et des migraineux, il nous assure que Dieu trouve, en tout temps, un Pierre ou l'autre pour nettoyer, encore, la truie déjà lavée et retournée se vautrer dans la fange. ♦





# Nous autres, post-modernes

Par Nicolas Pinet





## Ça va bien se passer

Par Théophile Le Méné

### MOIX : FAITES CE QUE JE DIS, PAS CE QUE JE FAIS !

**C'** était dans le numéro de janvier du féminin *Marie Claire*.

Yann Moix s'épanchait sur sa vie sentimentale : « *Je préfère le corps des femmes jeunes, c'est tout. Point. Je ne vais pas vous mentir. Un corps de femme de 25 ans, c'est extraordinaire. Le corps d'une femme de 50 ans n'est pas extraordinaire du tout* ». Il ajoutait : « *Je ne sors qu'avec des Asiatiques. Essentiellement des Coréennes, des Chinoises, des Japonaises. Je ne m'en vante pas. On essaie d'être dans la vérité et dans la franchise. Beaucoup de gens seraient incapables de vous l'avouer car c'est du racisme. C'est peut-être triste et réducteur pour les femmes avec qui je sors, mais le genre asiatique est suffisamment riche, large et infini pour que je n'en aie pas honte* ».

En aurait-il en fallu plus pour faire monter au créneau les professionnels du scandale, avec à leur tête, une armada de femmes quinquagénaires bien décidées à faire entendre qu'il faut savoir sacrifier les goûts pour ne pas enfreindre les principes ? Assurément non, si l'on s'en fie au nombre incroyable de dénonciations qui ont obligé l'auteur à se rendre à Canossa – ce qui est une constante chez lui – avec des arguments qui n'avaient pas plus de sens que sa première saillie puisque les appétences ne se justifient pas.

Dans l'application du reniement du réel, l'inclination des appréciations est un ennemi à abattre. Il faut objectiver les goûts et les couleurs. Proclamer que l'art est relatif et que l'étron d'Andres Serrano ou celui de Paul McCarthy valent un Botticelli. S'accorder sur la neutralité des genres, des races, des âges, des civilisations. Et c'est ainsi qu'autant de gens, autant de goûts différents ne tient pas. Et c'est ainsi que la mégère rivalise naturellement avec la jeune fille

en fleur. Mais la réalité ne pardonne pas une seule erreur à la théorie et ceux qui travaillent à se délivrer de la fiction post-moderne le savent. Il suffit de convoquer Houellebecq, les « vieilles putes » et autres « salopes » qui peuplent ses romans ; d'oser voir le dégoût du corps des femmes matures qui, dans *Les particules élémentaires*, « vieillissent dans la solitude et dont le vagin est virtuellement mort ». La nature est cruelle, pour ne pas dire fasciste.

On donnera bien sûr raison à Moix de réclamer la liberté de disposer de lui-même et des nymphes qu'il met dans son lit, de préférer la fraîcheur à la décrépitude. Mais contre cette amabilité, on lui demandera aussi de poursuivre logiquement le raisonnement. Car comment ne pas concevoir que s'agréger avec quelqu'un de sa sorte s'étend aux autres domaines de la relation ; que l'on préférera un voisinage à nos conditions, une collectivité à notre volonté, un pays à notre inclination ? En d'autres termes, que l'on ne saurait se faire imposer, fût-ce par l'indignation caractéristique de notre temps, avec qui nous devons vivre ou composer ? S'inscrivant dans une dialectique sophiste, la charité pourrait bien commander l'inverse. Mais est-ce à dire qu'il faudrait désormais honorer les cacochymes et les callipyges ?

Il y a le Moix de Calais et ses philippiques à destination d'un peuple dont il voudrait réprover les aspirations profondes. Il y a le Moix de la Corée, de la Chine et du Japon qui réclame des préférences à sa ressemblance. Dans cette dualité bien pratique qui dispense d'appliquer ce que l'on ordonne aux autres, Moix démontre une chose avec talent : nul ne peut être au goût de tout le monde. ♦

## CE QUE L'ŒUVRE D'ANNICK DE SOUZENELLE DIT DE NOTRE ÉPOQUE

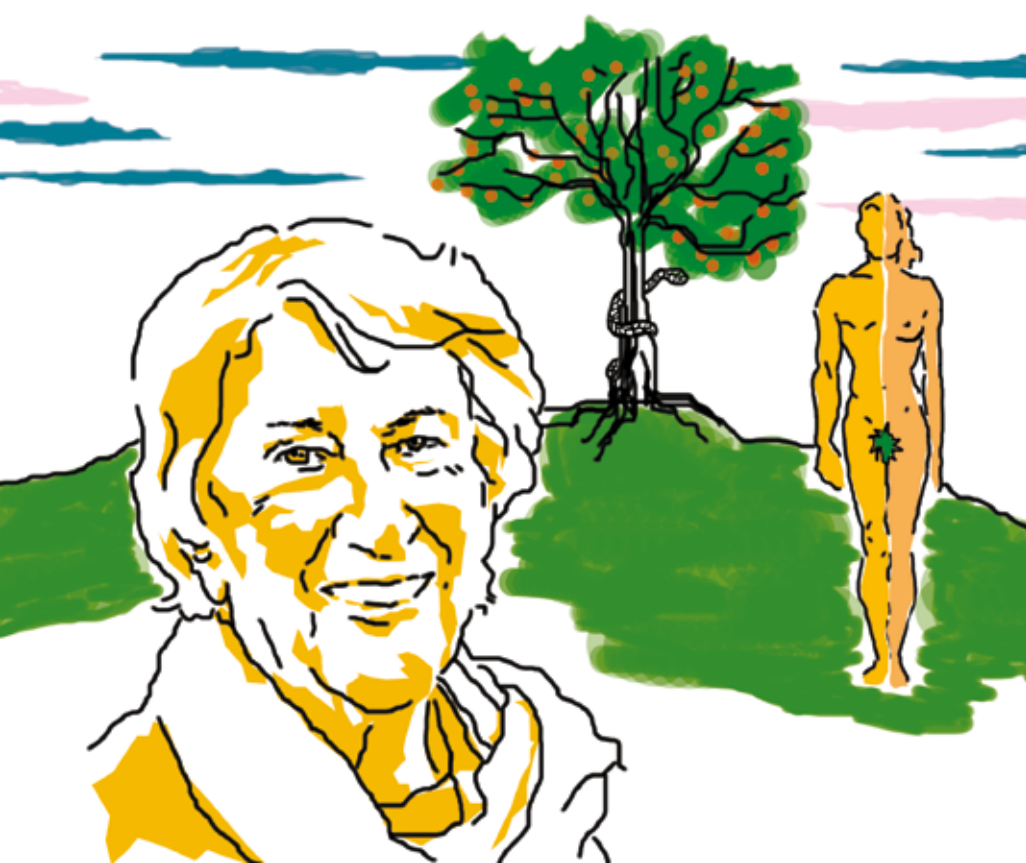
La trop méconnue Annick de Souzenelle a travaillé sa vie durant à rétablir l'intelligence symbolique des textes bibliques. Portrait d'une âme.

**C**e qui distingue l'attitude politiquement et culturellement incorrecte de l'attitude correcte, c'est la Tradition. La Tradition ? Le rapport métaphysique à la vie. Est incorrecte par temps de progressisme totalitaire, de vivre une recherche liée à la Tradition, c'est-à-dire un chemin d'évolution en relation avec l'Être. Est correct ce qui se réclame du « décalé » mais qui n'est en rien subversif, du subversif mais qui appartient à la pensée unique, bref, est correcte l'intégralité du modernisme, ne tolérant pas que l'on pense autrement que sur le mode de l'Avoir. On repassera donc en matière de conquêtes humanistes et en matière d'avancées sur le chemin de la tolérance.

En matière de Tradition en revanche, quelle recherche aujourd'hui porte les valeurs des véritables progrès et innovations, notions absolument arraisonnées par le matérialisme politique ? Car le progrès dont notre époque se réclame comme si elle était l'apogée de la réalisation humaine, cette modernité que tout le monde a à la bouche pour qualifier ce qu'on est incapable de définir, et comme pour dire « c'est nouveau », ce progrès-là, cette modernité-là, en termes anthropologiques n'ont accouché de rien. Nous sommes dans une ère obscurantiste s'ingéniant à faire passer pour conquêtes des droits nouveaux, des techniques nouvelles mais de véritable progrès concernant notre condition humaine, quid ?

### RETOUR AUX SOURCES

L'œuvre pionnière des quarante dernières années dans le domaine de la Tradition, nous la devons à Annick de Souzenelle qui, par ses travaux, a porté un éclairage libérateur sur la raison et le but de notre présence sur terre. Née catholique, mais déçue par l'absence de réponses aux multiples questions qui éveillaient sa curiosité d'enfant, elle a affronté le nihilisme occidentalisé avant de faire la rencontre décisive en la personne d'un évêque orthodoxe qui la mit sur sa voie. Elle fut anesthésiste, devint psychanalyste. Les humanités d'alors préparaient les meilleurs élèves au latin et au grec. Maîtrisant ces langues qui sont notre héritage, à nous euro-méditerranéens, son chemin la mène à l'hébreu. Dans un objectif précis : retourner aux Écrits, à l'Ancien Testament pour savoir ce qui y est réellement signifié. Elle y découvre alors une accumulation de traductions erronées ou approximatives, celles sur lesquelles se sont appuyées plusieurs générations avec pour incidence de mésinterpréter le message biblique. Son travail, dès lors, sera d'interroger le texte d'origine en établissant une traduction dans l'esprit du texte premier, forte de ses connaissances en psychanalyse et en théologie. Comme, par exemple, le fait qu'Ève n'est pas née de la côte d'Adam, mais est *l'autre côté* d'Adam. Adam n'étant pas le premier homme mais le nom



générique de l'humanité. Autrement dit, chaque être humain est un Adam, femmes et hommes sans distinction. Les incidences de ses traductions à la source relèvent d'un souffle vivificateur, car à l'aune de la langue hébraïque bien comprise le message biblique prend, dans la voix d'Annick de Souzenelle, ce caractère d'intelligence et d'amour qui lui est propre.

### JE SUIS ADAM

Lorsqu'elle revient au texte, d'Ève, Souzenelle comprend que cet autre côté symbolise l'inconscient. De même lorsqu'elle relit, en hébreu, le passage de la Genèse où Dieu demande à l'homme de régner sur les animaux, elle comprend qu'ils sont les énergies archétypales que tout être humain doit dominer, c'est-à-dire intégrer pour atteindre à la conscience d'homme. Idem pour l'Arbre malheureusement traduit comme celui de la connaissance du Bien et du Mal : l'Arbre en question, c'est l'Adam, donc tout humain, le Bien est l'accompli, le Mal l'inaccompli. Autrement dit, lorsque le serpent tente la femme pour que l'homme mange du fruit prétendument défendu, il s'agit de l'inconscient agissant la conscience, l'homme se croyant alors devenu l'égal de Dieu, ce fameux fruit qu'il doit lui-même devenir. Le fruit, c'est l'homme accompli. Comment alors manger de ce fruit si celui qui le mange n'est pas accompli ? C'est entrer dans l'illusion de l'accomplisse-

ment. Se faire croire à soi-même ce que nous ne sommes pas. N'est-ce pas le portrait de l'humanité actuelle ?

Souzenelle nous fait ainsi entendre la portée mythologique de ces textes historiques. Le mythe d'Adam et Ève se joue toujours, à chaque seconde, dans nos vies contemporaines, à condition que nous nous soyons élevés au niveau de la conscience que permet son enseignement. Le message du Livre est ainsi d'une brûlante actualité, l'hébreu biblique contenant le savoir originel, et tout le travail de Souzenelle sera dans le même mouvement de rétablir l'intelligence intérieure et symbolique de ces textes et de faire entendre que *tous les instants de nos vies sont lourds d'un sens dont chacun, pour sa propre vie, doit accoucher*. Dans la poussée de conscience que furent les découvertes de Jung,

**Le fruit, c'est l'homme accompli. Comment alors manger de ce fruit si celui qui le mange n'est pas accompli ?**

émancipant l'être humain d'un état d'existence de basse fréquence, Souzenelle revient au cœur de la Tradition en faisant monter une marche de plus à la conscience humaine. De quel autre

véritable progrès humain parlons-nous quand nous parlons de progrès ? Car bien évidemment, sa lecture est capable d'embrasser le mouvement historique de la grande aventure humaine et d'en indiquer les écueils et les évolutions possibles.

### DOMINÉ PAR NOTRE INCONSCIENT

Nous avons oublié, et seule la Tradition peut nous relier à ce rapport à la vie, que l'Univers nous parle en permanence. À nous, individus, mais aussi à nous, « genre humain ». La capacité d'Annick de Souzenelle à lire les événements extérieurs en résonance avec l'accomplissement, ou plutôt l'inaccomplissement intérieur de l'être humain actuel, est la voie fondamentale de notre sortie de crise. Cet inaccomplissement est dû à une grave surdité concernant le spirituel, au fait que tout ce qui touche à l'invisible a été congédié par la société moderne. Cependant, l'inaccomplissement étant synonyme d'inconscience, l'inconscient, lui, continue bien évidemment de s'exprimer, faisant partie de l'homme, avec les désastres, les catastrophes, les tragédies que peut générer sa non-intégration par la conscience contemporaine. Il faut lire ce que Souzenelle a pu écrire sur la Guerre des Six Jours par exemple.

Nul doute, en tout cas, que sa vision nous enseignerait sur l'état d'infantilisme conduisant actuellement le monde, au sein duquel les décisions politiques et sociales ne sont que des projections sur l'extérieur, plutôt que des intégrations à la conscience par les décideurs. Sa vision nous injecterait aussi la bienveillance qu'elle a conquise en elle-même et devant se transmettre. Entendant sa voix, nous comprenons qu'aussi conscients que nous croyons être, la mise en coupe réglée de l'ensemble du genre humain, réalisée par la civilisation moderne, prouve nous sommes très largement dominés par notre inconscient. Notre humanité passe à côté de son essence propre, ne voulant pas s'avouer ses propres défauts. Ni donc ses propres potentiels. C'est à une gestation fabuleuse que nous invite la parole d'Annick de Souzenelle, capable de nous faire sortir de notre état d'enfants capricieux, de nous élever vers notre accomplissement à l'échelle du genre, et d'accoucher de nous-mêmes en recouvrant la sérénité véritable. ♦ **Gwen Garnier-Duguy**



# Le Coin du juriste

Par Julie Graziani

## COMLOTISTES ET AFFABULATEURS

**Les élites qui conspuent le complotisme, souvent avéré, du peuple n'en sont-elles pas elles-mêmes la cause, voire le jumeau, quand elles se laissent aller à des délires interprétatifs ? Le traitement des Gilets jaunes est à ce titre exemplaire.**

**T**out ce que Paris compte de commentateurs des événements politiques ont raillé les théories du complot qui ont fleuri après la tuerie du marché de Noël de Strasbourg dans plusieurs groupes de Gilets jaunes. De fait, on hésitait entre la consternation et l'embarras, à voir des gens qui avaient eu le mérite de remettre le bon sens au centre du village, en témoignant de leurs dures réalités quotidiennes (« *je travaille dur et je n'arrive pas à finir le mois* »), se fourvoyer dans d'in vraisemblables hypothèses (« *L'attentat ? Un coup monté pour faire peur aux gens pour les dissuader de se rendre aux manifestations* »).

L'inclination au complotisme est le produit d'une alliance paradoxale, celle de la crédulité et de la défiance : c'est quand on se méfie de tout que l'on se met étrangement à croire à des fables, pour peu qu'on se les soit forgées à soi-même. Les schèmes conspirationnistes ne se développent donc que sur la toile de fond d'un spectacle de magie trop longtemps rejoué.

Ces dernières semaines, le prestidigitateur vient d'ajouter un nouveau tour à son répertoire. Le ministre de l'Intérieur a fait une découverte, c'est que les attentats terroristes provoquent dans la population un réflexe de solidarité et de défense des institutions attaquées. Il n'en fallait pas plus pour que les attributs du terrorisme islamiste soient insidieusement plaqués sur la révolte des Gilets jaunes (le recyclage du qualificatif « radicalisé » par exemple) et que soit convoqué le champ lexical de la République en danger. Ça tombe bien, l'accusation de fascisme ne fait plus assez peur, même si certains n'hésiteront pas à mélanger allègrement les deux thématiques pour obtenir une tambouille plus répulsive. Monsieur le député Jean-Michel Fauvergue déclarait ainsi sur LCI récemment, dans une subtile allusion aux meurtres des journalistes de *Charlie Hebdo* : « *Un caricaturiste qui reçoit des menaces de mort, ça ne vous rappelle rien, hein, hein, vraiment, ça ne vous rappelle rien ?* », avant d'enchaîner sur des cas d'antisémitisme et de racisme des Gilets jaunes attestés par des renseignements dont il avait eu la primeur (mais dont opportunément il ne pouvait révéler les sources), puis de conclure que « *la violence, c'est de la violence, c'est pareil* ». Une tautologie est toujours difficile à contester, c'est à ça qu'on la reconnaît.

### BOUCLE DE L'ABSURDE

Faut-il que ce gouvernement soit aux abois pour qu'il en vienne à penser un mouvement social comme une forme de terrorisme, sur la base de raccourcis et de comparaisons à l'emporte-pièce ?

Qu'un député ne perçoive pas la différence entre des menaces en l'air proférées sur les réseaux sociaux comme il en existe des milliers tous les jours et des assassinats exécutés « en vrai » par un commando formé à cette fin, qu'il se livre à cette forme perverse de disqualification qui consiste à faire de l'exception la règle (un raciste annule 10 000 démocrates), c'est navrant, mais somme toute prévisible dans une culture qui a perdu l'art de débattre de bonne foi.

Mais que les Gilets jaunes qui, à tort ou à raison peu importe, protestent dans le froid de l'hiver depuis dix semaines consécutives soient considérés comme des proto-terroristes, animés par la même volonté d'abattre la République que les soldats de Daesh, voilà qui témoigne de ce que le gouvernement ne sait plus faire la différence entre son peuple et ses ennemis. Les Gilets jaunes sont nos compatriotes : les plus déterminés d'entre eux ne rêvent que d'abattre le gouvernement, non la République ; les plus violents d'entre eux attaquent des gendarmes, non des femmes et des enfants ; les plus doctrinaires réclament l'application de l'ISF, pas celle de la Charia ; les plus tenaces occupent des ronds-points ruraux, non les 400 zones de non-droit où prospèrent depuis vingt ans trafics en tout genre, sans que les ministres de l'Intérieur successifs n'y voient de danger pour la République.

La boucle de l'absurde est ainsi bouclée : quand le gouvernement traite ses opposants comme des traîtres, tout en s'obstinant à faire de l'ennemi un compatriote (cette insistance à faire de Cherif Chekkat « *un Alsacien né en Alsace, un Français né en France* »), c'est que les repères de l'identité sont perdus. Faut-il s'étonner alors que le peuple lui-même se mette à croire à des fictions ? ♦



# Politique

Juan Branco

## INSOUMIS BÉMOL

Rendez-vous était donné au café de Flore, repaire historique de l'intelligentsia parisienne, antre de cette élite mondialisée honnie par ces Gilets jaunes qui défrayent l'actualité depuis novembre. Attablé en terrasse, Juan Branco, coiffé d'une chapka blanche lui donnant des airs d'anarchiste serbe des années 1900, est prêt à deviser de son livre contre le système Macron (*Crépuscule*) et plus généralement de la situation prérévolutionnaire qui embrase la France comme l'ensemble du monde occidental. L'ancien candidat insoumis aux législatives en Seine-Saint-Denis est aujourd'hui lancé contre la macronie triomphante de mai 2017.

**Vous avez publié sur votre blog un ouvrage intitulé *Crépuscule*, relatif au « système » Macron. Pourquoi ce choix en pleine crise des Gilets jaunes ?**

J'ai commencé cette enquête en septembre en anticipant la nomination de Gabriel Attal au gouvernement, donc avant le déclenchement de la crise des Gilets jaunes. Je voulais tenter de comprendre comment l'ascension d'un individu d'apparence insignifiante, que personne n'avait vu venir, avait été mise en œuvre, et pourquoi elle n'était nulle part décryptée. Il s'agissait d'exposer les mécanismes qui ont présidé à la montée en puissance d'un personnage qui ne s'était jamais fait connaître pour rien de particulièrement notable, et

qui pourtant est devenu le plus jeune ministre de la V<sup>e</sup> République, pour expliquer plus globalement le fonctionnement du système. Ce que j'ai découvert ne me l'a pas fait regretter. La nature, insaisissable pour quiconque n'appartiendrait pas au système des logiques ascensionnelles en notre République, répond à des logiques de cour et de corruption de la pire espèce. J'ai commencé mon enquête lorsque j'ai découvert que Bruno Jeudy avait consacré dans *Paris Match* pas moins de trois articles successifs à cet inconnu au cœur de l'été. Suffisamment étrange pour que cela attire mon attention. Alors, j'ai tiré les fils et commencé à comprendre, découvrant l'appui que lui avait offert Stéphane Séjourné, conseiller politique

d'Emmanuel Macron et partenaire de Gabriel Attal, qui lui avait octroyé une circonscription en or avant de l'imposer à Richard Ferrand afin qu'il lui attribue des responsabilités à l'Assemblée nationale ; puis avait défendu sa candidature en tant que porte-parole de La République en Marche, l'imposant quelques semaines *via* l'Élysée à la matinale de France Inter face à Léa Salamé, etc. Chemin faisant, en septembre, je rencontre l'auteur de *Mimi* qui m'apprend que cette dernière vient de se mettre au service de Benjamin Griveaux et de Gabriel Attal avant l'été. Et là, je commence à comprendre. Mimi Marchand, c'est la femme qui a permis, *via* Xavier Niel et l'homme de main d'Arnaud Lagardère, un certain Ramzy Khiroun,

## Entretien

à Emmanuel Macron, alors illustre inconnu, d'obtenir vingt-neuf Unes dans *Paris Match* en quelques mois et d'ainsi être projeté dans l'espace public comme une star de télé-réalité.

Ce qui m'intéresse est de décomposer la façon dont les élites sont fabriquées de nos jours, c'est-à-dire en dehors de tout processus démocratique, et d'en rendre visible ses mécanismes aux personnes qui en sont éloignées. Et, alors que je préparais mon texte, j'ai la confirmation de mes premières intuitions, puisque Gabriel Attal est nommé ministre de la Jeunesse, après une rocambolesque opération. C'est là que le plus drôle arrive, et me pousse à aller plus loin dans mon investigation : alors que son ascension a été méticuleusement préparée depuis plusieurs mois par l'Élysée et ses relais médiatiques, tous les journalistes sortent le violon et font mine de s'émouvoir des extraordinaires ressorts de l'impétrant. Cet épisode m'a donné envie d'étendre mon champ d'investigation à la macronie dans son ensemble, sachant que je pouvais compter sur mes accès privilégiés au sein de leurs réseaux. Mon but est alors devenu de mettre en évidence les mécanismes qui ont permis la cooptation de M. Macron par les élites parisiennes, puis sa présentation aux Français. Ce que je tente de démontrer, c'est qu'avec son « en même temps », Emmanuel Macron ne s'adressait pas au peuple, mais proposait à ces élites une solution en échange de leur inféodation : fusionner les anciens réseaux concurrents, étouffer toute alternance démocratique – qui leur apparaissait de toute façon déjà fictive – en les recouvrant d'une façade moderne et creuse, de façon à légitimer une distribution de prébendes plus constante et uniforme, sans plus de coût symbolique. Le tout en utilisant pour le légitimer vis-à-vis du public, la stratégie du « c'est moi ou le chaos ». Le clivage droite-gauche nié par l'apparition de l'extrême droite dans l'espace politique « classique » n'aura eu que cet effet : permettre aux élites de s'émanciper des contraintes que lui imposaient les alternances qui faisaient que seul tel ou tel pan de l'oligarchie était servi par chaque mouvement et d'unifier leur pouvoir de telle façon qu'ils ont définitivement déséquilibré nos institutions.

**On a pu constater l'importance des bébés DSK dans le dispositif Macron, où figurent des gens comme Ismaël Emelien, Benjamin Griveaux, Cédric O, Sibeth N'Diaye ou Stanislas Guérini. Qu'en pensez-vous ?**

Ce n'est pas l'élément principal à mon avis. Emmanuel Macron s'est tout simplement contenté de piller les anciens réseaux DSK pour construire rapidement l'infanterie qui lui manquait – sa propulsion répondant à des impératifs d'urgence tels qu'ils ne lui avaient pas même permis de constituer ses propres troupes. Mais il l'a fait aussi avec d'autres réseaux : les réseaux Jouyet, les réseaux Descoings, une partie des réseaux Moscovici, le tout avec l'appui de Bernard Arnault et de son gendre



**« Mon but est alors devenu de mettre en évidence les mécanismes qui ont permis la cooptation de Macron par les élites parisiennes, puis sa présentation aux Français. »**

Juan Branco

Xavier Niel, et quelques autres affidés. Il n'y a pas de pré-supposé idéologique là-dedans : l'idéologie est subordonnée à une logique d'intérêts, en un système économique plus général qui, dans les grandes lignes, en faisant de l'intégration à la mondialisation libérale son seul credo, nous a de fait amenés à fonctionner comme une sorte de néo-colonie américaine, intégrés dans un système économique et culturel où les vassaux – nos dirigeants – en échange de leur asservissement conscient ou inconscient maintiennent un pouvoir d'apparat. C'est ce qui explique la mise en scène piteuse d'une pseudo-opposition de Macron à Trump qui ne trompait personne, sinon les élites de la côte Est qu'il s'agissait de rassurer,

et nos élites intermédiaires, inquiètes de la rupture dans la chaîne de valeur que cet outsider provoquait avec leurs dominants. Ce système apporte suffisamment de bénéfices aux élites mais aussi aux individus au sein de la société, la France étant en position de force au sein de la mondialisation, mais impose une politique économique et une acculturation qui atteignent violemment les fondements de notre société. Ce que je décris dans mon texte, pour aller vite, c'est que nos élites ont pris acte de la transformation de la France en l'un de ces potentats africains qu'elles ont si longtemps nourris, un fonctionnement par lequel elles s'inféodent à un système dévastateur au long terme, mais qui leur permet de conserver leur prébende et une apparence de domination.

**On vous a reproché d'avoir « outé » Gabriel Attal, manière subtile de délégitimer vos révélations en les salissant. Qu'avez-vous à dire là-dessus ?**

Je vais même aller plus loin : je n'avais pas du tout envisagé que la question de son orientation sexuelle puisse devenir l'enjeu de ma communication. Je considère assez naturellement, par mon parcours et mon implication profonde sur ces questions, que l'homosexualité est devenue un fait naturel dans la société depuis que le mariage homosexuel a été légalisé, et que la stratégie de la communauté LGBT en rapport à l'homophobie doit s'adapter pour mettre en acte cette naturalité pré-supposée. Cette orientation sexuelle étant institutionnalisée, la question de sa révélation dans l'espace public ne doit plus se poser. J'ajoute qu'outre le fait qu'ils évoluent dans un milieu social extrêmement protecteur à cet égard – ce qui rend toute comparaison avec la situation d'un membre de la communauté LGBT lambda pas même absurde, mais contresignifiante – messieurs Séjourné et Attal étaient pacés. Leur relation officielle était exposée à travers l'un de ces procédés insupportables qui ont cours au sein de la petite élite parisienne, qui parsème ses écrits de motifs codés – le terme « proche » par exemple, utilisé pour signifier en couple. J'insiste sur cette idée : j'ai été, naïvement peut-être, ahuri que l'on ait pu penser que c'était l'objectif de ma révélation, ou plutôt qu'on ait cherché à instrumentaliser cet



élément pour masquer l'exposition de graves faits de népotisme et de dévoiement démocratiques que je menais, et qui étaient d'évidence la seule raison de ma communication.

**Il vous est reproché d'avoir directement appelé à l'insurrection contre l'État français durant la crise des Gilets jaunes. Vous assumez ?**

J'ai appelé à faire trembler ceux qui détiennent les pouvoirs d'État et non à m'insurger contre un État dont la raison profonde vient de son peuple. Et je l'ai fait au nom des valeurs démocratiques et républicaines que le pouvoir ne cesse de bafouer. En s'attaquant à un pouvoir oligarchique comme celui d'Emmanuel Macron, c'est l'idée même de République, de société, que j'ai appelé à défendre. Y compris à travers l'insurrection. Et je tiens à m'en expliquer, car il ne s'agit pas d'un geste anodin. Ce qui s'est joué en 2017 n'a pas encore été parfaitement compris ni digéré. Si l'on sort des discours complotistes et simplificateurs, une réalité s'impose : nous nous sommes trouvés face à un putsch institutionnel validé *ex post* par le peuple, après une procédure de cooptation menée de façon accélérée au sein de nos élites, processus qui ne pouvait dès lors que provoquer des grandes violences en retour.

Je prendrais un seul exemple : ce que dit Bernard Mourad dans le dernier numéro de *Vanity Fair* : il explique comment il a fait en sorte de faire racheter *Libération* par Patrick Drahi pour obtenir de Hollande, via Macron, l'autorisation de racheter SFR – *Libération* où serait nommée par la suite la plume de François Hollande, son camarade de promotion Laurent Joffrin, pour en faire le vaisseau amiral d'une candidature avortée, avant de le rediriger vers Macron via la nomination de ce même Bernard Mourad à la tête de *Libération*, de *L'Express* et de BFM et RMC ; ce même Bernard Mourad qui deviendrait ensuite conseiller de Macron puis directeur de Bank of America

France à qui venait d'être attribué le mandat de privatisation d'Aéroports de Paris. Il n'y a aucune raison de ne pas s'insurger face à de telles prédatations. Ils admettent eux-mêmes truquer et mentir. Ils commettent leurs méfaits au grand jour.

**Vous vous placez sur le plan de la morale en justifiant l'exercice de la violence comme une réponse de l'oppressé à la domination de l'opresseur. Et si l'on vous disait que la violence n'est jamais morale, mais simplement un moyen d'action pour faire avancer ses idées ?**

Pas du tout, je réponds à une tentative de censure morale en renversant le stigmat, en assumant parfaitement que l'on ait en certaines circonstances à engager le corps et non seulement l'esprit, qu'il n'y a en somme rien d'immoral à ce qu'ont entrepris les Gilets jaunes. Je ne crois pas *in fine* à la violence, c'est le sens profond de mon engagement : au contraire, je pense compulsivement à la façon de la réduire dans l'espace politique, de recréer un espace sain où les morts politiques, plus de 15 000 en France chaque année du fait des suicides, dépressions, crises cardiaques dues au chômage, se réduisent au maximum. On n'a vu aucun policier se faire agresser en dehors de ses fonctions de

maintien de l'ordre, aucun civil attaqué par d'autres civils, aucun pillage toucher autre chose que des institutions ciblées : ce n'est pas un hasard, c'est un choix. Le choix d'exercer une violence purement politique, au sens le plus noble du terme, qui cherche à reconquérir de la souveraineté et non à s'imposer arbitrairement. Il n'y a en fait rien de « violent », au sens commun du terme à avoir agi ainsi : c'est de la pure politique qui s'est exprimée.

**Dans *Atlantico*, Emmanuel Todd affirme que l'idée nationale, qui est selon lui au cœur des Gilets jaunes, ne peut pas être prise en main par les Insoumis de Jean-Luc Mélenchon : « Il y a une généralité occidentale de la prise en charge de l'aspiration nationale par la droite, avec Trump et le Brexit par exemple. » Cela vous inquiète ?**

Je ne suis pas inquiet. La société a sorti ses entrailles et laisse les forces vives se mesurer et se confronter. Nous serons, par exemple demain, probablement l'un et l'autre des ennemis principiels. Et je m'en réjouis : je vais enfin pouvoir me confronter à vous, à vos présumés que je considère comme malsains, et par la force de l'idée et du rapport social, engager une bataille qui n'aura plus rien à voir avec les arrangements oligarchiques qui ont jusqu'ici présidé. C'est infiniment plus risqué, et je mesure les dangers d'une confrontation dont vous pourriez sortir victorieux, les immenses pertes que cela susciterait. Mais je sais aussi le champ de ruine existentiel dans lequel nous nous trouvons, le besoin de réinstaurer un rapport de confrontation appuyé sur les idées et non l'intérêt. Notre lien, notre seul lien, le sens et la raison de cet entretien, c'est celui-là : la nécessité de retrouver une arène où confronter des idées étouffées, et remettre en selle un rapport au politique et au pays qui s'est complètement effondré. Je ne crois pas que demain vous dominerez : la pensée incarnée par les mouvements qui s'expriment généralement en ce journal n'est pas assez élaborée, gratuite, ancrée pour cela. À ce titre, je ne crois pas que nous serons en confrontation directe. Mais ce qui est certain, c'est que s'ouvre une période lors de laquelle l'enjeu va être de sortir le politique du système de prébendes, en lequel se construisaient des vies confortables, éloignées des intérêts des gens puisque directement nourries aux mamelles de l'oligarchie qui s'installe en tout potentat. ♦ **Propos recueillis par Gabriel Robin**

# Gilets jaunes

## LA FAUTE À DE GAULLE?

« *Le génie politique que fut le général de Gaulle n'a commis, j'ose le penser, qu'une seule erreur majeure : la réforme constitutionnelle de 1962. Ce pessimiste avait, pour une fois, fait confiance à la nature humaine* ». (Maurice Druon). Premier volet de notre enquête sur les défaillances de la V<sup>e</sup> République, à suivre le mois prochain.

**E**t la tête sanguinolente d'Édouard Philippe fut brandie au bout d'une pique, sous les acclamations d'une foule hystérique, par l'un de ces insurgés qui, depuis le mois de novembre 2018, affublés d'un gilet jaune, s'étaient levés en masse dans tout le pays pour exiger qu'enfin on entendît leur détresse, qu'enfin leur parole fût prise en compte, qu'enfin ils puissent décider, par eux-mêmes, de ce qui était juste et bon pour eux. Victoire ! Le peuple avait triomphé ! Le peuple avait abattu le tyran ! Le peuple avait repris le pouvoir que ce Philippe, dont il n'aurait plus manqué qu'il se prénomât Louis, l'avait dépossédé. Non ? Non.

C'est un des paradoxes du mouvement des Gilets jaunes : depuis le début de la révolte, nul n'a songé à réclamer la tête, ni simplement le départ, du premier ministre Édouard Philippe – Édouard qui ? –, qui est pourtant supposé diriger l'action du gouvernement dont les mesures sont contestées, lequel gouvernement est, lui, supposé déterminer et conduire la politique de la nation. Articles 20 et 21 de la Constitution de la V<sup>e</sup> République : « Le gouvernement détermine et conduit la politique de la nation » ; « le Premier ministre dirige l'action du gouvernement ».

Après tout, ils ne l'ont pas élu, ce Premier ministre, ils pourraient bien diriger leur ire contre lui. Eh bien non ! C'est à

Emmanuel Macron qu'ils en veulent, c'est sa destitution que réclament les plus radicaux d'entre eux, c'est contre le chef de l'État que se concentre leur ressentiment, estimant qu'il n'est pas ou plus « légitime », oubliant qu'ils font partie des rares peuples qui ont l'insigne privilège de pouvoir élire leur président de la République au suffrage universel direct et que, justement, c'est ce qu'ils ont fait en mai 2017 en lui accordant 66,1 % de leurs suffrages.

Il y avait eu trois millions de votes blancs et un million de votes nuls ? Certes, mais sur près de 35,5 millions de Français s'étant rendus aux urnes le 7 mai 2017 et y ayant glissé un bulletin blanc, nul, Macron ou Le Pen, il a recueilli 20,7 millions de suffrages.

**On n'a pas oui dire que les Gilets jaunes réclament, parmi les nombreuses réformes d'ordre institutionnel qui émanent de leurs rangs, la fin de l'élection du président de la République au suffrage universel direct.**

Pas besoin d'une calculatrice pour comprendre que, du point de vue de la Constitution de la V<sup>e</sup>, la légitimité de Macron est incontestable. Elle l'est d'autant plus que, sauf moment d'inattention de notre part, on n'a pas oui

dire que les Gilets jaunes réclament, parmi les nombreuses réformes d'ordre institutionnel qui émanent de leurs rangs (instauration du référendum d'initiative citoyenne – ou populaire –, suppression du Sénat, diminution du nombre de députés, etc.), la fin de l'élection du président de la République au suffrage universel direct, un « acquis citoyen », comme il y a des « acquis sociaux », tellement entré dans les mœurs qu'aucun de ces Gaulois dressés contre le pouvoir central – pas même ceux qui en appellent à l'armée pour remettre un peu d'ordre dans ce pays, mais seulement durant une période transitoire avant de pouvoir élire à nouveau leur président –, ne s'interroge sur ce privilège accordé au peuple français, les conditions de son instauration, son bien-fondé et ses conséquences.

### UNE EXCEPTION FRANÇAISE

Privilège car, si l'on sort un peu du nombrilisme français, où donc, chez nos voisins, le peuple dispose-t-il d'une pareille prérogative ? Au Royaume-Uni ? Comme son nom l'indique, c'est une monarchie. En Espagne ? Zut, encore une monarchie. En Belgique ? Encore raté. Au Luxembourg ? On en parlera au Grand-Duc, et on en profitera pour compléter la tournée avec un passage par Andorre et un autre par Monaco – où, soit dit en passant, la préférence nationale est scrupuleusement appliquée, mais c'est un autre sujet... Où l'on s'aperçoit que l'universalité des « valeurs républicaines » est un concept qui fonctionne d'autant mieux que l'on s'épargne le ridicule d'en user à l'extérieur de nos frontières. Joie et félicité : l'Allemagne et l'Italie sont des républiques. Sauf que le président italien, dont on met au défi un Gilet jaune de nous donner le nom sans avoir consulté Wikipédia, est élu par un collège de députés, sénateurs et représentants de régions, et que le président allemand – du nom de Frank-Walter Steinmeier pour ceux que ça intéresse – l'est de la même manière. Et que, dans un cas, c'est le gouvernement qui... gouverne, et dans l'autre aussi. En Suisse, donnée comme

modèle de démocratie en raison de sa pratique ancienne de la « votation », au demeurant beaucoup plus complexe qu'on ne le croit en France, le président de la Confédération, qui se trouve être depuis le 1<sup>er</sup> janvier et seulement



© Nicolas Pinet pour L'incorrect

## Politique

jusqu'au 31 décembre un membre de l'Union démocratique du centre (UDC), formation présentée chez nous comme « populiste », n'est qu'une sorte de porte-parole, un peu amélioré, du Conseil fédéral.

Il faut pousser, au Sud, jusqu'au Portugal, et, à l'Est, jusqu'en Autriche, pour trouver des présidents élus au suffrage universel direct, mais leur notoriété internationale, toute relative, est due au fait que leurs pouvoirs sont principalement d'être les garants de la Constitution et de la souveraineté nationale, et de représenter leur pays, de sorte que, même si le chef de l'État autrichien a des pouvoirs plus étendus, la face de l'Autriche n'aurait pas été plus profondément changée qu'elle ne l'a été avec l'arrivée au pouvoir de la coalition formée par Sebastian Kurz et Heinz-Christian Strache si Norbert Hofer (FPÖ) l'avait emporté à la dernière présidentielle.

**UNE FORFAITURE**

Alors, privilégiés, les Français ? Ben oui. Tout en étant demandeurs, à 50 % contre 48 % qui n'en veulent pas (et 2 % qui s'en foutent), d'un « changement de Constitution pour

**La question de l'élection du président de la République au suffrage universel direct est à ce point taboue qu'elle ne vient même à l'esprit de ceux qui veulent déloger de l'Élysée celui qu'ils y ont placé.**

aller vers une VI<sup>e</sup> République », selon les résultats d'un sondage réalisé fin janvier par OpinionWay pour LCI, Le Figaro et RTL. Une VI<sup>e</sup> République qui ne leur permettrait plus d'élire le chef de l'État ? Curieusement, la question n'a pas été posée... À bas la V<sup>e</sup> République, en avant pour une VI<sup>e</sup> République, mais sans qu'on sache du tout à quoi ressemblerait la sixième du nom, ni ce qu'il faudrait supprimer du mode de fonctionnement de l'actuelle. La question de l'élection du président de la République au suffrage universel direct est à ce point taboue qu'elle ne vient même à l'esprit de ceux qui veulent déloger de l'Élysée celui qu'ils y ont placé et que les responsables politiques qui sont conscients des problèmes que cause cet exercice rivalisent de contorsions pour ne pas avoir à l'évoquer, quand ils n'y renoncent pas purement et simplement.

En 2001, la Convention pour la VI<sup>e</sup> République (C6R), abandonnant au passage le chiffre romain, formellement créée l'année suivante, établit un texte fondateur en trente propositions. La proposition 2 est claire : exit l'élection du président de la République au suffrage universel direct. « *Le président de la République, y lit-on, est élu par les deux assemblées parlementaires réunies en Congrès à la majorité absolue de ses membres* ». Dans le même temps, ses pouvoirs sont réduits : il est le garant des institutions, il préside le conseil des ministres, il promulgue les lois, il peut dissoudre l'Assemblée, mais c'est tout. C'est « *le gouvernement, sous l'autorité du Premier ministre, [qui] exerce l'ensemble du pouvoir exécutif* ».

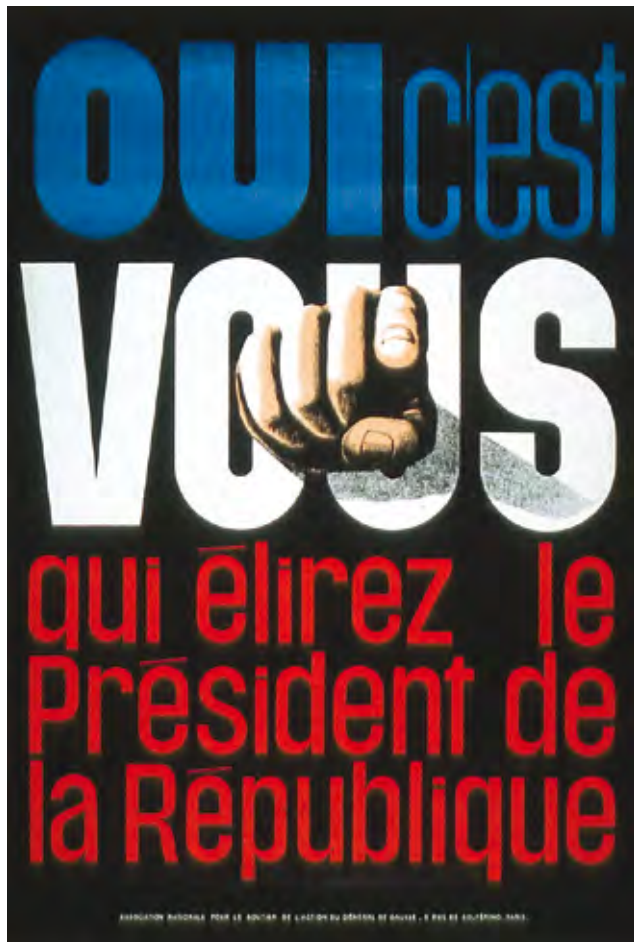
À Jarnac, la ville natale de François Mitterrand, Arnaud Montebourg explique trois ans plus tard, lors d'une réunion publique où figure en bonne place *Le Coup d'État permanent*, le livre-réquisitoire contre les institutions de la V<sup>e</sup> République et la pratique gaullienne de celles-ci que François Mitterrand a publié en 1964 : « *On ne peut pas fonctionner avec la concentration sur la tête d'un seul homme des décisions sans que celui-ci n'en rende jamais de compte. Ce n'est pas possible* ». Jérôme Royer, alors maire (PS) de la cité charentaise, déclare d'ailleurs en une étonnante anticipation de ce qui allait se passer quatorze ans plus tard : « *Il faut dire aux Français : parlez-nous de vous, et nous, on essayera de faire la synthèse de ce que vous voulez* ».

En 2014, la Convention pour la VI<sup>e</sup> République publie une version dite « actualisée » des Trente Propositions pour avancer. En fait, profondément remaniée, et inspirée par le système... autrichien. Le gouvernement exerce toujours l'ensemble du pouvoir exécutif mais le président de la République redevient « *élu pour sept ans non renouvelables au suffrage universel direct* » – six ans en Autriche – ses pouvoirs, limités, n'ayant pas bougé. Pourquoi ? Parce que toucher à l'élection du président de la République au suffrage universel direct est apparu en quelque sorte « casse-cou ». L'expression n'est pas choisie au hasard. Le 20 septembre 1962, le général de Gaulle, au pouvoir depuis quatre ans, prononce une allocution radiodiffusée et télévisée depuis le palais de l'Élysée où l'a porté, après le « coup d'État » que l'on sait, un collège d'environ 80 000 grands électeurs. La Constitution de 1958, qu'il a fait ratifier massivement par le peuple français, dispose qu'il en sera de même à l'avenir. Membres du Parlement, des conseils généraux, « représentants élus » des conseils municipaux décideront du nom du prochain président. L'idée lui trotte dans la tête, et pas depuis hier, que le président de la République doit disposer d'une légitimité supérieure. Qu'il lui faut « *la confiance explicite de la nation* ». L'attentat du Petit-Clamart lui en fournit le prétexte.

**LE CARTEL DES NON**

Lui, explique-t-il aux Français avec l'orgueil qui le caractérise d'appartenir déjà aux manuels d'histoire, rubrique légende vivante, n'avait pas besoin d'« *une sorte de plébiscite formel* » pour prendre la direction de la nation, « *puisque celle-ci était d'avance prononcée par la force des choses* », mais il n'en serait pas de même pour ses successeurs. « *Ceux-là, pour qu'ils soient entièrement en mesure et complètement obligés de porter la charge suprême [...], il faudra qu'ils en reçoivent directement mission de l'ensemble des citoyens* ». Aussi fait-il cette « proposition » : que le président de la République soit désormais élu au suffrage universel. S'ensuivra un gros mois... de crise politique comme on en a rarement vu ! Hormis le parti gaulliste, la totalité de la classe politique se prononce contre cette réforme – et contre la manière dont le général de Gaulle entend la faire adopter, par un référendum organisé sur la base de l'article 11 de la Constitution, ce que Gaston Monnerville, président du Sénat, qualifie de « forfaiture » – et constitue un « Cartel des non », qui réunit la SFIO (socialiste), le MRP (les chrétiens-démocrates), le CNIP (alors principale formation de droite) et le Parti radical. Le PCF en est exclu mais est sur la même ligne.

Un rassemblement de vieux caciques qui refusent de se voir dépossédés d'un pouvoir qui leur était dévolu ? De Gaulle



Référendum ou pas, ce n'est pas beau de montrer du doigt

aura beau jeu de pourfendre les partis de la IV<sup>e</sup> – qui l'avaient tout de même porté au pouvoir... –, mais les raisons vont au-delà, et c'est sous le titre « Casse-cou ! » que Sirius s'élève aussitôt contre cette proposition de réforme gaulliste dans un éditorial du *Monde*. Pourquoi le citer lui plutôt qu'un autre ? Parce que Sirius, c'est le tout-puissant Hubert Beuve-Méry, le fondateur et directeur du quotidien du soir, qui avait soutenu la création de la V<sup>e</sup> République, mais là, dit non.

### BEUVE-MÉRY PROPHÈTE

« Il y a lieu de craindre, écrit-il, que par une nouvelle et brutale oscillation du pendule, l'excès de monocratie ne nous ramène tôt ou tard à l'impuissance et aux désordres qui l'avaient précédemment imposée [...] Que le chef de l'Etat se préoccupe de sa succession, rien de mieux, nous l'avons suggéré bien des fois. Mais accroître sans cesse les pouvoirs du Président, réduire les ministres à n'être plus que de dociles fonctionnaires, abaisser ou défier à plaisir le Parlement [...], c'est proprement se moquer. Flatter en même temps le peuple en misant sur sa crédulité, n'est-ce pas substituer simplement une démagogie à une autre ? »

Beuve-Méry résume ici les principaux arguments de fond invoqués par l'ensemble des opposants, auxquels il faut ajouter, argument récurrent durant le court débat qui va suivre, la crainte d'une dérive plébiscitaire ou dictatoriale, la mémoire de l'élection au suffrage universel masculin de Louis-Napoléon Bonaparte, en 1848, et du coup d'État du 2 décembre 1851, étant encore vive. « Allez dire à l'Élysée que nous ne sommes pas encore assez dégénérés pour renier la République ! », s'enflammera à l'Assemblée l'ancien président du Conseil Paul Reynaud, qui avait pourtant été l'un des mentors de

De Gaulle dans les années 1930 et avait présidé le Comité consultatif constitutionnel qui avait préparé la Constitution de 1958.

Justement parce qu'il connaissait les pouvoirs que celle-ci conférait au chef de l'État, il savait les risques que ferait courir au pays l'élection du président de la République au suffrage universel. Si un tel cas de figure devait advenir, le président de la République « déciderait de la vie et de la mort de la France selon qu'il mènerait une bonne ou une mauvaise politique militaire, une bonne ou une mauvaise politique étrangère. Cet inconnu tout-puissant ne serait responsable devant personne. L'Assemblée, il la chasserait à sa guise. Au-dessous de lui les ministres seraient responsables devant le Parlement d'une politique qui serait non la leur mais celle de leur maître intouchable. [...] Comment a-t-on pu glisser un tel désordre intellectuel ? C'est que le général de Gaulle a voulu cumuler les honneurs du chef de l'État et les pouvoirs du premier ministre, être Churchill et George VII, Adenauer et Luebke ». Paul Reynaud aura également ces phrases, ô combien prémonitoires : « Et puis il y a la toute-puissante télévision grâce à laquelle le général de Gaulle pénètre dans la moitié des foyers français. Il parlera à la famille, la cajolera, lui demandera si elle est incapable de voter pour le président de la République. Bref, on franchit le Rubicon ».

Pour l'anecdote mais pas seulement, quelques jours plus tôt, le conseil général de la Nièvre avait adopté, par dix-sept voix sur vingt-cinq, cette motion présentée par l'élu du canton de Montsauche-les-Santons, un certain François Mitterrand : « Considérant que les conditions dans lesquelles est proposée la réforme autant que la réforme elle-même, soulignent l'évolution du régime vers un pouvoir exécutif personnel [...] ; considérant qu'il n'y a plus de régime républicain là où tous les pouvoirs sont entre les mains d'un seul homme, maître sans contrôle de la politique extérieure et de la politique économique et sociale d'une nation, les conseillers généraux [...] appellent tous les démocrates à répondre non ».

### LE RESENTIMENT DU PEUPLE

Sur une affaire d'une telle importance, on aurait pu penser que les Français allaient se mobiliser en masse pour plébisciter la réforme qui allait leur donner le pouvoir d'élire leur chef de l'État. Il n'en fut rien. Au référendum de 1958 relatif à l'adoption de la nouvelle Constitution, l'abstention avait été de 17,37 % et le oui l'avait emporté avec 82,6 %. À celui-ci, tenu le 28 octobre 1962, l'abstention fut de 23,03 %, soit près d'un quart de l'électorat. Plus étonnant encore : le oui à l'élection du président de la République au suffrage universel direct ne l'emporta qu'avec 62,25 % des suffrages et, dans une série de départements, c'est même le non qui l'emporta.

Dans ceux du sud de la France, qui avaient accueilli les pieds noirs rentrés d'Algérie, lesquels avaient répondu non à de Gaulle, puisqu'il avait annoncé qu'il se retirerait si le non l'emportait, mais aussi, de façon plus étonnante, dans des départements qui n'étaient pas concernés par cette arrivée massive de nouveaux électeurs. Ainsi en Corrèze – la population y avait même baissé depuis 1958 –, où, de neuf voix, le non l'emporta sur le oui.

Cette même Corrèze qui fournira à la France, quelques décennies plus tard, avec Jacques Chirac et François Hollande, deux présidents de la République élus au suffrage universel direct, et qui, comme tous les autres – mais tout de même un peu moins que l'actuel – focaliseront sur leur personne tout le ressentiment du peuple, en raison des pouvoirs qui lui sont conférés par la Constitution... et des pouvoirs que ce même peuple lui a accordés par son suffrage. ♦ Bruno Larebière

Jeannette Bougrab

# « LES INTELLECTUELS DE GAUCHE SE SONT TOUJOURS FOURVOYÉS AVEC LES PIRES CRIMINELS »

**Dans sa *Lettre aux femmes voilées et à ceux qui les soutiennent*, Jeannette Bougrab, ancienne présidente de la Halde et ancien ministre de Nicolas Sarkozy, effectue un tour du monde effrayant des persécutions infligées aux femmes musulmanes qui ne veulent pas porter le voile. L'indifférence de la France la stupéfie.**

**Vous avez passé trois ans en Finlande, pays de culture luthérienne où il serait en quelque sorte inconvenant de s'interroger sur la signification du port du voile islamique. En France, au moins, on peut en parler.**

Ce n'est pas parce que j'ai écrit un livre pour dénoncer ce que signifie le port du voile et comment il est imposé, sous peine d'incarcération, de tortures voire de mort dans certains pays, à travers des exemples concrets, qu'on peut en parler. Certes, en Finlande, les choses sont plus posées, mais, en France, il est impossible de débattre sereinement de ce sujet.

Lorsque j'énonce de simples faits – par exemple que des femmes sont jetées dans des geôles et torturées parce qu'elles ont arraché leur voile en public – je suis violemment attaquée. Quand je dis que des femmes sont assassinées parce qu'elles ont simplement réclamé leur émancipation, les gens ne m'écoutent pas. Alors même que toute la France, le pays des droits de l'homme, le pays des Lumières, le pays de Voltaire, devrait être au côté de ces femmes-là, on ne l'est pas.

**Comment l'expliquez-vous ?**

À vrai dire, je ne m'explique pas cette faillite du modèle français. Je suis très surprise de voir que des jeunes femmes françaises sont « pro-voile », alors qu'en Iran, des femmes qui n'ont pas grandi dans un État de droit, qui n'ont pas grandi avec ces valeurs de liberté,

qui n'ont pas baigné dedans depuis leur plus tendre enfance, se révoltent contre le sort qui leur est fait. C'est une sorte de servitude volontaire que je n'arrive pas à comprendre.

**Peut-être estiment-elles que le port du voile relève de la liberté des femmes : elles choisissent de le porter ou pas ?**

Que des femmes le mettent volontairement, je n'en doute pas. Ce que je dis, c'est que c'est un acte qui relève de pratiques contraires aux valeurs républicaines d'égalité et de liberté. Le voile est devenu une sorte de certificat d'islamité : porter le voile, ce serait être une bonne musulmane. Le voile serait un signe de foi, alors que c'est d'abord un

**« Sous l'influence d'un certain nombre de prêcheurs formés par le wahhabisme ou issus des Frères musulmans s'est propagée une réinterprétation de l'islam, qui veut s'imposer partout et à toutes : des femmes sont maintenant agressées en Algérie parce qu'elles sortent sans voile ! »**

Jeannette Bougrab

acte politique. Or, tandis que les intellectuels français se taisent, les mots les plus forts dénonçant la condition de la femme sous la férule islamiste viennent d'Égyptiennes ou d'écrivains comme Kamel Daoud qui vivent en terre d'islam. Si j'ai écrit ce livre, c'est aussi pour me faire leur porte-voix, et pour relayer la parole de ceux qui se sont exilés aux États-Unis ou au Royaume-Uni, et qu'on ne trouve décidément pas en France.

**Vous rappelez la responsabilité écrasante de la France – et l'aveuglement de ses intellectuels – avec les 122 jours que l'ayatollah Khomeiny a pu passer en France pour y préparer la révolution islamique de 1979, revenant d'ailleurs à Téhéran dans un avion affrété par l'Élysée !**

Mais ça continue ! Hier, c'était Khomeiny ; aujourd'hui, c'est Ben Salman. On déroule le tapis rouge au jeune prince saoudien, en le présentant comme un réformateur, alors qu'il n'est que l'incarnation du wahhabisme le plus rétrograde qui soit. Savez-vous que le jour où les femmes ont eu le droit de conduire en Arabie saoudite, il a fait

arrêter de nombreux militants des droits des femmes, qui ont été torturés, et qui, pour certains, croupissent toujours en prison ? Depuis des décennies, les intellectuels de gauche français, à de rares exceptions, se sont toujours fourvoyés avec les pires criminels. Ils ont soutenu le stalinisme, ils ont soutenu les Khmers rouges, ils ont soutenu le FLN – alors qu'il comportait déjà une dimension religieuse, pour le moins forte, puisque ceux qui se risquaient à boire ou à fumer durant le ramadan avaient le nez coupé – ils défendent maintenant les islamistes ou, du moins, leur trouvent des excuses et minimisent les abominations qu'ils commettent. La différence entre hier et aujourd'hui est que nous vivons dans un monde globalisé où l'information circule : l'excuse du « je ne savais pas » ne tient plus ; on sait.



Et non seulement on sait, mais ça se passe maintenant près de chez nous, comme quand le cinéaste Theo Van Gogh a été assassiné en 2004, à Amsterdam, parce qu'il avait réalisé un film de douze minutes, *Soumission*, dont quatre minutes étaient consacrées à la dénonciation du *hijab* obligatoire, ou carrément chez nous, comme Sohane Benziane, cette jeune fille de 17 ans retrouvée morte, brûlée vive, dans un local à poubelles de Vitry-sur-Seine en 2002. On a déjà oublié tout cela ? La France a décidément une capacité d'amnésie effrayante...

**Vous citez Amin Zaoui, éditorialiste à *Liberté Algérie*, qui écrit que sa génération, celle des années 1980, « n'a jamais eu le moindre doute en l'islam de nos grands-mères ». Vous faites donc une différence nette entre l'islam et l'islamisme ?**

Oui, bien sûr. L'interprétation qui est faite aujourd'hui du Coran est une forme radicale. Salman Rushdie, qui est issu d'une famille musulmane conservatrice, l'a dit lui-même : sa grand-mère n'aurait jamais accepté que sa fille porte le voile. La mienne non plus ! Elle était très pieuse et portait un fichu à la maison pour faire la cuisine, mais elle ne mettait jamais ce que j'appelle « ce maudit chiffon » quand elle sortait. Sous l'influence d'un certain nombre de prêcheurs formés par le wahhabisme ou issus des Frères musulmans s'est propagée une réinterprétation de l'islam, qui veut s'imposer partout et à toutes : des femmes sont maintenant agressées en Algérie parce qu'elles sortent sans voile !

« L'obscurantisme avance à visage découvert », comme l'a titré récemment *El Watan* dont je ne suis pas sûre qu'il aurait pu être publié dans un journal français, de la même manière que je ne vois quel journal français accepterait de publier les dessins de Dilem, le caricaturiste de *Liberté Algérie*, tant ils seraient à coup sûr poursuivis devant les tribunaux, sans parler des risques de « représailles ».

**Vous distinguez islam et islamisme mais vous ne cachez**

**pas que, dans l'islam, la femme est, par nature, inférieure à l'homme...**

Dans l'islam en effet, la femme vaut la moitié d'un homme. Pour éviter tout malentendu, je suis pour ma part athée et laïque, et je considère que la femme est un homme comme les autres ! Cela étant, je n'ai pas la prétention de dire qu'il faut réformer un texte religieux datant du VII<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. C'est une forme d'utopie qui n'est pas la mienne. Ma préoccupation est celle de la sécularisation. La Tunisie, par exemple, vient de faire un grand pas en adoptant le principe d'égalité en matière successorale. C'est un modèle, sur ce plan, en cela qu'il s'oppose aux principes islamistes et procède d'une volonté de sécularisation de la société. Il est nécessaire de s'extraire des principes islamistes qui exigent une société inégalitaire où la femme est inférieure à l'homme, et où la liberté de conscience n'existe pas puisque l'apostasie est condamnée.

**On vous sent partagée entre révolte et désespoir...**

Je suis révoltée. C'est pour cela que je cite Albert Camus, pour lequel j'ai une grande admiration, mais je me sens en réalité très seule. Je suis pessimiste et admettez que j'ai quelques raisons de l'être quand je vois que depuis les premières affaires de voile à Creil, dans l'Oise, il y a trente ans, la situation n'a fait que se dégrader. À l'époque, la polémique avait porté sur le port du *hijab*, le foulard islamique ; maintenant, c'est le port du voile intégral qui se propage et ce sont ceux qui, comme moi, ont le front de s'en indigner qui sont mis en accusation... ♦ **Propos recueillis par B.L.**



**LETRE AUX FEMMES VOILÉES ET À CEUX QUI LES SOUTIENNENT**  
Jeannette Bougrab  
Éd. du Cerf  
190 p. – 18 €.

# LE LIBÉRALISME VA-T-IL REDEVENIR DE GAUCHE ?

Par **Benoît Dumoulin**

**L**e libéralisme est la matrice originelle de notre modernité politique, née du spectacle de la division des hommes au sujet de la vérité. « *Épuisées, dévastées par les guerres civiles religieuses qu'avait provoquées le schisme protestant, les sociétés européennes se sont progressivement rendu compte qu'il leur fallait accepter le désaccord sur les finalités ultimes de l'existence pour survivre et former encore un monde commun* », rappelle Alain Finkielkraut dans *L'identité malheureuse*.

Désaccord sur Dieu puis sur l'homme. Constatant l'impossibilité de s'unir autour d'une même anthropologie, le libéralisme évacue la question de la vérité pour exiger un accord fondamental de tous les citoyens dans le cadre d'un contrat social qui organise la vie en société malgré les désaccords existentiels. Aujourd'hui, on appelle cela les valeurs de la République, « *c'est-à-dire les dispositions qui permettent de vivre ensemble sans avoir rien de commun* », précise Pierre Manent dans *Situation de la France*, ce qui entraîne un rétrécissement considérable du bien commun. Pour saint Thomas d'Aquin, « *la fin ultime d'une multitude rassemblée en société est de vivre selon la vertu* ». À l'inverse, dans une société libérale, le bien commun est uniquement d'ordre procédural : c'est l'ensemble des conditions qui garantit à chacun le libre exercice de ses droits individuels et « *la jouissance paisible de l'indépendance privée* » (Benjamin Constant). C'est donc le règne du droit et de l'économie qui remplace celui de la philosophie et de la métaphysique, dans un paradigme totalement individualiste.

## INDIFFÉRENTISME DE PRINCIPE

Le libéralisme philosophique se veut très tolérant à l'intérieur du cadre qu'il a lui-même institué mais très intolérant si l'on veut sortir de celui-ci. Vous avez théoriquement le droit d'être opposé à l'avortement ou au mariage homosexuel mais à condition que cela demeure une opinion personnelle que vous n'imposerez pas au reste de la société – la seule vérité d'une société libérale consistant justement à ne pas diffuser la lumière de la vérité sur la réalité humaine de l'embryon ou du mariage, pour se réfugier dans un indifférentisme de principe qui autorise chacun à penser et agir comme il l'entend pourvu qu'il laisse son voisin en faire autant. « *La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui* », résume ainsi l'article 4 de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Ce qui explique pourquoi il est si dur de se faire entendre sur ces sujets et pourquoi tous les combats dits sociétaux ont été perdus au cours des cinquante dernières années.

Faut-il rejeter en bloc le libéralisme ? Oui, sur le plan philosophique car ses fondements reposent sur une abstraction qui méconnaît la nature sociale de l'homme et prône une liberté détachée de toute recherche de la vérité. Sur le plan poli-





tique, la réponse est plus complexe. « *Il y a une grande différence entre la praxis libérale et les fondements théoriques du libéralisme* », rappelle Jean-Michel Garrigues, op, dans *La politique du meilleur possible*. De fait, un régime libéral, malgré son vice originel, permet l'expression d'un certain pluralisme politique et l'existence de libertés publiques qu'on aurait tort de négliger, surtout lorsque l'on sait ce qu'ont été – et sont encore – les régimes communistes, les dictatures africaines ou sud-américaines, ou encore les régimes islamistes du Moyen-Orient. Les dissidents de ces pays savent à quel point un régime de libertés est précieux pour l'homme. Soljenitsyne et Jean-Paul II en ont tous deux témoigné.

### UN PIS-ALLER ?

Il est donc tout à fait possible de ne pas être libéral au niveau de la finalité recherchée – c'est-à-dire de croire en l'existence d'une vérité devant structurer les sociétés – tout en se reconnaissant libéral quant aux moyens employés pour parvenir à faire triompher cette vérité : refus de la contrainte au service de la vérité, reconnaissance des grandes libertés publiques, pluralisme politique. Ce sont d'ailleurs des libertés que l'on aurait tout intérêt à revendiquer pour contester les postulats de l'idéologie libérale. Mais l'expérience montre aussi qu'à force de se placer dans un paradigme libéral – même au niveau des seuls moyens – on finit par devenir totalement libéral, y compris au niveau philosophique. De plus, il est, par principe, impossible de contester par des moyens libéraux les fondements de l'idéologie libérale, puisque ceux-ci ne supportent précisément aucune discussion. La solution ne peut donc venir de là même si le régime libéral reste à bien des égards un pis-aller accepté par tous.

Tel n'est pas le cas du libéralisme économique qui fait l'objet d'une sérieuse

remise en question à droite. Accusé d'être responsable de la disparition des corps intermédiaires qui a atomisé l'individu face à l'État, le libéralisme économique est aussi contesté par tous ceux qui dénoncent la paupérisation des classes moyennes livrées au seul pouvoir de l'argent par des actionnaires qui ignorent toute notion de frontière nationale et délocalisent là où la main-d'œuvre est moins chère, contribuant ainsi à désindustrialiser l'Europe. En même temps, il reste, pour toute une partie de la droite, le meilleur moyen de retrouver la prospérité économique en combattant l'omnipotence de l'État par son autolimitation au domaine régalien qui permettrait de réduire la dépense publique, diminuer le montant général des impôts et libérer le marché du travail.

De fait, les critiques qu'adressent les libéraux au modèle français d'État providence sont souvent pertinentes, qu'il s'agisse du système éducatif entièrement soviétisé par l'Éducation nationale, du niveau record des prélèvements obligatoires ou encore du poids démesuré de la dépense publique dont la France est malheureusement championne et qui obère lourdement nos entreprises.

Le libéralisme fracture donc durablement la droite et l'on est en droit de se demander si l'on ne se dirige pas, à terme, vers un retour à l'unité originelle du libéralisme qui était porté par la gauche dans ses dimensions philosophique, politique et économique tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Du temps où la

**Il est tout à fait possible de ne pas être libéral au niveau de la finalité recherchée – c'est-à-dire de croire en l'existence d'une vérité devant structurer les sociétés – tout en se reconnaissant libéral quant aux moyens employés pour parvenir à faire triompher cette vérité : refus de la contrainte au service de la vérité, reconnaissance des grandes libertés publiques, pluralisme politique.**

majeure partie de la droite était légitimiste, contre-révolutionnaire et anti-libérale. Pour cela, *L'Incorrect* a décidé de mener le débat en faisant dialoguer toutes les sensibilités de la droite, du moins celles qui refusent le vertige de dissolution d'une société livrée à la toute-puissance du libéralisme philosophique. mais sont partagés au sujet du libéralisme politique et économique.

◆ B.D.



## JOHN LOCKE (1632-1704), LE FONDATEUR

À l'instar de Thomas Hobbes, ce philosophe rappelle, contre ceux qui présentent le libéralisme d'abord comme une doctrine économique, que ce qui est central dans sa constitution, c'est le problème religieux. Locke vit à une époque qui n'est pas débarrassée du spectre des guerres de religion, suscitant chez lui plusieurs écrits sur la tolérance. Dans le *Traité du gouvernement civil* (1690), Locke pourfend l'absolutisme à travers la réfutation du *Patriarcha* de Robert Filmer. Il présente ensuite ses vues sur l'état de nature, avec un homme solitaire menacé par la faim, un homme qui n'est donc pas naturellement animal politique mais animal propriétaire et travailleur. En effet, Locke fonde la propriété sur le travail, la définit comme une appropriation humaine de la nature. L'état de nature a ainsi pour fonction d'attacher des droits directement à l'individu, que le contrat social, et par suite l'État, viendront garantir. L'institution politique a donc pour motif la préservation de la propriété. ◆ Luc Compain

# LES RACINES PHILOSOPHIQUES DU LIBÉRALISME SONT THÉOLOGIQUES

**Le libéralisme est d'abord une remise en cause du système holiste qui prévalait du temps de la Chrétienté. Né sur les décombres de celle-ci, il remplace la recherche du salut et de la vérité par le règne du droit et du marché.**

**L**e libéralisme est un mot éminemment piégé, tant en raison de la multiplicité de ses champs d'application (philosophique, politique, économique, culturel) que de la diversité de ses déclinaisons philosophiques et historiques. Il est utilisé pour caractériser des thèses et des conceptions parfois fort différentes voire opposées, ayant néanmoins toutes un esprit de famille exprimant quelques principes communs. Si l'on ajoute que le libéralisme se confond quasiment avec ce que l'on appelle la modernité et qu'à ce titre il est un des éléments majeurs de l'esprit de notre époque, on peut être intimidé à l'idée de l'objectiver et a fortiori de l'évaluer. Il me semble qu'une perspective pertinente est de partir de ce à quoi renvoie nominativement le libéralisme, à savoir la liberté. Il est en effet une certaine manière de comprendre et de faire usage de la liberté humaine. Mais comme celle-ci a précédé l'émergence du libéralisme, il faut s'enquérir de la genèse de cette liberté libérale et pour cela chercher à comprendre en réaction à quoi et dans quel contexte elle est apparue.

## S'ÉMANCIPER DE LA VÉRITÉ

Le libéralisme est né de la décomposition de la chrétienté. Seule la compréhension des problèmes théologiques aux

quels le libéralisme prétend être une solution permettra donc d'appréhender celui-ci. La liberté chrétienne est fondée sur l'accueil de la vérité : « *La vérité vous rendra libres* », dit Jésus (Jean 8, 32). Cette vérité est mesurée ultimement par Dieu, Créateur de l'ordre naturel et humain, accessible à la droite

raison, et elle est révélée par le Christ, venu apporter le vrai bien aux hommes : le salut. Le salut et la vérité sont communiqués par l'Église fondée sur l'autorité même du Christ qui répand sa vie même par l'ordre sacramentel. L'Église est donc la médiatrice du salut et la liberté est le fruit de la libération du péché apportée par le Christ. La grâce divine permet à la liberté de se déployer en s'ordonnant au vrai bien humain, ordination fondée sur l'obéissance à la loi naturelle et divine dont la mesure prochaine est l'Église. Le libéralisme est né de la contestation de cette médiation ecclésiale et ce sur deux

fronts, religieux et politique, les deux profondément intriqués.

Que ce soit dans la polémique entre l'empereur et le pape au XIV<sup>e</sup> siècle, dans laquelle le franciscain Guillaume d'Occam développe une doctrine atomisant la *respublica christiana* (le nominalisme) ; que ce soit au XVI<sup>e</sup> siècle dans les écrits de Machiavel critiquant l'ingérence du christianisme dans la

**N'est-ce pas l'État révolutionnaire qui a détruit les corporations professionnelles, expression de l'inclination naturelle à s'associer et à coopérer en vue d'un bien collectif ?**

## ADAM SMITH (1723-1790), L'ANTHROPOLOGUE

Philosophe des Lumières écossaises, comme l'utilitariste Hutcheson et David Hume, l'auteur de *La Richesse des nations* (1776) est considéré comme le père des sciences économiques modernes. Il combat le mercantilisme et la physiocratie, défend le libre-échange, présente la division du travail, illustrée par une manufacture d'épingles, comme source de gains de productivité et donc de richesses, sans pour autant méconnaître ses conséquences débilantes pour les ouvriers. S'intéressant aux passions, il contribue à la fondation d'une anthropologie du marché, évoquant une *main invisible* par laquelle les individus recherchant leur propre intérêt seraient conduits à produire involontairement l'intérêt général. C'est dans le *Traité des sentiments moraux* (1759), où il développe des réflexions sur la sympathie, que ce professeur de philosophie morale emploie pour la première fois cette notion : libéralisme économique, libéralisme politique et libéralisme moral forment chez lui un tout cohérent. ♦L.C.





vie des cités ; ou encore, bien sûr, dans ceux de Luther qui enracine le salut dans la certitude de la foi – c'est-à-dire dans la subjectivité à laquelle Dieu est présent sans la médiation objective de la hiérarchie sacramentelle – c'est massivement que l'Église comme médiatrice du vrai bien et à ce titre rectrice de la liberté est rejetée. Cette contestation bénéficie à ce qui est en train de devenir, par ce mouvement même, l'État souverain. Celui-ci s'affirme ainsi le vecteur central de ce nouveau monde humain libéré de la tutelle ecclésiastique quant à la vérité sur le bien ultime. Que ce soit chez Bodin ou ensuite chez Hobbes, la notion moderne de souveraineté est un levier permettant au pouvoir politique de s'émanciper de toute autorité spirituelle, antérieure et supérieure à lui. La volonté des légistes royaux d'établir une monarchie se prétendant de *droit divin* est ainsi le moyen le plus efficace de refuser de dépendre du *droit ecclésiastique*. C'est paradoxalement dans le devenir de ce concept de souveraineté que la liberté libérale va se constituer.

## L'ÉTAT ET L'INDIVIDU

Désarrimée de son assise théologique et ontologique, la liberté humaine va se structurer dans la division entre deux pôles rivaux, c'est-à-dire opposés et complémentaires : l'État et l'individu. Ainsi à la souveraineté de l'État chez Hobbes va répondre la souveraineté de l'individu propriétaire de lui-même chez Locke. Toute la rhétorique libérale se nourrit de son refus de l'étatisme mais la notion libérale de l'individu ne se constitue que dans la matrice théologico-politique de

l'État moderne. Comme le manifeste Pierre Manent, dans *Enquête sur la démocratie* (2007), l'absolutisme moderne a transformé radicalement le rapport à soi de l'agent moral. Jusqu'alors, la question pratique portait sur les choix à poser pour réaliser son vrai bien dans des circonstances singulières. La vertu de prudence était ainsi perçue comme la « cheville ouvrière » des vertus morales (justice, courage, tempérance), elles-mêmes inclinant la personne dans son désir et dans sa raison. L'État souverain se déclarant absolu pour mieux relativiser toutes les autres autorités, neutralisant les convictions opposées sur le bien ultime (le salut) pour mieux assurer la paix civile devient l'instance au regard duquel l'agent moral se considère lui-même. La médiation christique et ecclésiastique a été remplacée par la médiation étatique. Dans cette nouvelle lumière, l'agent moral se découvre comme sujet d'une action possible. La référence à un bien objectif est abandonnée au profit de deux nouveaux critères, formels et indéterminés. Écoutons Pierre Manent les énoncer : « *Le droit comme droit subjectif et l'intérêt comme intérêt bien compris sont les deux grandes règles d'action du sujet de l'État souverain et libéral. Et pourtant, ils ne comportent aucune détermination pratique concrète. Tout peut devenir matière d'un droit ; tout peut fournir un contenu à l'intérêt matériel et moral* ». Les conséquences d'une telle redéfinition des paramètres de l'action, donc de la liberté humaine, vont s'incarner dans les deux sciences reines du libéralisme : le droit (science de l'action permise) et l'économie (science de l'action utile). « *Nos "sciences pratiques" ne guident pas proprement l'action : elles guident l'institution des conditions de l'action, ces conditions générales de l'action que sont l'État de droit et le marché* ». L'indétermination essentielle de la liberté libérale est le déploiement de cette souveraineté de l'individu qui, en retour, va se donner, par la théorie du contrat social, un État garant de ses droits et de ses intérêts. Le résultat est que toute mesure objective de la liberté a été perdue. Chacun pourra bien affirmer que telle est *pour lui* la mesure objective mais cette objectivité étant forclosée dans la sphère subjective individuelle ou collective (dans le cas de la majorité), la liberté se retrouve le point central autour duquel tout le monde pratique tourne.

## LA DESTRUCTION DES CORPS INTERMÉDIAIRES

Les libéraux peuvent ainsi vilipender l'État, souvent à juste titre, mais ils ne peuvent s'en passer car l'État légitimé par le mythe du contrat et de la souveraineté populaire est ce par quoi les libertés individuelles peuvent se libérer des liens constitutifs de la nature humaine. N'est-ce pas l'État révolutionnaire qui a détruit les corporations professionnelles, expression de l'inclination naturelle à s'associer et à coopérer en vue d'un bien collectif (ici le métier) ? Destruction



## BENJAMIN CONSTANT (1767-1830), L'OPPOSANT

Fortement marqué par l'esprit des Lumières, Constant est un soutien fervent de la Révolution dont il professe les principes. C'est d'ailleurs pour affirmer, contre Edmund Burke, son rejet des préjugés et des déterminismes susceptibles de peser sur les individus qu'il écrit *Des réactions politiques* (1796). En dépit de son soutien au coup d'État du 18 Brumaire, il devient le chef de l'opposition libérale dès le Consulat, et ce jusqu'à la Révolution de Juillet lors de laquelle il appuie Louis-Philippe. Son engagement est guidé par le souci de lutter contre le caractère autoritaire du pouvoir, à l'image de *l'Esprit de conquête et de l'usurpation* (1814), destiné à hâter le renversement de Napoléon. Après la chute de ce dernier, il publie ses *Principes de politique*, dans lesquels il développe une vision du gouvernement représentatif, nécessairement limité et faisant droit à la liberté des modernes telle qu'exposée dans son discours *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes* (1819). ♦L.C.

Qu'on le veuille ou non, les libéraux et l'État-providence sont objectivement alliés pour promouvoir un monde dans lequel la liberté de l'individu est déliée par nature de tout bien.

qui a livré pour près d'un siècle la vie économique aux seuls intérêts d'individus indéterminés puisqu'interdits de s'associer? Telle est aussi la logique des lois permissives qui depuis plusieurs décennies détruit l'ordre familial au nom de la libre disposition de soi? Qu'on le veuille ou non, les libéraux et l'État-providence sont objectivement alliés pour promouvoir un monde dans lequel la liberté de l'individu est déliée par nature de tout bien et ne peut se reconnaître liée que si elle en a décidé. En niant l'enracinement de la liberté humaine dans un ordre naturel la finalisant, le libéralisme quelles que soient ses nuances, et elles sont nombreuses, présuppose une vision constructiviste du monde humain. En effet, c'est à la liberté humaine de déterminer ses finalités et dès lors aucune finalité ne peut être déclarée objectivement et universellement bonne, sauf celle qui rend possible la coexistence de finalités diverses voire opposées. Cette finalité purement formelle, inversion du bien commun, est le vecteur de la décomposition des sociétés humaines.

◆ Thibaud Collin

## LE LIBÉRALISME REJETTE TOUTE NOTION DE VÉRITÉ ET DE BIEN

Le libéralisme est devenu, depuis les années 1990, l'idéologie dominante de notre postmodernité déclinante. Pourtant, sa faiblesse congénitale repose sur un rétrécissement du bien commun au bénéfice d'une liberté individuelle illimitée, estime Christophe Geffroy, directeur de *La Nef*.

L'hégémonie actuelle du libéralisme s'explique par la conjonction de trois phénomènes plus ou moins concomitants : la dérégulation des années 1980-1990 qui a conduit à la financiarisation de l'économie et à la concentration des richesses ; la chute du communisme en Europe de l'Est et en Union soviétique et la mondialisation, favorisée par les deux points précédents. Ainsi, même un pays comme la France largement gangrené par le socialisme étatique ne peut échapper au libéralisme ambiant – ce qui se manifeste, par exemple, par le démantèlement progressif des services publics et de la protection sociale, comme par exemple la généralisation du travail dominical.

### DE LA VÉRITÉ À LA LIBERTÉ

Ce libéralisme excessif qui nous détruit est principalement économique. Faisons un peu d'histoire pour en comprendre l'origine. Le contexte de sa naissance est celui du passage d'une société holiste ou communautaire à une société individualiste, fruit d'un long mouvement d'émancipation de l'homme de toute tutelle supérieure s'imposant à lui – Dieu d'abord, la nature ensuite, la culture aujourd'hui – qui a sa source dans le nominalisme du XIV<sup>e</sup> siècle et l'humanisme du siècle suivant. Ainsi, l'anthropologie classique, héritée

d'Aristote et saint Thomas d'Aquin, qui appréhende l'homme comme un « *animal politique* » fait pour la société et animé de liens d'amitié envers son semblable (la *philia*), laisse-t-elle la place à une tout autre vision, celle d'un être associable à l'état de nature, d'où l'idée du « *contrat social* » pour mettre fin à la guerre de tous contre tous (Hobbes).

Cette évolution génère un basculement fondamental qui s'opère sur une longue période : dans l'ordre politique, la primauté passe de la vérité à la liberté. Le libéralisme apparaît ainsi historiquement comme une réponse au problème de la liberté :

1/ Comment protéger institutionnellement la liberté-autonomie contre un pouvoir réputé par nature despotique ?

2/ Comment répondre à l'émancipation des désirs matériels des hommes ?

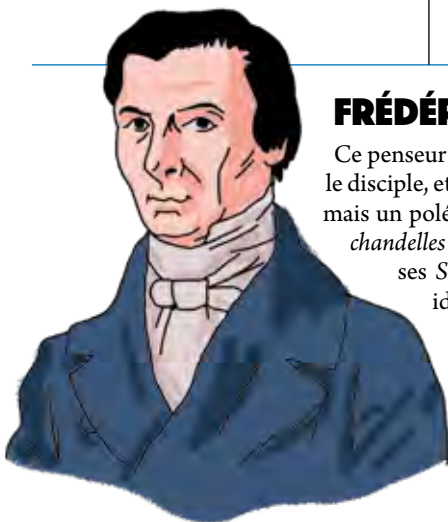
La réponse libérale à cette peur du pouvoir et à l'absence de confiance en l'homme est d'abord politique et elle s'élabore autour de trois piliers : la théorie de la suprématie du droit ; la séparation des pouvoirs (exécutif, législatif, judiciaire) et la théorie de la représentation (Locke et Montesquieu).

### PRIVATISER LE FAIT RELIGIEUX

Cela n'est toutefois pas suffisant. Car les hommes se divisent facilement sur

## FRÉDÉRIC BASTIAT (1801-1850), LE POLÉMISTE

Ce penseur appartient à l'école classique française, notamment représentée par Jean-Baptiste Say, dont il est le disciple, et Charles Dunoyer. Il n'est pas un économiste à l'anglaise, soucieux de théorisation et de modèles, mais un polémiste engagé, n'hésitant pas à recourir à la satire, ainsi que l'atteste sa *Pétition des fabricants de chandelles* contre la concurrence du soleil, sachant se faire vulgarisateur des notions libérales de base dans ses *Sophismes économiques* (1845-1848), ou briguer des mandats politiques pour faire avancer ses idées. Son œuvre principale, bien qu'inachevée, est *Harmonies économiques* (1850), dans laquelle il développe l'idée que « tous les intérêts légitimes sont harmoniques ». Bastiat prend le parti des consommateurs plutôt que celui des producteurs, ce qui le conduit à former une théorie des services faisant de chacun le consommateur des services d'autrui, selon l'idée qu'en économie il n'y a que des « services qui s'échangent contre des services ». ◆ L.C.



## Dossier

la religion ou sur leur vision du bien : il convient donc de soustraire ces domaines au politique pour les confiner à la seule sphère individuelle et en faire une affaire privée.

Le libéralisme politique ne s'attache pas aux vertus des acteurs, mais aux vertus du système. Alors que chez les classiques, la politique visait à promouvoir des *règles de vie*, le libéralisme politique se borne à fixer des *règles du jeu* ; il ne fixe donc pas de fin, il ne poursuit aucun bien commun, il établit seulement un cadre juridique où chacun peut poursuivre ses propres fins.

### LE TRIOMPHE DE L'HOMO ŒCONOMICUS

Le libéralisme économique apparaît naturellement dans le sillage du libéralisme politique en réponse à la seconde question posée ci-dessus : si, pour les libéraux, les idées divisent, l'intérêt unit et ils pensent que le commerce est pacificateur : d'où le principe du « *laissez faire, laissez passer* » et l'apparition de l'*homo œconomicus*. L'homme étant un être avant tout mû par la recherche de son intérêt matériel personnel, il contribue, ce faisant, au bien de tous en le poursuivant, selon la célèbre *Fable des Abeilles* de Mandeville : « *Les vices privés font les vertus publiques* ». D'où la théorie libérale classique élaborée au XVIII<sup>e</sup> siècle par Adam Smith avec sa « *main invisible* » et sa théorie du marché qui s'équilibre naturellement au mieux sans intervention humaine.

On voit que libéralisme politique et libéralisme économique sont à la fois distincts et cependant liés. Jean-Claude Michéa, dans *L'empire du moindre mal* (Climats, 2007), a parfaitement décrit le mécanisme qui poussait presque inévitablement le premier vers le second : « *Si le libéralisme politique finit toujours par retrouver dans le libéralisme économique son centre de gravité naturel, c'est donc bien d'abord parce que ce dernier, dans son projet comme dans ses principes, constituait déjà, depuis le commencement, la réponse politique parallèle au problème moderne. [...] S'il veut demeurer fidèle à lui-même – et ne pas s'aventurer sur le terrain, à ses yeux trop glissant, des valeurs et de la morale – le libéralisme politique n'a donc pas d'autre choix que de passer la main. C'est alors que la main visible de l'État juste, celle qui devait, au départ, se borner à définir les règles du jeu, se découvre perpétuellement contrainte de concéder au Marché, et à*



sa main invisible, le soin de régler les problèmes non résolus en organisant pour son propre compte l'ensemble de la partie. C'est, bien sûr, à ce point précis que le scepticisme méthodique du Droit trouve sa vérité ultime dans le dogmatisme arrogant de l'Économie ».

### UNE LIBERTÉ SANS LIMITES

Par son refus de statuer sur le bien et par son *hubris* inhérente à sa fausse conception de la liberté qui tend à rejeter toute limite, le libéralisme est l'idéologie parfaitement en phase avec une postmodernité déclinante qui détruit tout ce qui a fait notre civilisation, les nations, les cultures, l'environnement et maintenant l'homme lui-même ! Gardons-nous cependant de rejeter d'un revers de main une tradition politique vieille de plusieurs siècles qui a façonné les démocraties occidentales – lesquelles ont prouvé qu'elles pouvaient fonctionner d'une façon relativement satisfaisante.

La priorité pour redonner un sens à nos sociétés serait de rétablir la notion du bien – et donc aussi du bien commun qui est la finalité du politique – ce qui signifie nécessairement se réapproprier le concept de loi naturelle. Plutôt que de tout renverser, c'est déjà un vaste programme de réforme.

◆ **Christophe Geffroy**



### ALEXIS DE TOCQUEVILLE (1805-1859), LIBÉRAL-CONSERVATEUR

Ce philosophe français est né après que la Révolution a créé une société nouvelle, et que l'égalité comme processus, l'*égalité croissante des conditions*, a bouleversé tous les aspects de la vie politique, sociale et humaine. Pour connaître la société dans laquelle il vit, il part aux États-Unis, et tire de ses observations : *De la démocratie en Amérique* (1835-1840). Il constate que les Américains sont « nés égaux au lieu de le devenir », expliquant ainsi l'harmonie qu'il y constate et les convulsions françaises. Dans *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856), il décrit cette dernière non comme une rupture, mais comme l'aboutissement d'un processus pluriséculaire. Si celui qui se présente comme « un libéral d'une espèce nouvelle » se rallie à la liberté et à l'égalité modernes, c'est avec une certaine inquiétude quant à leurs effets sur la qualité des relations humaines et la valeur des hommes, qu'il cherche à corriger en préconisant le développement des associations et de la participation civique. ◆ **L.C.**

# CONSERVATISME LIBÉRAL OU BARBARIE?

**Le libéralisme n'a pas tenu sa promesse de mondialisation heureuse puisqu'il a accru les inégalités au sein des populations. Il est urgent de réguler une idéologie devenue folle à force d'ignorer toute notion de limite.**

**L**a mondialisation visait à mettre le monde en relation, dans tous les domaines, par la libéralisation des échanges. Que les capitaux, les marchandises, les personnes, les informations, les techniques circulent et le monde devait s'en porter mieux. La promesse? Une « mondialisation heureuse ». Le monde est bel et bien devenu un monde de transactions mais il est désenchanté: la mondialisation a conduit l'humanité à perdre ses repères. Y compris ceux d'un libéralisme économique dont elle trahit toutes les valeurs originelles, celles de la « *main invisible* » d'Adam Smith par exemple, pour qui l'individu « *poursuivant son propre intérêt* » fait « *avancer celui de la société plus efficacement que s'il y visait vraiment* ». Nous en sommes fort loin.

## LA MONDIALISATION DE LA CROISSANCE DES INÉGALITÉS

Que mondialisation et libéralisme puissent toujours être envisagés comme synonymes est devenu discutable. Pourtant, que la volonté de développer une économie mondiale ait été libérale n'est pas douteux. Cela devait, par extension de la croissance, provoquer un enrichissement généralisé et la diffusion du modèle de la démocratie libérale. Pour quel résultat? Depuis 2000, 1 % des individus les plus riches du monde se sont partagé 50 % de l'augmentation globale des richesses et la moitié des humains ne reçoivent



## WILHELM RÖPKE (1889-1966), L'ORDO-LIBÉRAL

Cet économiste et sociologue allemand est l'un des principaux fondateurs du néolibéralisme – il participe au colloque Lippmann (1938) – dont l'importance n'a pas été moins grande que celle de Friedrich Hayek, auquel il succède à la présidence de la Société du Mont-Pèlerin. Au sein du mouvement néolibéral, il théorise l'ordolibéralisme, assignant l'État au maintien d'un cadre permettant l'exercice d'une concurrence libre et non faussée entre les entreprises. Pour ce faire, il s'appuie sur la notion d'*ordre spontané*, se démarquant d'un *laissez-faire* aux conséquences sociales et politiques négatives, laissant ainsi apparaître un néolibéralisme qui ne se réduit pas à l'économie (dont il rejette la mathématisation), mais qui se veut une vision globale du monde, à l'image de *La Crise de notre temps* (1945), ouvrage dans lequel il aborde la crise spirituelle de l'Occident. Soucieux de refonder le libéralisme sur des valeurs morales, ce croisé de l'anticommunisme adoptera des positions conservatrices. ♦L.C.

aucun bénéfice de l'accroissement mondial de ces richesses. Pour la seule année 2017, ce 1 % des plus riches du monde s'est réparti 82 % de la croissance. En France ? La moitié de la richesse produite entre 2000 et 2015 est allée dans le portefeuille de 10 % de la population. Aujourd'hui, huit hommes possèdent autant que la moitié des autres humains. Au rythme où va la mondialisation, la Terre devrait compter son premier « super-milliardaire » vers 2050, autrement dit le premier humain à voir son patrimoine individuel dépasser le millier de milliards de dollars. Pour dépenser cela, l'« élu » aura besoin d'environ 2 740 ans à raison d'un million de dollars par jour. Sauf mauvaise foi, rien de ces chiffres ne peut faire penser à Adam Smith, Mandeville ou même Hayek ; il n'est pas besoin d'être libéral pour l'admettre : les penseurs du libéralisme seraient les premiers à se sentir trahis par une

## Les penseurs du libéralisme seraient les premiers à se sentir trahis par une mondialisation qui produit un nouveau milliardaire tous les deux jours, et une oligarchie hors-sol.

mondialisation qui produit un nouveau milliardaire tous les deux jours, et une oligarchie hors-sol.

### LA MONDIALISATION OU LA DERNIÈRE UTOPIE « PROGRESSISTE » DÉÇUE ?

D'après Macron, un affrontement approche entre, selon son vocabulaire, le « progressisme », les tenants de la mondialisation – aveugles à tous les dérèglements – et les « nationalistes », le Mal, tant il pense que « *le nationalisme c'est la guerre* ». Comme si le Progrès avait donné des gages de paix. Il y a dans cette façon binaire de concevoir le monde quelque chose d'inquiétant ; et de sectaire ou de gnostique, au sens où l'entendait le penseur conservateur autrichien Éric Voegelin. La volonté mondialiste de façonner un monde autre que le monde réel est en effet gnostique, comme toute forme de « progressisme » idéologisé et mue par des axes identifiables : l'insatisfaction devant ce qui est ; l'idée que cette réalité résulterait d'une organisation néfaste ; que les hommes auraient la capacité de la changer ; que notre salut serait possible ici et maintenant par la transformation radicale de la nature humaine (que l'on songe aux questions bioéthiques) et des structures de la réalité (que l'on pense aux GAFA) ;

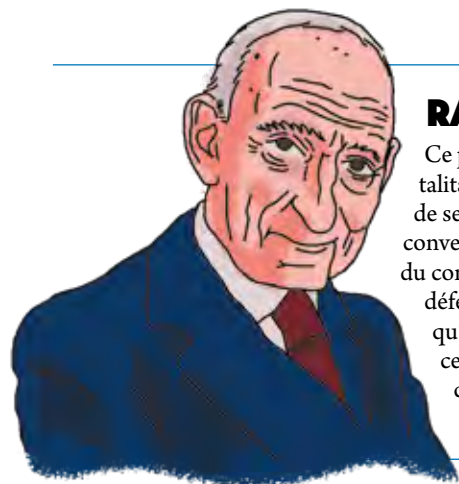
que cette transformation reposerait sur la volonté d'un petit groupe d'« élus » ; des hommes ayant foi en l'inéluctabilité de leur rôle. Ce sont les six caractéristiques de la gnose politique, selon Voegelin. La certitude que le chemin est connu et que ce chemin est le seul possible. Une secte. Un chemin vers le tragique, en réalité. Qui ne reconnaît ici le monde contemporain ?

### POUR UN CONSERVATISME LIBÉRAL

Ce tableau est-il trop sombre ? Il est fréquemment affirmé que la mondialisation a sensiblement augmenté le niveau de vie des humains depuis deux siècles. C'est exact. Mais à quel prix ? Couplée à l'industrialisation, à l'idéologie de la croissance et à celle du Progrès, la mondialisation débouche, après un XX<sup>e</sup> siècle inhumain, sur un monde au bord du précipice. Qu'est-ce donc que ce « village planétaire » ? Un monde

dont les rouages économiques sont au bord de la rupture au moindre coup de vent, où la finance est devenue une idole, où le capital et le travail n'ont plus guère de sens, qui méprise les identités, où notre écosystème, la nature et la vie, sont menacés par nous-mêmes sans que la secte des « élus » paraisse en prendre conscience, etc. De quel « alter-mondialisme » avons-nous besoin, sinon d'un retour à l'ordre ? À un libéralisme dont la fonction est d'ordonner le système

économique mondial, comme l'envisageait l'ordolibéralisme conservateur d'un Wilhelm Röpke par exemple ; que l'on soit en accord ou non avec les conceptions libérales du monde n'est plus la question. Un libéralisme ordonné, portant en lui-même son éthique de la responsabilité et imposant à la mondialisation une prudence, au sens grec ancien. Une telle mesure ne peut venir que de la réaffirmation politique de la nécessité d'un conservatisme avant tout conçu comme un état d'esprit éthique. Le monde, la mondialisation, le libéralisme, la nature et nos vies ont besoin d'un souffle conservateur, non pas d'un retour à, qui serait réactionnaire, mais d'une avancée en forme de sauvegarde vers l'avenir, avec comme lignes de crête le souci de la tradition, de l'autorité fondée sur le consentement, de l'ordonnement raisonné des possibles, du respect de l'existant, de ce qui est et surtout de la prise de conscience de la réalité des limites. Non, l'homme n'a pas *le droit à tout* ; il a, bien plus, le *devoir de tout*, à commencer par *le devoir de conserver ce qui est* et lui a été légué. Être conservateur est aujourd'hui redevenu un devoir et l'urgence politique pragmatique en appelle à la mise en œuvre d'un conservatisme libéral ordonné à l'échelle mondiale. L'enjeu est celui du Bien commun. ♦ **Matthieu Baumier**



### RAYMOND ARON (1905-1983), L'ANTI-TOTALITAIRE

Ce philosophe fait ses premières armes à la SFIO, avant de s'en éloigner en raison de la montée des totalitarismes – pour l'analyse desquels il forge le concept de *religion séculière* – dénonçant l'aveuglement de ses anciens camarades à l'égard des régimes communistes dans *L'Opium des intellectuels* (1955). Il se convertit à un libéralisme civique, plus politique qu'économique, prenant soin de distinguer le citoyen du consommateur et ne s'interdisant pas d'être keynésien lorsqu'il entrevoit que le libéralisme classique défendu par Rueff nécessiterait une dictature. C'est en soutien des démocraties occidentales menacées qu'il participe au colloque Lippmann et à la Société du Mont-Pèlerin, sur les positions de laquelle ce modéré ne s'aligne pas. Dans un contexte de guerre froide, son atlantisme est plus stratégique qu'idéologique, puisqu'il vise à contenir l'expansion du communisme. Dans la perspective d'éclairer les principes devant régir une société libérale, il fonde en 1978 la revue *Commentaire*. ♦ **L.C.**

Renard libre dans un poulailler libre



## UNE PHILOSOPHIE DU DROIT

**Le libéralisme n'est pas une doctrine économique, mais une pensée du droit et de la place de la personne dans la société. Cette réflexion juridique a des implications économiques et politiques, mais aussi dans l'ordre des nations et des relations internationales.**

**L**a version moderne du libéralisme apparaît dans ce XVI<sup>e</sup> siècle troublé par les guerres civiles et les rivalités religieuses. Des juristes français conduits par Jean Bodin réfléchissent à la place de l'homme, à sa liberté personnelle, à ses rapports avec l'État et à ses marges de manœuvre face aux groupes sociaux, politiques et religieux. La réflexion se poursuit en France au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle avec la question de l'absolutisme du pouvoir politique et de la liberté économique. Dans cette révolution industrielle qui naît en France aux détours des années 1710, beaucoup réfléchissent aux conditions du développement matériel, à l'amélioration de la production agricole, à l'es-

sor de l'industrie, au commerce et aux rapports entre les nations. C'est la naissance de l'école française d'économie politique, antérieure à l'école anglaise, et qui a perduré jusqu'aux années 1920. L'originalité de ces penseurs est qu'ils ne sont pas des purs esprits ou des philosophes maniant les idées du haut de leur chaire professorale, mais des praticiens, hommes de guerre, commerçants, industriels, agriculteurs, hommes politiques ; des hommes confrontés aux réalités du terrain qui ne cessent de faire des allers-retours entre cette réalité et leurs idées. Par leurs actions et par leurs pensées, ils essayent de trouver des solutions concrètes aux maux de leur

C'est Vauban, bien connu pour ses fortifications militaires, qui s'oppose à la révocation de l'édit de Nantes et qui publie un traité sur l'impôt, *La dime royale*, qui jette les fondements de ce que les économistes nomment aujourd'hui la *flat tax*. C'est Pierre de Boisguilbert, commerçant à Rouen et gérant ses terres de Pinterville, qui se lève contre les guerres incessantes de Louis XIV et la trop forte pression fiscale. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on trouve notamment les noms de Vincent de Gournay, marchand de Saint-Malo, à qui l'on doit l'expression « Laissez faire les hommes, laissez passer les marchandises » et le plus célèbre Anne-Robert Turgot. Au fur et à mesure de leurs écrits et de leurs pratiques, la pensée libérale se précise et se cristallise autour de piliers structurants : le respect du droit naturel, la liberté d'association, la défense de la propriété privée, la subsidiarité, la lutte contre l'arbitraire de l'État, la paix entre les nations, l'égalité civique. D'où leur combat pour que tous payent l'impôt, y compris la noblesse. D'où leurs combats aussi contre les octrois et les douanes intérieures qui provoquent l'accroissement des prix des grains et donc la disette des plus pauvres. Les libéraux sont convaincus que la suppression de la pauvreté ne passe pas par la redistribution, mais par la création de richesse et l'élévation générale du niveau de vie. Ce qu'ils appliquent dans les différentes activités économiques qu'ils ont eues à traiter.

### ASSUMER LA RÉVOLUTION

Alors que les progressistes voient dans la Révolution française le début de l'histoire et les réactionnaires son terme, les libéraux considèrent celle-ci comme un moment, dont il faut éliminer le pire et garder le meilleur. Ils n'ont eu alors de cesse, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, de défendre un régime modéré et pacifique, qui sache concilier la pluralité des opinions et les diverses écoles spirituelles



### MILTON FRIEDMAN (1912-2006), LE MONÉTARISTE

Cet économiste américain est le fondateur de l'école de Chicago et, contre le keynésianisme et ses remèdes interventionnistes alors dominants, le rénovateur du monétarisme, courant qui attribue à la monnaie un rôle déterminant dans l'économie. S'inquiétant de l'inflation, il réhabilite la théorie quantitative de la monnaie, mettant en évidence le lien de causalité entre la quantité de monnaie en circulation et le niveau général des prix. Dans son ouvrage *Capitalisme et liberté* (1962), il défend l'idée que la liberté économique est la condition nécessaire à toute liberté politique. Il se fait connaître auprès du grand public par une série de dix émissions télévisées intitulées *Free to Choose*. À partir des années 1960, il imprime sa marque au néolibéralisme, son influence révélant l'ancrage de plus en plus économique des libéraux, si bien que la cohésion des auteurs qualifiés de néolibéraux semble relever davantage d'une opposition aux mêmes idéologies que du partage d'un programme positif. ♦ L.C.

et intellectuelles françaises. Comme au XVI<sup>e</sup> siècle, la France est toujours menacée par la guerre civile, et l'enjeu du pouvoir politique est d'arriver à faire vivre ensemble des hommes aux idées opposées. Rejetant la violence de la loi et de la force, les libéraux se tournent vers la monarchie parlementaire permise par la charte. L'Angleterre apparaît à beaucoup comme un modèle, elle qui a réussi à faire une révolution pacifique et qui parvient à concilier le respect du roi et les luttes politiques au sein du Parlement. François Guizot, Victor de Broglie, Frédéric Bastiat, Alexis de Tocqueville, chacun à leur manière, assument les temps nouveaux en conservant ce qu'il faut et en modernisant ce qui doit. Sur les fondements intellectuels évoqués plus haut, les libéraux défendent alors la liberté scolaire (loi Guizot de 1833 et loi Falloux de 1850), la liberté de la presse et la liberté des peuples et des nations. Les libéraux soutiennent les mouvements nationaux en Europe, assumant le patriotisme face aux empires, que ce soit en Italie ou en Allemagne.

### LIBERTÉ DES HOMMES ET PAIX DES NATIONS

Les libéraux se retrouvent aussi dans la lutte contre l'esclavage et la traite négrière. Broglie est le président de la Société française pour l'abolition de l'esclavage, qui regroupe tous les libéraux de l'époque et qui aboutit au décret de 1848. Leur anticolonialisme est aussi une constante et ils n'ont eu de cesse de s'opposer à la politique de Jules Ferry et à la colonisation menée par la République. Anti-esclavagisme, anti-colonialisme et liberté du commerce vont de pair. L'école libérale a des fondements intellectuels qui s'expriment ensuite dans une grande diversité d'opinion ; c'est notamment le cas sur le plan religieux. Si l'absolutisme réactionnaire des dévots de l'Ancien régime les rebute, on trouve une grande variété de sensibilités religieuses. Certains sont anticléricaux et vaguement théistes, d'autres pieux. Pour Tocqueville par exemple, le catholicisme est le seul moyen de sauver la démocratie de ses dérives et de n'en garder que le meilleur, c'est-à-dire l'égalité des conditions civiques. Dans *La démocratie en Amérique*, il explique même que la démocratie est la fille du catholicisme et non pas du protestantisme,

**Les libéraux sont convaincus que la suppression de la pauvreté ne passe pas par la redistribution, mais par la création de richesse et l'élévation générale du niveau de vie.**

comme c'est alors communément défendu à l'époque. Parti de la libre-pensée, Bastiat se convertit au catholicisme et reconnaît que son œuvre a été inspirée par la recherche de Dieu, comme il l'écrit dans la préface de ses *Harmonies économiques* : « Il y a dans ce livre une pensée dominante ; elle plane sur toutes ses pages, elle vivifie toutes ses lignes. Cette pensée est celle qui ouvre le symbole chrétien : JE CROIS EN DIEU ». Bastiat a été lu par le cardinal Pecci, qui l'a cité dans une lettre pastorale comme l'un des grands économistes de son temps. Devenu le pape Léon XIII, on retrouve de nombreux arguments de Bastiat dans sa lettre encyclique sur la question sociale *Rerum novarum*. Comme plus tard Jean-Paul II, dont l'encyclique *Centesimus annus* a été influencée par ses échanges avec Michel Camdessus, alors directeur du FMI.

### NI COMMUNISTE NI ÉTATISTE

Infatigable défenseur de la paix, Frédéric Passy a été honoré du premier Prix Nobel de la paix en 1901. Mais l'école française d'économie politique voit ses derniers représentants disparaître dans les années 1920. Moins regroupés et organisés, les libéraux deviennent davantage francs-tireurs. Jacques Rueff, Raymond Aron, Jean Fourastié ou Jean-François Revel, pour ne citer que les défunts, luttent contre le socialisme, que celui-ci s'exprime dans une version de droite ou dans une version de gauche, d'une façon forte (communisme) ou d'une façon douce (étatisme). À l'instar de Friedrich Hayek, très influencé par Tocqueville, ils ont compris que la route de la liberté conduit à l'égalité, mais que la route de l'égalité mène à la servitude. La primauté accordée aux droits naturels de la personne et les piliers fondateurs du libéralisme apportent des solutions aux grands problèmes d'aujourd'hui : protection des données personnelles, sauvegarde de l'environnement, nouvel esclavage de la GPA et nouvelle traite négrière, défense de la grande propriété privée qu'est la nation face au dissolvant mondialiste, fiscalisme maladif et étatisme débridé. Pensée du droit, le libéralisme tente de répondre à ces défis : comment permettre le bonheur des hommes et comment sauvegarder la paix des peuples. ♦ **Jean-Baptiste Noé**

## LE PASSÉ D'UNE ILLUSION



LE LIBÉRALISME. ENQUÊTE SUR UNE GALAXIE FLOUE (LA PETITE BÉDÉTHÈQUE DES SAVOIRS, T. 22) ♦ Pierre Zaoui et Romain Dutreix

Le Lombard ♦ 104 p. – 10 €

Les fantômes de David Hume et de Charles-Louis de Montesquieu se sont réveillés au XXI<sup>e</sup> siècle et ils ne sont pas très contents. Visitant notre époque, ces deux audacieux penseurs du pré-libéralisme sont obligés de constater que leurs idées ont pour partie échoué et que l'histoire des hommes depuis leur mort n'a été qu'une succession de guerres, de pillages et d'exploitation. La faute au libéralisme ? La partie est plus complexe qu'on peut le supposer. Servie par un dessin subtilement simple, l'histoire du libéralisme telle que la raconte le professeur Zaoui est lumineuse : n'omettant aucun aspect de ce courant de pensée complexe, souvent contradictoire, parfois libérateur, parfois destructeur, cette petite bande dessinée guide merveilleusement son lecteur. À mettre entre toutes les mains.

♦ **Jacques de Guillebon**

# DÉPASSER LE LIBÉRALISME

**Le libéralisme est une hérésie chrétienne. Facile à dire, mais quoiqu'il soit évident que son émergence n'ait pas été pas le fruit d'une unique cause, interroger les origines éminemment théologiques du libéralisme ne relève pas d'un exercice absurde. Au contraire, le patient travail qu'accomplit John Milbank depuis trente ans, et avec lui ses disciples de l'école anglo-saxonne *Radical Orthodoxy*, permet non seulement d'éclairer d'un nouveau jour la genèse du régime de délibération qui nous gouverne, mais encore de tenter un dépassement inattendu. Et d'imaginer vivre dans un autre monde.**

L'histoire du libéralisme – et peut-être celle de l'humanité occidentale en général – semble s'être déroulée dans un éloignement constant de la vertu. Il s'est agi, au long des siècles médiévaux puis modernes, d'opérer un transfert théologico-politique qui intègre paradoxalement la providence dans l'usage pratique de la politique et de la science économique, afin de démontrer que les finalités humaines ne requièrent pas de vertu, seulement le déploiement de leur jeu mécanique. Ainsi, après Machiavel d'un côté, Hobbes d'un autre et enfin Adam Smith, la vertu elle-même est devenue inutile puisque la mécanique du mélange subtil des vices et des vertus humains suffit, prouve-t-on, à l'organisation et à la poursuite de la société. L'antique évidence d'« un ordre social fondé sur la vertu » est morte. Ceci put avoir lieu parce que la théologie chrétienne du Moyen-Âge ayant détruit la possibilité de la vertu antique donnait, à son corps défendant, possible libre cours à une récupération par le siècle des buts de l'homme. Dans cette raison entièrement sécularisée, l'horizon d'un Locke se réduit finalement à l'individu, certes propriété libre de soi-même, mais qui empêche le commun d'advenir. La libre délibération en soi-même, admirable exercice, par principe récuse l'attrait

d'une vérité qui illumine et donc un accomplissement commun et donc la société de se perpétuer.

## IL N'Y A DE VERTU QUE CHRÉTIENNE

Pour déployer cette critique, pas entièrement originale, John Milbank s'inscrit dans la lignée d'un Alasdair McIntyre (qu'il rattache à Maritain, Voegelin et Strauss) – mais aussi dans la lignée d'un Lubac, selon qui l'erreur fondamentale de la théologie occidentale consiste dans un augustinisme dévoyé qui faisant de la grâce divine une nécessité a écarté finalement la possibilité d'une autonomie terrestre. Le libéralisme se présente alors comme une théologie des droits naturels dont plus rien ne justifie l'origine et que la philosophie séculière a beau jeu de

rabattre vers une téléologie de l'humanité. L'homme se réduit à cet être entièrement dévolu au service de son propre intérêt; les héros sont morts, ceux dont on pouvait dire qu'ils pratiquaient véritablement la vertu, c'est-à-dire qu'ils choisissaient des « *buts objectivement souhaitables pour les êtres humains en tant que tels* »; la *paideia*, l'éducation des citoyens, est superfétatoire, et Aristote inutile. Certes, dans la théorie. Mais qui peut y croire ?

À cette légende, depuis trois siècles se sont opposés d'innombrables auteurs, espérant réhabiliter le monde ancien et sa douceur de vivre. En vain, soutient Milbank : les réfutations du libéralisme finissent toutes dans un nihilisme semblable à celui qu'il propose, pour ceci qu'elles adoptent ou ses propres prodromes ou parce qu'elles souhaitent réhabiliter une vertu antique à jamais détruite par la chrétienté. C'est là qu'en tant que théologien, il soutient une autre thèse : le libéralisme ne se dépasse que par un postmodernisme assumé qui ne regarde guère en arrière et propose une autre vertu, inconnue des Anciens. La vertu seule, en tant que forme et sans contenu, est inopérante selon Milbank, qui tient qu'à l'opposé seule la vertu chrétienne, avec son contenu positif (charité, pardon, patience, etc.) permet de réfuter le nihilisme de la sécularisation : « *La réconciliation est possible parce que le christianisme (...) insiste davantage sur la vertu en tant que voie extérieure et intérieure, et état fondamental de la paix. Si la polis peut se prononcer sur tous ces rôles et décréter un mode de vie vertueux, alors la justice est possible. Et une justice qui signifie vivre ensemble en accord, plutôt que dans une simple tolérance, implique une véritable paix qui dépasse la seule suspension de la guerre* ». Là où les autres voies, pas méprisables mais classiques, libéralisme ou dialectique, ne se résolvent qu'en agonistique, c'est-à-dire en état de guerre ou en fausse tolérance, le christianisme vraiment compris propose un contenu de remplacement. Ni vertu antique, ni libéralisme : le chemin à venir se trouve dans un commun parfaitement assumé mais non étouffant, une libération générale qui ne pariant pas sur les instincts, subsume la grandeur de l'humanité. Une *ecclesia*, en fait. Une église. ♦ J.G.



John Milbank, fondateur du mouvement *Radical Orthodoxy*, propose un dépassement postmoderne du libéralisme.

THÉOLOGIE ET THÉORIE SOCIALE (AU-DELÀ DE LA RAISON SÉCULIÈRE) ♦ John Milbank  
Ad Solem-Cerf ♦ 740 p. – 75 €



# COMMENT ÊTRE DÉMOCRATE DANS UN MONDE POPULISTE? LE PARI BLONDINIEN

**Le philosophe, théologien et penseur politique Phillip Blond, inspirateur critique de la *Big Society* de David Cameron, pourrait bien faire des émules en France chez ceux qui rêvent d'une alternative à l'étatisme et au marché. Introduction à un penseur iconoclaste.**

**P**hilip Blond est un penseur trop méconnu en France, malgré des interventions remarquées auprès de l'Institut de l'Entreprise et de l'agence Tilder (auxquels nous empruntons nos citations). Ses positions ont quelque chose d'un Chesterton qui aurait troqué la plume du journaliste pour celle du *spin doctor*. Avant de se consacrer aux idées politiques, Blond a d'abord enseigné la philosophie et la théologie, avant de fonder son propre *think tank*, ResPublica. Dans *Red Tory (How the Left and Right Have Broken Britain and How We Can Fix It)* publié en 2010, le philosophe cherchait à dépasser le double écueil de l'individualisme et du marché et l'im-passe de l'étatisme. Le bilan des gouvernements d'après-guerre et des Trente Glorieuses lui apparaît en effet plus que mitigé : la gauche a en effet « échoué à aider les plus démunis » tandis que « la droite a échoué à assurer la prospérité ». Pire, le capitalisme ressemble aujourd'hui de plus en plus à « un jeu truqué » en faveur des multinationales. La « robotisation du travail et les substitutions algébriques » accentuent en effet l'asymétrie de la mondialisation « au détriment des travailleurs et des PME », en faveur d'acteurs monopolistiques, de cartels tacites ou d'oligopoles. Le

consommateur-citoyen s'y retrouve dès lors de moins en moins. Le pouvoir d'achat diminue pour certains et le cadre des libertés politiques se réduit à mesure que s'allongent les formulaires administratifs.

## LA GUERRE DES COLS BLANCS CONTRE LES GILETS JAUNES

On assiste dès lors à une opposition grossière entre le fameux 1 %, qui détient la majorité des places de pouvoirs économiques, politiques et culturels,

**Dans le projet de la *Big Society*, l'État peut regagner en efficacité en se transformant en une « plate-forme facilitatrice » soutenant les initiatives des petites et moyennes entreprises et des associations.**

et « ses 20 % de domestiques » (qui forment sur le plan électoral un « bloc bourgeois »), pour reprendre une boutade de Djordje Kuzmanovic à propos de la France ; et le reste de la population. Un nouveau tiers-état prend conscience de lui-même et déplore en vain la baisse de qualité des services publics et l'inertie de pouvoirs publics en prise avec l'ingérence européenne et l'impossible

assainissement des dépenses publiques. D'où les revendications contradictoires des Gilets jaunes : moins de taxes mais toujours autant de services publics. Peinant à s'amender, les gouvernements successifs choisissent ou de redresser les comptes et d'opérer une transition du salariat public vers une « startup nation » illusoire et inégalitaire, ou de continuer hypocritement à creuser les déficits au détriment des générations futures. L'Union européenne, malgré certains efforts réels de la Commission, échoue de son côté à lutter contre le géant américain, son premier concurrent (il n'y a qu'à lire le témoignage de Frédéric Petrucci à propos d'Alstom).

Elle échoue davantage encore à s'assurer la confiance de ses citoyens et à discipliner des gouvernements qui jouent souvent un double jeu suivant qu'ils s'adressent à elle ou à leurs électeurs. S'ajoute à cette aporie la défiance croissante des citoyens envers leurs représentants nationaux et envers des corps intermédiaires compromis ou affaiblis. En réaction, on observe partout la montée des fameux « populismes », qui luttent pour une redistribution des bénéfices du travail, un conservatisme culturel, une démondialisation des échanges et un contrôle des flux migratoires. Ce populisme engendre une hystérie paradoxale des « élites » qui savent au fond d'elles-mêmes qu'elles ne sont pas à la hauteur des enjeux, et qui éprouvent l'effroi de tous ceux qui se voient déchoir. Pour Phillip Blond, cette fausse alternative est de toute évi-

dence une impasse. La poursuite de la mondialisation des échanges accentue la disparité de la distribution des richesses, ce qui provoque un effort de « coordination des résistances nationales ». Bien avant 2018, le penseur britannique devançait aussi les Gilets jaunes en prédisant « une révolution de la classe moyenne contre la confiscation des hauts lieux économiques par les multinationales ».

## LA DÉMOCRATIE, UN RÉGIME DÉPASSÉ?

Puisque « la démocratie a essentiellement démontré son incapacité à redistribuer, avec une quelconque équité, les biens qui sont produits sous son égide », elle sera « graduellement remplacée par la démagogie ». Ainsi, on observe de plus en plus d'« autocrates populaires » ligués « contre un oligopole mondial ».

Oligarques contre lesquels les démocraties échouent à faire contrepoids malgré les promesses d'adaptation des structures, d'innovations et de pénalisation des rentes et des monopoles. Le philosophe conclut, sans ambages, que « la démocratie appartient au passé » : « elle ne redistribue pas les richesses, elle ne garantit pas l'équité, elle ne permet pas l'impartialité et ne garantit pas non plus l'égalité face aux crises que nous vivons ». Mais y-a-il une alternative à l'État et au marché ? Au centralisme monolithique et au démembrement de l'État-Providence ?

Philip Blond, inspirateur critique du projet politique de *Big Society* de David Cameron, a d'abord proposé, avec d'autres, une troisième voie : celle de la société civile. À en croire ce courant conservateur atypique, inspiré autant de Disraeli que de Carlyle, Ruskin et Cobbett, l'État peut regagner en efficacité en se transformant en une « plate-forme facilitatrice » soutenant les initiatives des petites et moyennes entreprises et des associations. En matière d'éducation et de réinsertion sociale par exemple, nombre d'initiatives privées ou caritatives ont largement montré leur dynamisme et de réels bénéfices sociaux. Pour que ces prestataires vertueux et engagés s'affirment davantage, il faut que l'État permette aux PME et aux associations d'entrer en concurrence avec les grandes entreprises. Cela passe aussi bien par de nouveaux critères pour les études d'impacts et des systèmes de rémunération publique incitatifs. Des paiements aux résultats en fonction des « bénéfices sociaux » gratifient par exemple des initiatives qui permettent à telle ou telle délégation de services publics d'alléger les coups des prestations pour l'État et d'augmenter le bien-être social.

En matière d'éducation, cela peut se traduire par des écoles libres, maîtresses de leur recrutement et de leurs programmes ; en matière de réinsertion économique, cela permet de passer par des acteurs motivés largement implantés dans le tissu social. Mais le philosophe va encore plus loin.

### EXCÈS DU CAPITALISME, DÉTRESSE DU POLITIQUE ET FORCE DU RELIGIEUX

Selon lui, le principal enjeu de la sortie des capitalismes de marché et d'État est un enjeu éthique : « Le capitalisme néglige ce qui est éminemment humain au profit de ce qui ne l'est pas. Et la seule philosophie capable de

corriger cette tendance serait à la fois religieuse et chrétienne ». Le penseur britannique appelle de ses vœux « une montée de la sensibilité, de la conscience et de la pratique chrétiennes ». Il soutient que « la religion est l'une des rares choses qui a la possibilité de faire évoluer une culture entière dans une bonne comme dans une mauvaise direction.

J'oserais même dire que seul le christianisme a été capable de défier le capitalisme avec succès, afin qu'il opère pour le bien de tous ». Ce théologien atypique croit même possible de policer le populisme, qu'il estime inéluctable. Il pose en tout cas la question à ses contemporains : « Peut-il y avoir un exemple vertueux de ce que j'appelle des monarques populaires », à opposer à leurs « contraires indésirables », les autocrates démagogues à la Duterte ? La balle est dans le camp du peuple. ♦ Yrieix Denis



Philip Blond,  
au service de  
Sa Majesté le  
peuple ?

## Débat

# PEUT-ON ÊTRE LIBÉRAL-CONSERVATEUR ?

La réponse dépend du sens que l'on attribue aux deux termes et surtout à celui de conservateur, argumente Thibaud Collin qui distingue deux types de conservatisme recoupant à peu près l'opposition entre modernes et antimodernes. Se plaçant résolument dans cette dernière optique, Charles Beigbeder revendique un conservatisme libéral sur le modèle d'Edmund Burke quand Érik Tegnér plaide, de son côté, pour une alliance des libéraux et des conservateurs sur le plan politique.



## LA GRANDE FRACTURE DE LA MODERNITÉ LIBÉRALE

Il y a deux grandes manières de concevoir le conservatisme et selon les sens retenus, les réponses à la question seront opposées. Rigoureusement parlant, le conservatisme est une attitude intellectuelle née dans la modernité libérale qui tend à en limiter les effets révolutionnaires en sauvegardant certaines coutumes et traditions, en tant qu'elles ont été validées par le temps comme bénéfiques pour l'ordre social et culturel. Cette dimension empirique du conservatisme (Hume) explique sa méfiance envers les abstractions et les grands principes dont l'application radicale est considérée comme dévastatrice (Burke). Une telle attitude est compatible avec la conception libérale de la liberté puisque selon celle-ci chacun doit déterminer le contenu de ses propres fins, à la condition de respecter la même opération chez ses sociétaires. Le système de la liberté libérale est donc procédural et a pour norme la compatibilité des choix individuels garantis par des droits mutuellement reconnus. Tout n'est donc pas permis puisque rien ne peut légitimer d'empiéter sur la vie d'autrui dans la mesure où celui-ci respecte les choix des autres. Dans cette optique, quelqu'un qui considère, par exemple, que le mariage est une institution fondée sur la différence des sexes peut être libéral s'il admet que la proposition opposée est politiquement légitime. On peut donc défendre des positions dites « conservatrices » et finir par valider *de facto* des lois progressistes.

### RALENTIR LE PROGRÈS OU CONSERVER L'ORDRE NATUREL ?

Il y a cependant une autre manière d'entendre l'esprit conservateur : celui qui veut conserver non pas ce qui relève du passé en tant que tel mais un *ordre naturel qui en lui-même ne relève pas du temps* même s'il se vérifie dans l'épaisseur de l'histoire et des traditions. Celui-ci ne valide pas l'historicisme foncier de la modernité libérale ; il considère que la liberté humaine et la société des hommes libres sont finalisées par le vrai bien humain dont la mesure est perceptible par la

raison soutenue par les vertus morales. Difficile semble-t-il de nommer ce conservateur *libéral* sauf à considérer que le mot libéral ne désigne que quelqu'un qui aime la liberté sans dire en quoi elle consiste.

### L'IDIOT UTILE DES LIBÉRAUX-LIBERTAIRES

On voit donc que la question posée n'a pas de réponse univoque. Il faut reconnaître le fait que de nombreux intellectuels ou politiques s'affirment aujourd'hui comme libéraux conservateurs comme si l'adjectif venait déterminer le type de libéralisme et surtout lui donner une touche de modération et de sagesse. Il est indéniable qu'un « libéral conservateur » ne sera pas sur les mêmes positions pratiques qu'un « libéral libertaire ». Nonobstant l'authenticité et la fermeté de leurs convictions, les libéraux conservateurs ne sont-ils pas les idiots utiles des libéraux libertaires ? C'est-à-dire, ne sont-ils pas ce qui permet à ceux-ci de valider que l'histoire est orientée vers toujours plus d'« émancipation » puisque les dits libéraux-conservateurs peuvent certes s'opposer personnellement à telle extension d'un droit mais ne peuvent argumenter leur refus dans l'objectivité d'un principe l'amenant à le rejeter comme contraire au bien commun. Le seul type d'argumentation que les libéraux conservateurs peuvent déployer, sauf à nier leur libéralisme, est donc de type procédural, ce qui n'est pas rien dans le champ pratique mais demeure insuffisant.

### DES ALLIANCES DE CIRCONSTANCE

Il demeure que l'alliance du libéralisme et du conservatisme a été profonde pendant la guerre froide puisque la révolution prenait les habits du totalitarisme liberticide. Depuis l'effondrement de l'empire soviétique, le libéralisme a retrouvé sa force révolutionnaire constitutive. Certains par habitus ou par sensibilité peuvent y demeurer opposés, reste à savoir si les raisons de leur refus ne devraient pas les conduire à rejeter le libéralisme philosophique ; pour mieux honorer la liberté digne de réaliser le vrai bien humain. ♦ **Thibaud Collin**

# POUR UN CONSERVATISME LIBÉRAL



**L** est deux formes de conservatisme à ne pas confondre : le premier type intériorise le sens progressiste de l'histoire mais veut simplement en ralentir la marche, au nom de la tradition qu'il ne faut pas violenter subitement. Le mariage pour tous, la PMA ? N'allons pas trop vite, soyons prudent ! En aucune manière, il ne s'agit d'inverser le sens progressiste de l'histoire qui reste l'horizon indépassable de leur pensée. Cette vision du conservatisme, qui donne raison aux progressistes – lesquels auront beau jeu de considérer que les conservateurs sont simplement des personnes un peu sensibles à ne pas brusquer – a été magnifiquement bien résumée par Chesterton : « *Le*

*monde s'est divisé entre Conservateurs et Progressistes. L'affaire des Progressistes est de continuer à commettre des erreurs. L'affaire des Conservateurs est d'éviter que les erreurs ne soient corrigées* ». Peut-être peut-on ranger dans cette catégorie de personnes ceux que l'on appelle les libéraux-conservateurs, qui ont intégré le paradigme philosophique de la modernité libérale mais en veulent une application moins rapide que les libéraux purs.

## DANS LE SILLAGE DE BURKE

À l'inverse, le conservateur libéral intègre la matrice antimoderne du conservatisme et se réfère à un ordre transcendant présent tant dans la loi naturelle que dans ce que Hayek appelle

le *nomos*, c'est-à-dire la tradition, la coutume, la jurisprudence, l'héritage ainsi que les lois non écrites qui préexistent à toute législation. Le type même du conservateur libéral est Edmund Burke sous le patronage duquel je me range. Résolument antimoderne, le conservateur libéral s'oppose cependant à tout retour en arrière réactionnaire et défend les libertés publiques contre toute prétention totalitaire de l'État. Il prône aussi la libre entreprise, la subsidiarité et l'entrepreneuriat. Conservateur dans le domaine de l'être, il est plutôt libéral dans le domaine de l'avoir mais ce libéralisme reste enraciné dans un ordre transcendant qu'il souhaite conserver à tout prix. ♦ **Charles Beigbeder**



# POUR UNE ALLIANCE DES LIBÉRAUX ET DES CONSERVATEURS

**L** e libéralisme et le conservatisme semblent aujourd'hui être des amants maudits, un couple dont personne ne veut, ni les libéraux, ni les conservateurs, reproduisant idéologiquement la pièce de Shakespeare *Roméo et Juliette*. Et pourtant, alors que les conservateurs actuels vendent l'alliance avec le libéralisme comme un baiser avec la mort, il est dans l'essence même de ces deux familles de pensée d'être compatibles, une tendance qui se voit dans l'histoire depuis le comte de Montalembert en France jusqu'aux paléo-libertariens américains dans le sillage de LewRockwell en passant par les plus connus, Edmund Burke et Lord Acton en Grande-Bretagne. Le

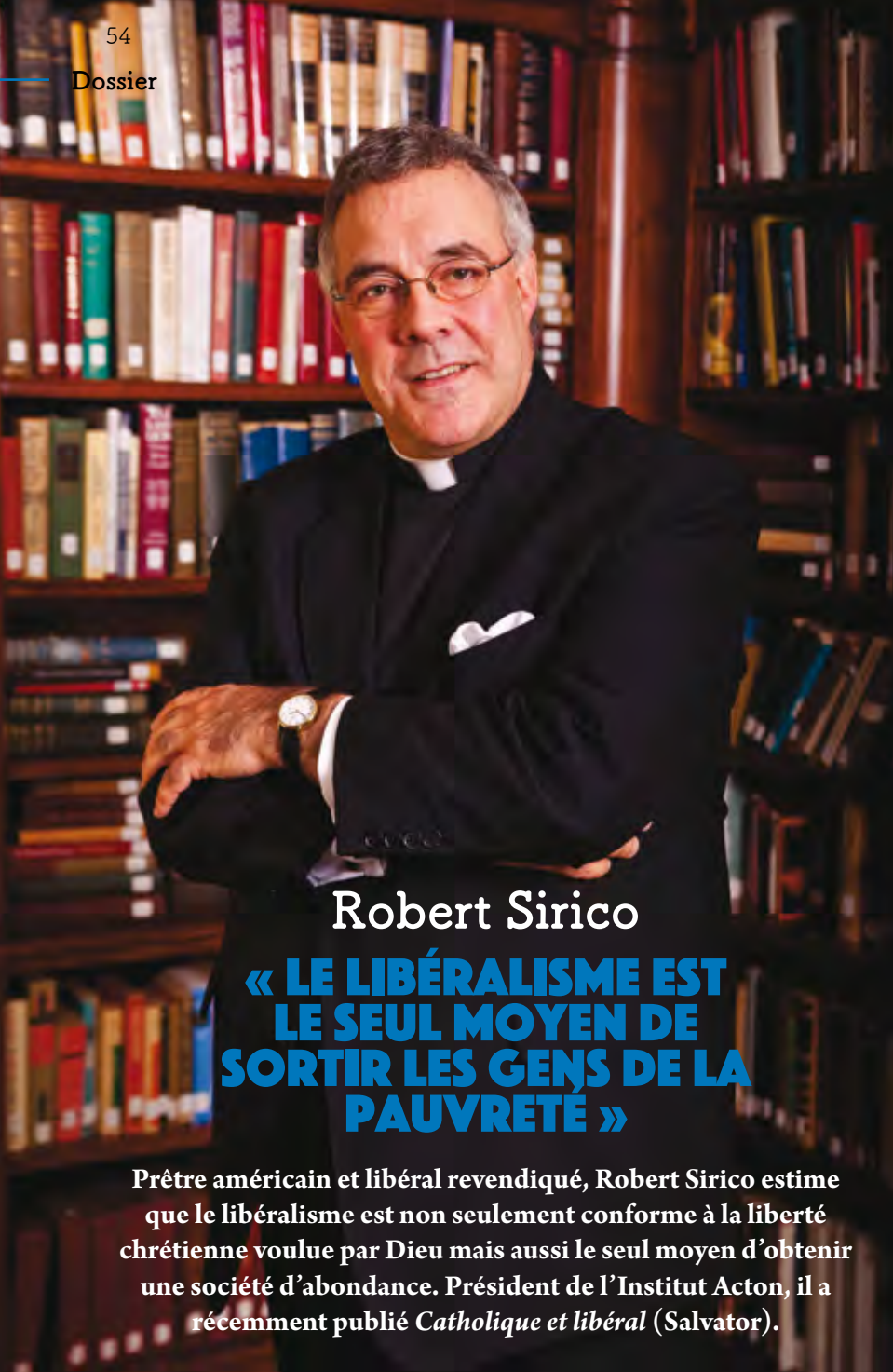
même Edmund Burke, qui mettait sur le même plan libéralisme politique et conservatisme, par ces mots pleins de sens : « *Un État sans les moyens de changer se prive des moyens de se conserver* ».

## CONSERVATISME NON-ÉTATISTE

L'idée n'est pas d'affirmer que libéralisme et conservatisme peuvent se fondre l'un dans l'autre, mais que ces deux courants de pensée sont conciliables. Lorsqu'on relit les libéraux Frédéric Bastiat et Tocqueville en France, ou Friedrich Hayek et Ludwig Von Mises à l'étranger, on comprend bien que la meilleure protection de la tradition est la liberté individuelle. Si les conservateurs continuent leur folie étatiste, ils tomberont dans le même

travers que le progressisme par une dictature de la morale imposée par un État tout-puissant. Si des changements doivent avoir lieu, ils ne doivent pas venir du haut mais de la base de la société. Il serait opportun de voir enfin émerger un conservatisme non-étatiste comme celui de Roger Scruton ou Thomas Sowell, qui favorise l'initiative privée, contrairement au jacobinisme réactionnaire vers lequel tendent aujourd'hui certains conservateurs français qui pensent à tort que l'État a réponse à tout. S'il y a bien un homme politique qui l'a compris, c'est le chancelier autrichien Sebastian Kurz. Et la droite au sens large devrait s'en inspirer.

♦ **Érik Tegnér**



Robert Sirico

**« LE LIBÉRALISME EST LE SEUL MOYEN DE SORTIR LES GENS DE LA PAUVRETÉ »**

Prêtre américain et libéral revendiqué, Robert Sirico estime que le libéralisme est non seulement conforme à la liberté chrétienne voulue par Dieu mais aussi le seul moyen d'obtenir une société d'abondance. Président de l'Institut Acton, il a récemment publié *Catholique et libéral* (Salvator).

**Vous êtes un grand admirateur de la culture française. Pourquoi, selon vous, la France a-t-elle une relation aussi complexe avec le libéralisme ?**

En France, l'Église a longtemps été assujettie au pouvoir politique, notamment sous la monarchie. Le clergé a mis, un temps, ses espoirs dans les premiers changements induits par la Révolution française mais la Constitution civile du clergé a douché les esprits en 1790 et le contrôle étatique sur l'Église s'est finalement renforcé. La Révolution est donc responsable d'avoir poussé l'Église – et toute une partie de la société – vers une position réactionnaire dans laquelle elle s'est astreinte à contempler la liberté avec méfiance, notamment sur le plan économique.

**Une société qui encourage le libéralisme économique ne doit-elle pas inévitablement s'attendre à souffrir à long terme du libéralisme sociétal ? En d'autres termes, est-ce qu'une économie de marché ne mène-t-elle pas nécessairement à une société de marché ?**

Je ne pense pas qu'il y ait un mouvement inévitable du libéralisme économique au libéralisme sociétal, à partir du moment où l'économie est ancrée dans une véritable anthropologie. Ce qui est vrai, c'est que dans la société d'abondance produite par le marché, il y a une multiplicité de choix possibles, des tentations comme des opportunités. Mais ce n'est pas parce que l'on peut choisir librement une chose qu'il faille nécessairement le faire. L'exemple

américain est intéressant : les États-Unis ont une économie relativement libre et le plus haut taux de pratique religieuse des pays occidentaux. Il n'y a donc pas de dérive inévitable du libéralisme économique vers le libéralisme sociétal ou l'athéisme. De plus, le libéralisme économique est le seul moyen de sortir les gens de la pauvreté. Depuis deux cents ans, nous avons été les témoins de la plus monumentale augmentation du niveau de vie, par la sécurisation du droit de propriété, l'application de la loi et la mondialisation du marché.

**Vous défendez l'idée du bien commun, une idée fondamentalement chrétienne. Peut-elle coexister avec une économie de marché, dont le résultat est la somme d'intérêts individuels ?**

Le bien commun est souvent confondu avec une forme d'accomplissement collectiviste socio-économique ou avec un utilitarisme qui vise le plus grand bonheur pour le plus grand nombre. La conception chrétienne est différente car elle considère les êtres humains comme des personnes – c'est-à-dire des êtres en relations – et non comme de simples individus isolés les uns des autres. Dans ce contexte, le bien commun n'est pas vraiment un état des choses statique ou un accomplissement politique de la société mais bien une série de conditions qui encouragent le bien-être des personnes, sans directement le créer, ce qui est parfaitement libéral. Comme le disait le pape Jean XXIII, le bien commun est « l'ensemble des conditions sociales permettant à la personne d'atteindre mieux et plus facilement son plein épanouissement. » (*Mater et Magistra*, 1961).

**Vous critiquez la vision matérialiste et socialiste de la pauvreté qui rive les aspirations humaines à la nourriture et l'argent. Mais le libéralisme économique n'est-il pas coupable du même matérialisme en estimant que le libre marché résoudra le problème de la pauvreté ?**

Oui, le libéralisme économique peut en effet encourager le même matérialisme, c'est pourquoi j'explique en détail dans mon livre et à travers le travail de l'institut Acton pourquoi il est essentiel de remplir l'économie libre d'un *telos* (finalité) moral vers lequel on oriente cette puissante machine de prospérité. La liberté est nécessaire mais pas suffisante. ♦ **Propos recueillis par Pierre Valentin**

# Alain Laurent

## « JE DÉFENDS UN LIBÉRALISME MUSCLÉ »



**Philosophe et libéral, Alain Laurent est un représentant de l'individualisme qui voit pourtant d'un regard favorable le développement des régimes illibéraux d'Europe de l'Est et réproouve totalement le multiculturalisme qui s'implante en Occident.**

### Comment définiriez-vous l'individualisme ?

J'ai développé dans mon anthologie *L'autre individualisme* (Les Belles Lettres, 2017) une redéfinition tout à fait classique de l'individualisme : « Une pensée qui défend avant tout l'indépendance raisonnée et responsable de l'individu ». Des individus qui sont bien évidemment en relation les uns les autres sous la forme d'une socialité individualiste qui est tout à fait différente du collectivisme véhiculé par le tribalisme, le communautarisme ou la fusion des masses chère à l'extrême gauche.

### Pensez-vous que l'on puisse séparer libéralisme économique et libéralisme politique ?

Il n'y a, à mon sens, pas la moindre distinction à établir. Il n'y a pas un libéralisme politique ou économique mais une manière libérale de concevoir et mettre en œuvre la politique et l'économie – voire la morale – parce qu'historiquement, il y a un socle fondamental commun. Prenons l'exemple de la fisca-

lité : elle relève à la fois du politique et de l'économique car la plupart de nos revenus sont tirés de nos activités économiques, et en même temps, ce qui dépasse les individus des revenus qu'ils ont légitimement gagnés renvoie au politique. Le libéralisme est un tout indissociable.

### Au niveau européen, un certain nombre de pays, notamment à l'Est, ont vu émerger des gouvernements plus conservateurs. Comment analysez-vous ces phénomènes ?

C'est une réaction légitime aux dérives de Bruxelles et je tends à dissocier ce qui se passe au niveau civilisationnel et culturel de ce qui se déroule au niveau institutionnel de l'Union européenne. Il y a deux aspects civilisationnels : la mondialisation du libre-échange et ce qu'il faut bien appeler l'invasion islamomigratoire. Sur le premier aspect, il est clair que la mondialisation du libre-échange n'a pas été suffisamment soucieuse de ses conditions fondamentales de possibilités. Car il ne peut y avoir de libre-échange que s'il y a une certaine

équité dans les manières de produire, ce qui n'est pas le cas actuellement. Sur le second aspect, les libéraux sont souvent bien trop légers. L'invasion migratoire, qui risque de défaire fortement le soubassement culturel de l'Europe est un danger réel. Au concept d'appartenance, je préfère celui de libre adhésion. Quand on adhère librement à un certain nombre de valeurs, on n'a pas envie de les voir bousculer et fouler aux pieds, ou simplement devenir un certain nombre de valeurs parmi d'autres, ce qui serait du relativisme.

Au niveau institutionnel, les libéraux sont relativement d'accord avec les conservateurs pour faire le constat de l'échec de la bureaucratie et de cette folie du fédéralisme européen. Il y a quelqu'un que j'admire beaucoup, qui incarne ce conservatisme libéral ou libéral-conservatisme, c'est Margaret Thatcher, qui, pour moi, est indépassable. Dans son magnifique discours prononcé à Bruges, en 1988, elle disait son attachement aux valeurs civilisationnelles de l'Europe qui devaient trouver une traduction institutionnelle non bureaucratique, respectant la souveraineté des nations.

Du reste, aux prochaines élections européennes, les tenants d'une Europe ultra-ouverte vont prendre une solide dégelée bien méritée, à force de faire n'importe quoi. Le plus dangereux est l'alternative manichéenne dessinée par Macron : populistes contre progressistes. Pour ma part, je prône une Europe confédérale et non fédérale.

### Dans *La société ouverte et ses nouveaux ennemis* (2006), vous aviez pointé du doigt les ennemis de la liberté, venant notamment de l'islam. Comment voyez-vous les choses aujourd'hui ?

À l'époque, j'avais jeté un pavé dans la mare. Aujourd'hui, on se rend compte qu'il est impossible de prôner une société ouverte sans un minimum de prérequis qui empêchent les ennemis de l'ouverture de subvertir les régimes libéraux. Je suis assez en phase avec la célèbre formule : « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté », c'est-à-dire pas de société ouverte pour les ennemis de la société ouverte.

Car le vrai problème, c'est le multiculturalisme qui porte en lui un ferment de dissolution de nos nations. Une société multiculturelle ne peut pas tenir debout : ou elle impose ou elle conduit au totalitarisme. Les intellectuels gauchisants, parce qu'ils en sont les complices, sont les pires ennemis

de la société ouverte, malgré le fait qu'ils se prévalent d'elle.

Il faut donc une approche plus responsable de la liberté individuelle, notamment vis-à-vis de l'islam sociétal et politique. Pour ma part, je défends un libéralisme musclé qui ose énergiquement défendre et faire respecter les valeurs de la société ouverte. Il y a des libertés fondamentales qui ont presque disparu en France : la liberté d'expression d'abord – car à chaque fois que l'on parle, on peut se retrouver au tribunal – et la liberté de circuler ensuite – il aurait été impossible de faire cette interview dans un café en Seine-Saint-Denis puisqu'un citoyen ne peut plus y aller et s'y déplacer librement. Il est temps de prendre conscience de cela. ♦ **Propos recueillis par Lomig Unger**

# GAME OF THRONES AVEC DES SMARTPHONES

## LE GRAND VIRAGE À DROITE DE LA SILICON VALLEY

**Si vous imaginez que la Silicon Valley a prêté allégeance au parti démocrate et qu'elle n'est peuplée que de néo-hippies, détrompez-vous ! En effet, le mouvement néo-réactionnaire (ou NRx) est la preuve flagrante du contraire. Si ce courant demeure pour le moment confidentiel, rien ne garantit qu'il le reste. Portrait d'un courant de pensée entre ultra-libéralisme, alt-right et monarchisme 2.0.**

**T**out commence en 2007 par un blog des plus confidentiels, *Unqualified Reservations*, derrière lequel se cache un personnage énigmatique : Mencius Molbug (Curtis Yarvin de son vrai nom). Ingénieur informaticien passé par Berkeley et nourri à la science-fiction depuis l'enfance, il se présente comme un libertarien qui a perdu la foi et fait la promotion d'un nouveau modèle politique : le « néo-caméralisme ». Imaginez donc des micro-États organisés comme des start-up dont le capital serait détenu par des actionnaires et vous aurez déjà un premier aperçu. Voyant en l'entrepreneur l'« übermensch » des temps modernes, il propose de mettre un terme à la démocratie moderne en mettant à la tête des États-Unis un CEO (président-directeur général) élu par un collège d'actionnaires. Sa rhétorique est définitivement celle d'un geek fasciné par l'autoritarisme, notamment lorsqu'il parle de « rebooter » le gouvernement de Washington. Enfin, Curtis Yarvin désigne comme ennemi principal ce qu'il surnomme « *La cathédrale* », un conglomérat de forces progressistes incluant les médias. La société dont rêve le blogueur Mencius Molbug ressemble à « *Game of thrones avec des smartphones* », autrement dit une monarchie féodale régie par la technique et dirigée par une élite d'experts. Ce courant rappelle une théorie marginale née en France à la fin des années 90 sous la

plume de Guillaume Faye, l'archéofuturisme. Selon le journaliste de la BBC Mike Wendling, auteur d'un essai sur l'Alt-Right, Steve Bannon lui-même serait entré en contact plusieurs fois avec Curtis Yarvin pour solliciter son avis sur différents sujets à l'époque où il officiait encore à la Maison Blanche. Cependant, cette information est démentie formellement par Curtis Yarvin. D'ailleurs, ce dernier regarde l'Alt-Right avec dédain, déplorant sa dimension plébéienne, même s'il se réjouit qu'elle serve de courroie de transmission à ses idées.

### LA TECHNOLOGIE CONTRE LES LUMIÈRES

C'est le blogueur libertarien Arnold Kling qui, en 2010, a qualifié ce courant de « *néo-réactionnaire* », un adjectif certes séduisant mais insuffisant pour définir de quoi il s'agit. En 2012, ce mouvement métapolitique reçoit un soutien de premier plan, à savoir celui de Nick Land, un universitaire britannique, ancien maître de conférences à l'université de Warwick et cofondateur dans les années 90 d'une unité de recherche, la *Cybernetic Culture Research Unit*. Lui aussi féru de science-fiction, il est considéré comme le « *père de l'accélérationnisme* ». De quoi s'agit-il ? À la base, l'accélérationnisme provient de cercles intellectuels marxistes et s'oppose à la décroissance. Pour les accélérationnistes, il faut pousser la logique du capitalisme jusqu'au bout



pour le dépasser. Lecteur assidu de Deleuze et Guattari, Nick Land défend, lui, une conception très droitière de l'accélérationnisme. En 2012, il publie sur Internet le manifeste d'un courant qu'il surnomme « *Dark Enlightenment* » en référence aux Lumières, lequel mettra du carburant intellectuel dans le courant de pensée initié par Curtis Yarvin. Dans la lignée des futuristes italiens, il propose de se servir de la technologie pour mettre en place une société hiérarchisée, féodale et ultra-sécuritaire dominée par une élite augmentée. Se prononçant en faveur du transhumanisme pourvu que celui-ci ne soit pas égalitaire, Nick Land se rapproche de la frange la plus radicale de l'Alt-Right dans son rejet de l'égalitarisme et sa promotion du racisme scientifique.

### L'AVÈNEMENT D'UNE MONARCHIE TRANSHUMANISTE

Ce courant de pensée est moins marginal qu'il n'y paraît. En effet, cette idéologie a séduit un personnage-clé de la Silicon Valley : l'entrepreneur américain d'origine allemande Peter Thiel, cofondateur avec Elon Musk de Paypal, membre du conseil d'administration de Facebook (dont il est un des investisseurs historiques) et conseiller de l'ombre de Donald Trump. Personnage paradoxal, il n'a pas peur de se revendiquer à la fois gay et républicain et de faire dans le même temps l'apologie du transhumanisme. Dans un texte sous forme de profession de foi publié sur le site du Cato Institute (un think tank libertarien) et intitulé « *The education of a libertarian* », il ne craint pas d'avouer qu'il ne « *croit plus que démocratie et liberté individuelle soient compatibles* ». Avec ce côté faustien propre aux grands entrepreneurs, Peter Thiel finance des start-up investies dans la lutte contre le vieillissement, comme la société Ambrosia qui propose à des Américains ai-

sés de se faire injecter du sang de très jeunes hommes en guise de cure de jouvence. Par ailleurs, il a aussi investi dans un projet visant à créer des villes flottantes pour abriter les grosses fortunes mondiales. La frontière est tenue entre les rêves transhumanistes de Thiel et la pensée néo-réactionnaire. Rien d'étonnant par conséquent à ce que Peter Thiel soutienne financièrement la start-up de Curtis Yarvin, Urbit, qui propose à des particuliers de reprendre le contrôle sur leurs données virtuelles par l'intermédiaire de serveurs personnels. Au sein de la Silicon Valley, ils sont de plus en plus nombreux à verser

dans la pensée néo-réactionnaire, comme l'investisseur et farouche défenseur des crypto-monnaies Tim Draper, Eliezer Yudkowsky, idéologue de l'intelligence artificielle « amicale », et Michael Anissimov, ancien chercheur au Machine Intelligence Research Institute de Berkeley et auteur en 2015 d'un manifeste néo-réactionnaire (« *A critique of democracy. A guide for neoreactionaries* »). Certains, comme l'universitaire Balaji Srinivasan, avancent même l'idée folle d'une sortie de la Silicon Valley des États-Unis !

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que la droite radicale flirte avec le libéralisme dans un pays où la pensée d'Ayn Rand fait figure de religion d'État ? En revanche, si le monde rêvé par les apprentis sorciers de la Silicon Valley paraît aussi étranger à l'âme française, c'est sans doute parce que la droite française reste profondément conservatrice. En effet, imagine-t-on une responsable politique comme Marine Le Pen chanter les louanges du transhumanisme ? Inversement, il est peu probable de voir un jour un entrepreneur comme Xavier Niel tirer à boulets rouges sur l'égalitarisme et la démocratie. ♦

**Mathieu Bollon**

Mathieu Detchessahar

# « C'EST LE BIEN COMMUN QU'IL FAUT RECONSTRUIRE »

**L'extension indéfinie de la logique du marché s'oppose à toute existence du bien commun, qui suppose l'existence de mœurs partagées, sans lesquelles aucune société n'est viable, argumente Mathieu Detchessahar, professeur à l'institut d'administration des entreprises de l'université de Nantes et auteur de *Le Marché n'a pas de morale* (Éd. Le Cerf, 2015)**

**La théorie libérale postule l'existence d'une main invisible selon laquelle l'ensemble des actions individuelles des acteurs économiques, guidées uniquement par l'intérêt personnel de chacun, concourt au bien commun. Croyez-vous qu'une telle théorie se vérifie dans les faits ?**

La main invisible du marché, c'est la forme moderne et sécularisée de la providence pour les économistes libéraux ! Elle assure que l'intérêt collectif sera servi même lorsque personne ne s'en préoccupe, et peut-être d'autant mieux que personne ne s'en pré-occupe ! Si l'on en croit Adam Smith, « le marchand, tout en ne cherchant que son intérêt personnel, travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler ». Aux figures emblématiques du citoyen vertueux ou du saint auxquelles les philosophies politiques classiques s'en remettaient pour servir le bien commun, le libéralisme économique substitue celle

du marchand, calculateur et âpre au gain. Ce nouveau héros du bien commun a sans doute moins de panache que ses prédécesseurs mais il semble aux libéraux plus réaliste et efficace, la recherche de la richesse étant un levier de motivation sans fin. Libérons donc la dynamique des intérêts individuels et laissons-les s'exprimer au sein d'un lieu qui les contraindra le moins possible – le marché – et alors la magie de la main invisible pourra s'opérer. Les passions privées de la richesse, du luxe ou de la possession sont bonnes pour la société tout entière car elles mettent en branle la machine économique. « *Les vices privés feront les vertus publiques* », comme l'écrivait Bernard Mandeville dans sa fameuse fable des abeilles. Cette philosophie sociale autant qu'économique est d'une certaine manière très séduisante : elle promet un maximum de liberté individuelle, elle invite chacun à ne se pré-occuper que de ses intérêts personnels et à ne jamais s'embarrasser des questions d'intérêt collectif, elle libère tout le monde des vieilles exigences morales de bienveillance, d'amitié civique ou de charité, qui deviennent inutiles puisque quelqu'un s'occupe pour nous des dimensions collectives de la vie sociale. La main invisible fait le boulot à notre place ! Elle est un « *petit mécanisme producteur de paradis* », pour reprendre une expression de Simone Weil.

**Précisément, ces dynamiques contractuelles alimentées par la logique des intérêts ne sont-elles pas puissamment productrices de richesses à partager entre tous les membres de la société et, dans ce sens, bonnes pour la collectivité tout entière ?**

Elles le sont parfois bien entendu. Mais, dans le même temps, elles menacent toujours de saper les fondements de la société. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, ces « libres » contrats s'attaquent à la dignité du travail, génèrent des inégalités gigantesques et précipitent des millions de prolétaires dans les bras du socialisme révolutionnaire face au drame de la question sociale. Aujourd'hui, les marchés livrés à la seule logique des intérêts individuels ont conduit au saccage environnemental et à l'impasse écologique, mais aussi à la vente de « libres » crédits

à des emprunteurs sans revenu, sans emploi, sans patrimoine – les fameux crédits *subprimes* – qui ont conduit à la grande crise financière de 2008. À un temps de croissance succéda alors un effondrement soudain, qui supposa d'appeler les États à la rescousse pour injecter des milliards d'argent public dans l'économie. Si les bénéficiaires de l'industrie financière sont revenus à quelques-uns, les pertes ont été, elles, très largement collectivisées ! La crise financière aura coûté 40 points de dette à l'État français... Sur un tout autre terrain, observons que les dynamiques marchandes, laissées à la seule logique des intérêts individuels, s'attaquent également à notre imaginaire culturel et à nos mœurs. C'est le cas lorsqu'on livre la télévision et ses programmes aux marchands qui n'ambitionnent que de « vendre du temps de cerveau disponible à Coca-Cola » ou lorsque s'affichent sur les murs du métro parisien les publicités du site marchand Gleeden qui propose la vente de relations adultères. On le voit, aucune main invisible ne vient protéger la qualité de notre environnement ou la force liante de nos mœurs communes qui nous permettent de vivre heureux ensemble dans un monde partagé.

### Est-ce alors à l'État de protéger ce bien commun ?

L'État y a certainement sa part mais c'est d'abord l'ensemble de notre vie sociale et de notre débat politique qui devraient être revivifiés par la préoccupation du bien commun et l'entretien de notre éthique commune. Seul ce travail d'élaboration du bien commun de notre société est susceptible de modérer la force dissolvante des intérêts individuels et fixer des limites à l'extension des logiques marchandes. La production de cette éthique collective présente l'insigne avantage d'accroître la confiance entre les sociétaires, là où la vie commune, réglée par la seule coordination marchande des intérêts individuels, génère de la méfiance, pousse à des logiques de contractualisation toujours plus fines et entraîne une juridicisation extrême de la vie sociale. À l'inverse, les relations économiques et sociales soutenues par une solide morale commune se coordonnent à moindre coût et favorisent

les engagements de long terme. C'est ce qui explique le succès de ce que les économistes appellent les districts industriels, ces territoires qui se signalent par leur remarquable dynamisme économique. De la Vendée au Nord de l'Italie en passant par la Bavière, les relations entre les entrepreneurs de ces territoires se signalent par un haut niveau de coopération et de confiance qui s'explique par un ensemble de valeurs et de façons d'être partagées. Ici, la main



« La main invisible du marché, c'est la forme moderne et sécularisée de la providence pour les économistes libéraux. »

Mathieu Detchessahar

invisible du marché est remplacée par la main visible de l'histoire et de la culture commune ! Le paradigme de l'économie libérale s'en trouve retourné : ce n'est pas la dynamique des échanges économiques qui crée le bien commun mais ce dernier qui sert d'humus aux dynamiques économiques. C'est le bien commun qu'il faut reconstruire d'abord !

### Si ce bien commun est important, pourquoi semble-t-il si difficile d'en entreprendre la reconstruction ?

L'emprise idéologique des libéralismes politique et culturel nous en empêche ! Le libéralisme politique a poursuivi l'ambition de faire de l'espace politique un lieu axiologiquement neutre, vidé de toute considération morale pour faire droit au désir de chacun d'en délibérer comme il le souhaite. La notion de bien commun est, dans le libéralisme politique, toujours soupçonnée de paternalisme susceptible d'entamer la liberté des sociétaires. Le libéralisme politique repose sur une éthique minimaliste, faite de non-nuisance à autrui, de garantie et d'extension des droits individuels, à partir de laquelle il est très difficile d'encadrer ou limiter la liberté contractuelle des parties. De ce point de vue, le libéralisme culturel des années 60 n'a fait que pousser jusqu'à son paroxysme cette logique de neutralisation morale de l'espace politique qui gardait encore la trace de nos héritages culturels. La « pensée 68 » a réduit la personne humaine à une existence sans essence. Mais, s'il n'y a plus d'essence commune, l'idée d'éthique commune devient tout simplement inepte ! Elle n'est qu'un mécanisme de domination dont il faut s'émanciper. Le libéralisme politique et culturel fournit finalement au libéralisme économique les justifications philosophiques de son illimitation. Sans anthropologie commune, plus rien ne vient s'opposer au triomphe du marché. Après qu'il a laissé la planète exsangue, le marché libre trouvera de nouveaux débouchés dans l'exploitation des corps humains et nous n'aurons rien à opposer au gigantesque marché des corps augmentés, des enfants fabriqués et triés ou des ventres vendus que nous préparent les tenants du transhumanisme et leurs entreprises aux formidables capacités d'investissement.

◆ Propos recueillis par B.D.

## Charles Gave

# « L'ÉTAT DOIT SE LIMITER AU DOMAINE RÉGALIEN »



**Entrepreneur libéral et fondateur de l'Institut des Libertés, Charles Gave refuse l'emprise de l'État dans la vie des citoyens et considère que celui-ci doit se limiter au domaine régalien. Il admet cependant qu'il faille se défendre contre les pratiques anticoncurrentielles de certains pays.**

**Quel doit être, selon vous, le périmètre de l'État ? Doit-il se limiter au domaine régalien ou intervenir plus largement sur le plan économique et social ?**

L'État doit se limiter au domaine régalien c'est-à-dire la justice, la police, l'armée et la diplomatie. La plupart de ces prérogatives régaliennes sont d'ailleurs souvent mal exercées en France, par manque de moyens et de volonté politique. Il faut aussi y ajouter la monnaie, c'est pourquoi la décision d'instituer l'euro était une faute monumentale qui a fait la fortune de l'Allemagne et la ruine de toute l'Europe du Sud. Il faudrait enfin y ajouter l'aménagement du territoire car dans un espace limité, l'aménagement ne peut être fait de manière anarchique. Tout le reste doit relever de l'initiative privée.

**Que proposez-vous, par exemple, dans le domaine de la santé ou de l'éducation ?**

Je milite pour une libération de ces secteurs de leur emprise étatique. L'éducation est un service public mais

je ne vois pas ce qui justifierait que celui-ci soit assuré par des fonctionnaires. Quand la Suède a fait faillite en 1992, elle s'est relevée en désétatisant l'éducation. Elle a ainsi instauré un chèque éducation donné par l'État à chaque famille qui peut ainsi scolariser ses enfants dans l'école de son choix. Elle

**« Ce n'est pas être protectionniste qu'exiger que tout le monde respecte les règles du jeu. »**

**Charles Gave**

permet la création d'une école sur un territoire dès lors que sept parents sont réunis. On est ainsi passé d'une logique d'un État fournisseur à un État prescripteur.

Concernant la sécurité sociale, je m'inspire du modèle singapourien. Là-bas existe une franchise qui alloue une certaine somme annuelle à chaque citoyen pour sa santé. S'il dépense moins

que le seuil de la franchise, une partie du surplus lui revient, sous forme de bonus tandis que l'autre alimente les caisses de la solidarité nationale pour soigner ceux qui dépassent ce même seuil. Prenons un exemple : imaginons que l'État alloue à chaque citoyen la somme de 5 000 €/an pour se soigner. Si un individu ne dépense que 3 000 €, les 2 000 € restants seraient partagés entre 1 000 € qui lui reviendraient sous forme de bonus et 1 000 € qui seraient reversés à l'État pour financer les dépenses de santé de ceux qui sont au-dessus du plafond et qui continuent à être intégralement remboursés. Une manière de responsabiliser les citoyens par un système de bonus, meilleur que toute forme de contrainte.

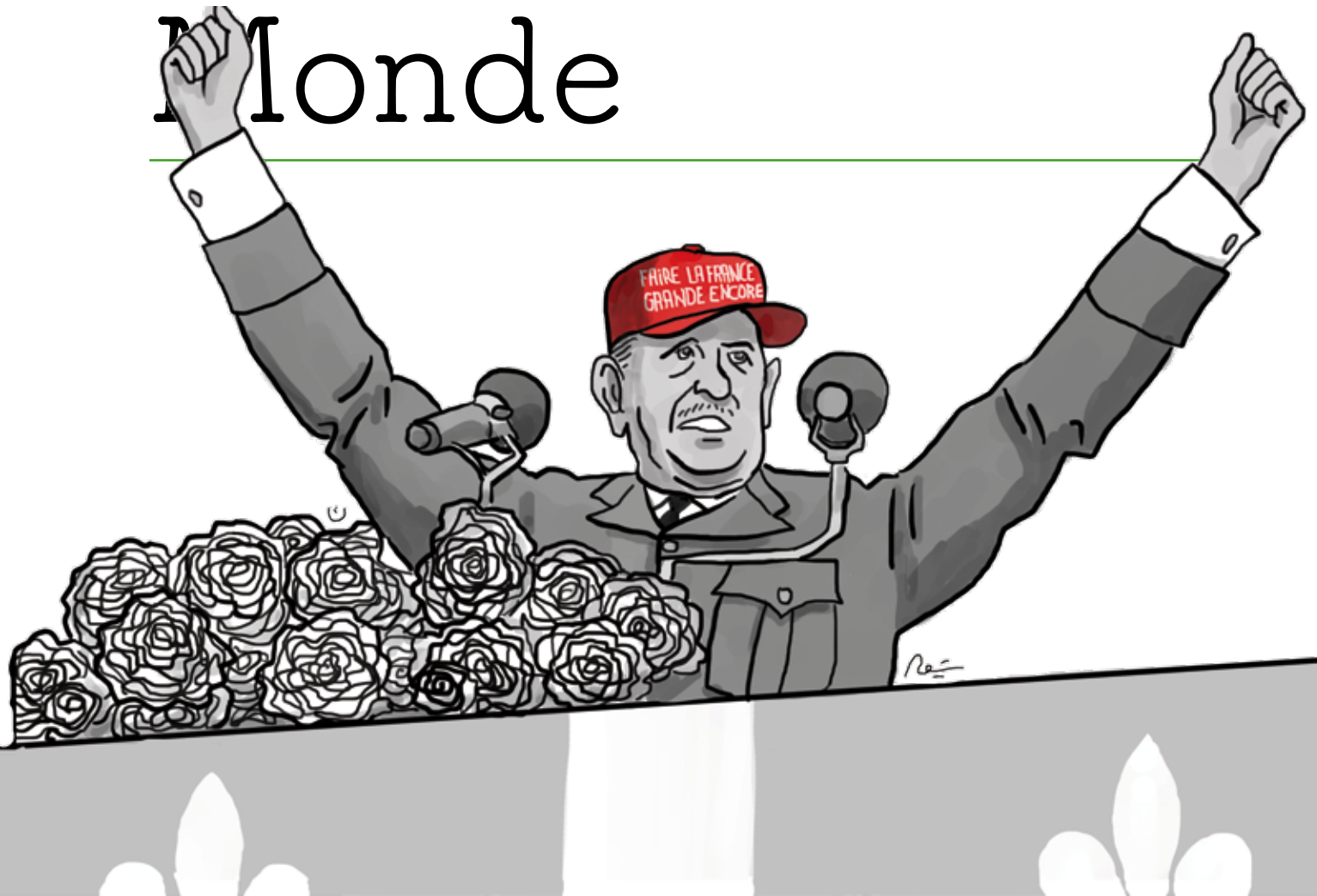
**La France se désindustrialise à grande vitesse et subit la concurrence acharnée des pays émergents, ce qui conduit les grands groupes à délocaliser leur industrie dans les pays où la main-d'œuvre est bon marché. Comment lutter contre ce phénomène ?**

La délocalisation est une bien triste chose mais la principale responsabilité en revient à nos dirigeants qui ont surtaxé le travail. Pour en rester à des comparaisons européennes, le poids de la dépense publique française est de 12,6 points de PIB supérieur à celui de l'Allemagne et il est supporté par le secteur privé, ce qui signifie que les entreprises françaises portent un boulet qui les handicape grandement par rapport à leurs homologues allemandes. Il faut donc diminuer le coût de travail en réduisant la dépense publique.

**Mais lorsque vous êtes face à des régimes comme la Chine qui pratiquent le dumping social, autorisez-vous l'État à se défendre par le protectionnisme comme le fait Trump ?**

Ce n'est pas être protectionniste qu'exiger que tout le monde respecte les règles du jeu. Le libre-échange suppose le respect d'un certain nombre de principes concernant la dignité et la liberté des travailleurs. Dès lors que certains s'en exonèrent, il n'y a pas de raison de continuer à commercer avec eux. ♦ **Propos recueillis par B.D.**

# Monde



## Éditorial

# VIVE LE FRANÇAIS LIBRE!

Par Hadrien Desuin

**B**ien avant l'Afrique, l'Amérique a été la principale ambition mondiale française. Malheureusement, Paris a renoncé à ses conquêtes canadiennes après la perte de Québec en 1759. Dès 1830, la France reporte ses aspirations coloniales vers la rive sud de la Méditerranée où la compétition avec l'Angleterre semble plus équilibrée. « *Laissons au coq gaulois ces sables à gratter* », riait perfide Lord Salisbury. Et de fait, Londres accapare les terres les plus riches du continent noir, les plateaux d'Afrique australe et de l'Est qui descendent jusqu'au Nil. Il ne reste à la France que le Sahara, le Sahel, un morceau du golfe de Guinée et surtout un énorme complexe d'infériorité face au monde anglo-saxon.

Aujourd'hui la compétition avec le monde anglophone est tout aussi déséquilibrée. À ceci près que huit francophones sur dix naissent sur le continent africain et que la tendance va s'accroître. C'est dans ce contexte que la France a souhaité donner à une Africaine de souche, Louise Mushikiwabo, la direction de l'Organisation Internationale de la Francophonie (OIF), il y a quelques mois. Mais cette Rwandaise a fait sa scolarité et fondé sa famille aux États-Unis avant de rejoindre le chef du gouvernement très hostile à la France et en place

depuis 20 ans, Paul Kagamé. La décision de remplacer la Québécoise Michaëlle Jean est-elle surprenante de la part d'une personnalité, qui s'exprime en anglais aux sommets internationaux et organise à Paris un « *One Planet Summit* » suivi d'un « *Tech for good* » et d'un « *Paris Peace Forum* » ?

La langue de Molière est non seulement un creuset culturel inestimable mais aussi l'un des piliers de notre influence dans le monde. Laisser prospérer une franglophonie au nom du pragmatisme et de l'ouverture équivaut à brader notre histoire impériale dans le grand marché mondial. La langue française aussi a besoin de protectionnisme. Pire que Louis XV après la guerre de Sept ans, la France abandonne sa langue et ses amis québécois sur ce continent américain que nous avons perdu avant de l'envier puis de le singer.

« Combien de temps me reste-t-il à vivre ?

– Quelques heures à peine.

– Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais à Québec ».

Les derniers mots du Lieutenant-Général de Montcalm résonnent toujours à nos oreilles. Pour combien de temps encore ? ♦

## Mathieu Bock-Côté

# « IL SE POURRAIT BIEN QUE LES QUÉBÉCOIS REDÉCOUVRENT L'IDÉE D'INDÉPENDANCE »

**Mathieu Bock-Côté s'est imposé ces dernières années comme une figure du conservatisme et du souverainisme québécois. Son essai *Le multiculturalisme comme religion politique* (Éd. du Cerf, 2016) a été particulièrement remarqué dans le débat public. En pleine recomposition politique, nous avons souhaité l'interroger sur l'identité québécoise dans un continent anglophone et son rapport à la France.**

**Les Québécois ont souvent eu le sentiment d'être abandonnés par les Français, ils ont longtemps été seuls face à l'hégémonie britannique. Est-ce encore vrai aujourd'hui ?**

Le rapport à la France dans l'imaginaire collectif n'est pas si simple. Si certains Québécois en ont longtemps voulu à la France de les avoir abandonnés, d'autres ont conservé une forme de piété pour un pays que l'on disait encore récemment être celui de leurs ancêtres. À partir des années 1960, il y a eu une période de retrouvailles entre la France et le Québec, d'autant qu'à travers la figure de de Gaulle, elle nous a accompagnés dans la plus grande aventure qui soit, la quête de l'indépendance politique, même si elle n'a pas abouti. Je suis de ceux qui croient que la relation franco-québécoise est absolument vitale pour notre peuple, parce qu'elle lui permet, devant l'empire américain, de se déployer autrement, sans se laisser avaler complètement par la dynamique continentale. Cela dit, nous sommes effectivement bien seuls en Amérique, intégrés dans un Canada qui nie notre existence et aux marches de l'empire le plus puissant de tous les temps. Notre existence est quelque peu improbable. En d'autres temps, on disait de notre survivance qu'elle était miraculeuse ! Notre existence nationale demeure accrochée à un désir puissant : poursuivre une aventure historique de quatre siècles, qui a d'abord pris le visage de la Nouvelle-France, et qui s'incarne aujourd'hui dans le Québec, un État autonome de langue et de culture française.

Mais l'identité québécoise est traversée de courants contradictoires et on trouve aussi au Québec certaines catégories de la population qui semblent

porter leur culture comme un fardeau et rêvent en quelque sorte de s'en délivrer pour se noyer pleinement dans l'empire américain. Ces gens se représentent la culture québécoise comme un ghetto dont ils rêvent de s'arracher. Je m'en déssole.

**La langue française semble en voie de disparition en Acadie, Terre-Neuve, Nouveau Brunswick et Ontario. Peut-elle jouer sur son statut de minorité dans un pays qui se veut multiculturel ?**

Depuis quelque temps, le Canada anglais se montre de plus en plus intolérant à l'endroit des francophones hors-Québec, comme on l'a vu avec la récente remise en question de leurs droits en Ontario, et comme on le voit plus largement dans les provinces anglaises. Comme j'aime dire, le Canada est un pays bilingue de langue anglaise. On y traite le français comme un bibelot folklorique permettant de se démarquer un peu des États-Unis. Il n'y a rien de surprenant à cela : le Canada a toujours œuvré à l'anglicisation de sa population francophone. J'admire le combat des francophones hors-Québec mais il est perdu, sauf en Acadie. Et de toute façon, l'avenir du français en Amérique se joue au Québec, et je serais tenté d'écrire, exclusivement au Québec. C'est au Québec que les francophones sont clairement majoritaires (environ 80 % de la population) et disposent non seulement de droits mais du pouvoir. C'est ici qu'ils ont construit une société qui fonctionne dans leur langue, même si le français perd du terrain à Montréal. C'est au Québec qu'ils pourraient demain se constituer en État indépendant.

**Quel est le rapport de Justin Trudeau par rapport au français et à la France ?**

Justin Trudeau est un Québécois en bonne partie assimilé à l'anglais. C'est dans cette langue qu'il pense. Sa maîtrise du français est très approximative. Il incarne une mutation identitaire, celle du Québécois devenu d'abord et avant tout un Canadien fier de proclamer sa foi diversitaire, post-nationale, multiculturaliste... et anglophone.

**François Legault, le nouveau Premier ministre québécois a été traité de populiste en France. Pourquoi tant de méconnaissance de part et d'autre de l'Atlantique ?**

Vous me permettrez de paraphraser Kundera : les petites nations n'intéressent qu'elles-mêmes et il est normal que les subtilités de la vie politique québécoise soient d'abord et avant tout comprises par les Québécois eux-mêmes. Cela dit, je constate que bien des journalistes, apparemment spécialistes de « l'international », ont simplement appliqué sur l'élection québécoise une grille de lecture qu'ils plaquent partout. Ils simplifient à outrance leurs analyses, pour mettre en



scène dans chaque pays le camp de l'ouverture et celui de la fermeture, le camp du progressisme et celui du populisme, sans tenir compte de sa réalité propre. Mais à force de tout vouloir faire entrer dans leur système idéologique d'interprétation des événements, ils font du mauvais travail.

### Le nationalisme québécois semble en phase descendante...

Si le nationalisme québécois a connu une crise importante depuis une vingtaine d'années, c'est à cause de l'échec de l'indépendance – on ajoutera aussi l'incapacité à faire reconnaître notre différence nationale dans la constitution canadienne, dont nous ne sommes toujours pas signataires. La défaite défait et après le dernier référendum, celui de 1995, que les souverainistes ont perdu par quelques milliers de voix (49,4 % pour le Oui, 50,6 % pour le Non, avec l'appui de 61 % des francophones pour le Oui et un taux de participation de 94 %), c'est un peu comme si le sentiment national s'était affaïssé. Les ressorts intimes de l'identité québécoise se sont brisés. Le Canada a par ailleurs

mené une campagne de diabolisation systématique de l'identité québécoise visant à disqualifier les formes même les plus élémentaires de nationalisme. Les Québécois francophones eux-mêmes ont commencé à se diviser exagérément, ce qui a permis au Parti libéral du Québec, ultrafédéraliste et de plus en plus multiculturaliste, de gouverner le Québec presque sans interruption de 2003 à 2018, grâce à l'appui massif et quasi-soviétique des anglophones et des communautés issues de l'immigra-

« On trouve aussi au Québec certaines catégories de la population qui semblent porter leur culture comme un fardeau et rêvent en quelque sorte de s'en délivrer pour se noyer pleinement dans l'empire américain. »

Mathieu Bock-Côté

tion. Ces quinze années ont laissé de nombreuses séquelles au peuple québécois, qu'on traitait de plus en plus comme une population xénophobe à rééduquer grâce à la pédagogie diver-

sitaire. Le PLQ a notamment mis sur une politique d'immigration massive visant à diluer le poids démographique de la majorité historique francophone.

Mais les élections du 1<sup>er</sup> octobre laissent deviner un changement de dynamique politique. Les Québécois francophones ont surmonté partiellement leurs divisions. Ils sont passés d'un souverainisme de centre-gauche épuisé, incarné par le Parti Québécois, à un autonomisme de centre-droit assez vigoureux, incarné par la Coalition Avenir Québec. Et la CAQ s'est engagée à mettre en avant un programme de réaffirmation identitaire, centré sur les aspirations de la majorité historique francophone. Elle propose notamment une baisse des seuils d'immigration et promet une Charte de la laïcité qui dégagera au moins partiellement le Québec des paramètres du multiculturalisme canadien. On peut s'attendre à ce que le Canada anglais

réagisse assez violemment et démonte grâce à ses tribunaux la loi québécoise. Car dans un Canada qui sacralise la diversité et considère que nous sommes tous des immigrants, toute affirmation collective de la part des Québécois passe pour une forme de suprématisme ethnique. Devant le constat d'une autonomie bien plus limitée qu'ils ne le croient dans la fédération, il se pourrait bien que les Québécois redécouvrent l'idée d'indépendance.

### Le conservatisme est-ce une idée qui émerge au Québec ?

Le conservatisme émerge discrètement, mais pas consciemment, tant il est entravé par la mémoire de la Grande noirceur [NDLR : période conservatrice d'après-guerre, qualifiée ainsi a posteriori par les progressistes de la « Révolution tranquille » des années 60]. Si un certain conservatisme émerge néanmoins, sans pour autant porter cette étiquette, c'est néanmoins dans la défense de l'identité québécoise, la remise en question de l'immigration massive et la critique du politiquement correct. Mais sur les questions sociétales, toutefois, le conservatisme est à peu près inexistant et les Québécois ont tendance à se reconnaître dans un individualisme libéral, quelquefois tempéré par une dose de bon sens. De toute façon, qui oserait un affrontement frontal avec le progressisme sociétal ici serait vite exclu de la vie publique et décrété infréquentable.

◆ Propos recueillis par Hadrien Desuin



# Terre-Neuve

## RÊVERIE AU BALCON DE L'ATLANTIQUE NORD

**Un confetti, c'est tout ce qu'il nous reste du Canada français. La beauté sauvage de Saint-Pierre-et-Miquelon, nichée au large de Terre-Neuve, cache des intérêts maritimes et une lointaine rivalité entre la France et le monde anglo-saxon. Promenade historique et littéraire en eaux fraîches.**

« **F**ermez cette porte au vent », intime sèchement le pacha, recroquevillé sur son siège de quart à la passerelle du *Jauré-quiberry*. Dehors, les vagues cinglantes de l'Atlantique nord s'abattent sur le pont dans un grand claquement d'écume : le décor fabuleux du film de Pierre Schoendoerffer, *Le Crabe tambour*, est inspiré de la vie aventureuse du lieutenant de vaisseau Guillaume qui, rongé par la maladie et sublimé par Jean Rochefort, veut retrouver sur les bancs de Terre-Neuve l'un de ses anciens subordonnés, Wilsdorf, désormais patron pêcheur. Le navire de guerre dont la mission est l'assistance aux navires de pêche fait escale à Saint-Pierre, île de glace où l'on se réchauffe le temps d'une danse à *La Morue joyeuse*.

Cette quête sur les Grands Bancs esquisse les traits d'un archipel rude et accueillant : « fanal d'espoir et de repos » pour les marins, voilà comment s'est présenté longtemps Saint-Pierre-et-Mi-

quelon, jusqu'au dernier épisode de la Grande pêche à la morue dans les années 1970. *Gadus Morhua*, la morue ou le cabillaud, a longtemps fait la fortune des armateurs, à tel point que presque tous les explorateurs européens ont côtoyé cette mer où l'on attrapait avec une déconcertante facilité le poisson.

Il est vraisemblable qu'avant la « découverte » de Terre-Neuve par le vénitien Giovanni Caboto pour le compte de l'Angleterre, des pêcheurs d'Europe fréquentaient déjà ces côtes poissonneuses. Quand Jacques Cartier s'en empare en 1536 pour le compte du roi de France, Basques, Normands et Bretons y ont déjà leurs habitudes et ont baptisé les anses où l'on fait sécher la morue du nom de leur capitaine. L'histoire de l'archipel de Saint-Pierre-et-Miquelon se confond dès lors avec l'aventure tragique de la présence française en Amérique du Nord. Perdues lors du traité d'Utrecht, les îles sont récupérées par la France en 1763 lors du traité de Paris qui entérine la perte déf-

initive de la Nouvelle-France et de l'Acadie. Pour les 400 navires de pêche et les 10 000 marins de France, ces îles revêtent une importance stratégique. Mais cette position s'amoindrit quand la France abandonne ses droits de pêche sur la côte de Terre-Neuve en 1904 lors de l'alliance cordiale au profit de quelques corrections de frontières en Afrique. Restent sur la grande île de Terre-Neuve, à 25 km de l'archipel, des lieux qui se souviennent de leurs premiers occupants : les villes de Port-Breton ou Port-aux-Basques où quelques communautés francophones s'accrochent. Recouvrés définitivement par la France en 1816, Saint-Pierre-et-Miquelon conserve un cousinage avec les Acadiens du Nouveau-Brunswick et de Nouvelle-Écosse.

### TEMPS LONG

L'archipel entre dans une histoire plus pacifiée, rythmée par les campagnes de pêche et les visites de certains voyageurs bien connus. Chateaubriand y raconte son passage dans *Mémoires d'Outre-Tombe* et notamment sa balade au Cap à l'aigle au nord de Saint-Pierre. Arthur de Gobineau relate son expérience dans un récit dandy intitulé sobrement *Voyage à Terre-Neuve*. Diplomate, il est dépêché en 1859 pour apaiser les tensions entre pêcheurs français et anglais sur le *French Shore*, côte française qui accueille pêcheurs et leurs familles de façon saisonnière et suscite l'ire des Anglais puis des Terre-Neuviens qui souhaitent abolir ces droits.

Dans la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle, les rivalités se cristallisent autour du homard, espèce non citée par les droits de pêche selon les perfides Anglais. Maurice Caperon (1846-1907), procureur mais aussi gouverneur par intérim, remarque, avec un brin de chauvinisme, dans son exquis précis sur les *Chasses et*



pêches aux Îles Saint-Pierre-et-Miquelon que « de même qu'il y a des cirques américains, il y a le homard américain, et comme tout ce qui est américain, c'est superbe, inouï, abracadabrant et indigeste ». Lire Maurice Caperon, c'est s'immerger dans l'histoire coloniale de l'archipel et vérifier l'intuition de Braudel sur le temps long.

En effet, si le visiteur peut toujours constater l'engouement des Saint-Pierrais pour Langlade, étendue escarpée au sud de l'isthme de Miquelon, et notamment pour la chasse au cerf de Virginie, le facétieux gouverneur-procureur avait déjà documenté cette activité très prisée. Le charme de Langlade se perpétue et avec lui le débarquement à l'anse, hier en doris ou en canot et désormais en zodiac, depuis le *Jeune France*, le navire qui assure à la belle saison la desserte avec Saint-Pierre.

Maurice Caperon est aussi l'acteur d'un des grands drames de l'île : la condamnation à mort de Joseph Néel. Pêcheur qui avait décidé, embrumé par l'alcool, de découper un patron pêcheur rondouillet pour savoir s'il était gros ou gras. Rattrapé, jugé puis condamné à mort par notre procureur-écrivain, le pêcheur est finalement guillotiné après une attente insupportable des bois de justice venant des Antilles. La scène, éprouvante puisqu'on finit par décoller sa tête au couteau, ôta à jamais l'envie à M. Caperon de recourir à la peine capitale.

### OUVERTURE VERS LES ROUTES MARITIMES DE L'ARCTIQUE

La faste période des goélettes connaîtra un coup d'arrêt avec l'apparition des chalutiers modernes, comme le raconte le très beau roman *Ceux de l'Épave* de Pierre Enim. Mais le *Vostead act* et la période de la Prohibition remettent Saint-Pierre-et-Miquelon en selle : l'archipel qui peut importer en toute légalité de l'alcool voit affluer un nombre important de Canadiens et d'Américains qui créent des sociétés d'import pour réexporter frauduleusement les alcools aux États-Unis via le « Rhum Rum », ce boulevard maritime où croisent contrebandiers, truands de tous poils et « cutters » – les douaniers américains et canadiens. Puis l'archipel plonge dans une récession dont il sortira après guerre. Entre-temps, il aura été le théâtre du fameux Coup de Saint-Pierre qui voit l'amiral Muselier s'en emparer au nom de la France Libre, le 24 décembre 1941.

Après une reprise de la grande pêche dans les années 1960, Saint-Pierre-et-Miquelon est frappé successivement par le

moratoire sur la morue et par la sentence arbitrale de 1994 qui réduit la Zone Économique Exclusive à portion congrue et l'enferme dans la ZEE canadienne. L'archipel doit envisager son avenir autrement que par la seule activité de pêche. Si la France négocie tous les ans ses droits de pêche avec le voisin canadien,

d'autres gisements prometteurs peuvent être exploités, comme le tourisme. Dans le contexte du développement de la croisière sur le Saint-Laurent, l'archipel dispose d'une position stratégique, puisqu'il offre la seule escale internationale pour les compagnies ; position à consolider dans la perspective de l'ouverture des routes maritimes arctiques.

Depuis l'été 2018, plusieurs vols directs entre la métropole et l'archipel ont été initiés et pourraient capter une clientèle

en quête de dépaysement. À ce titre, la pelouse arctique et ses sphaignes rougissantes à l'automne offrent de somptueux paysages. Les sentiers ne manquent pas, que ce soit le long des mornes à Miquelon, sorte de plateaux bosselés, ou à flanc des falaises boisées de Langlade. Au nord, l'ascension du cap de Miquelon, découvre au détour d'un sentier la merveilleuse vallée de la Cormorandière où des étangs comme suspendus prolongent le regard jusqu'aux côtes dentelées de la péninsule de Burin, à Terre-Neuve. Le charme de l'île aux marins, petite île-digue du port de Saint-Pierre, transporte le visiteur dans l'univers de la pêche côtière avec ses maisons à claies de bois, ses graves (étendues de pierres sur lesquelles on séchait la morue). Et la charmante église de Miquelon nous rappelle que des tribus d'Indiens Micmacs sont venues recevoir le baptême en pirogue depuis Terre-Neuve.

Saint-Pierre-et-Miquelon et ses habitations colorées, ses gigantesques pick-ups, appelés ici camionnettes, sa faune et sa flore diversifiées, ses lagunes appelées barachois, son isthme extraordinaire, ses habitants et leur accent, dépositaires de l'ancienne mémoire de l'Amérique française, poursuit son destin national sur les bancs, entouré de l'omniprésence canadienne et de la beauté àpre de la mer. ♦ Jean Dy

### Chateaubriand y raconte son passage dans *Mémoires d'Outre-Tombe* et notamment sa balade au Cap à l'aigle au nord de Saint-Pierre.



# OÙ VA LA FRANCOPHONIE ?

**59 délégations, 40 chefs d'États et de gouvernement : le XVII<sup>e</sup> sommet des chefs d'État et de gouvernement de la francophonie s'est tenu à l'automne dernier en Arménie, sous le signe paradoxal du renoncement de la France à une certaine idée de son rayonnement culturel. Jean Jacques Granianski nous raconte les coulisses d'une défaite qui a vu la québécoise Michaëlle Jean évincée par la rwandaise Louise Mushikiwabo le 1<sup>er</sup> janvier 2019.**

**A** peine sorti de l'avion, le voyageur est transporté par la voix de Charles Aznavour. Omniprésente, lancinante, elle résonne dans l'enceinte de l'aérogare, des hôtels et jusque dans les rues et les villes de province. Le thème du sommet, « *le vivre ensemble* », est plus banal mais se justifie au vu des vicissitudes du pays hôte. De fait, le sommet d'Erevan est intervenu en plein processus de transition politique en Arménie. Pour le nouveau Premier ministre, Nikol Pashinian, c'est l'occasion d'asseoir une fragile légitimité face à un parlement hostile. Surtout Erevan voit dans la francophonie un moyen de desserrer l'étouffement d'une relation déséquilibrée vis-à-vis du grand frère russe.

## UNE ORGANISATION MORIBONDE

Née de la vision politique de l'égyptien Boutros Boutros-Ghali et de François Mitterrand, la francophonie institutionnelle est malheureusement plongée depuis quelques années dans une profonde léthargie. Siégeant à Paris, l'OIF regroupe sur le papier 88 pays (54 membres de plein droit, 7 membres associés et 27 observateurs). Un espace qui compte 900 millions d'habitants, soit 14 % de la population mondiale et 20 % des échanges mondiaux de marchandises mais les chiffres sont inversement proportionnels au poids réel de l'organisation dans le monde. L'Arménie revendique pour sa part 200 000 francophones : chiffre qui ne prend pas en compte l'importante diaspora qui a essaimé du Liban au Canada en passant par la France, première communauté d'Europe. De manière générale, l'inflation des adhésions à l'OIF

accroît la visibilité de la francophonie mais entraîne un réel danger de dispersion. Parmi les nouveaux entrants, rares sont ceux qui encouragent la promotion de la langue française. Nombreux sont ceux qui profitent de ce forum pour se placer. Le budget ne dépasserait guère celui de la chaîne TV5 Monde : le site de l'OIF n'a d'ailleurs pas mis à jour son chapitre budget, lequel était fixé à 85 millions d'euros entre 2010 et 2013. Et quand on interroge des diplomates français et canadiens sur ce point, c'est le même sourire crispé qui se lit sur les visages.

## LA FRANGLOPHONIE

À l'OIF la règle est le consensus. Le duel entre la Canadienne d'origine haïtienne, Michaëlle Jean – candidate désignée par défaut en 2014 faute de consensus africain – et la cheffe de la diplomatie rwandaise, Louise Mushikiwabo, n'a pas eu lieu. La Canadienne présentait le modèle d'une immigrée parfaitement intégrée au Canada, au

**« Il n'y a pas de contradiction à donner plus de place à l'anglais tout en restant un pays francophone ».**

**Louise Mushikiwabo**

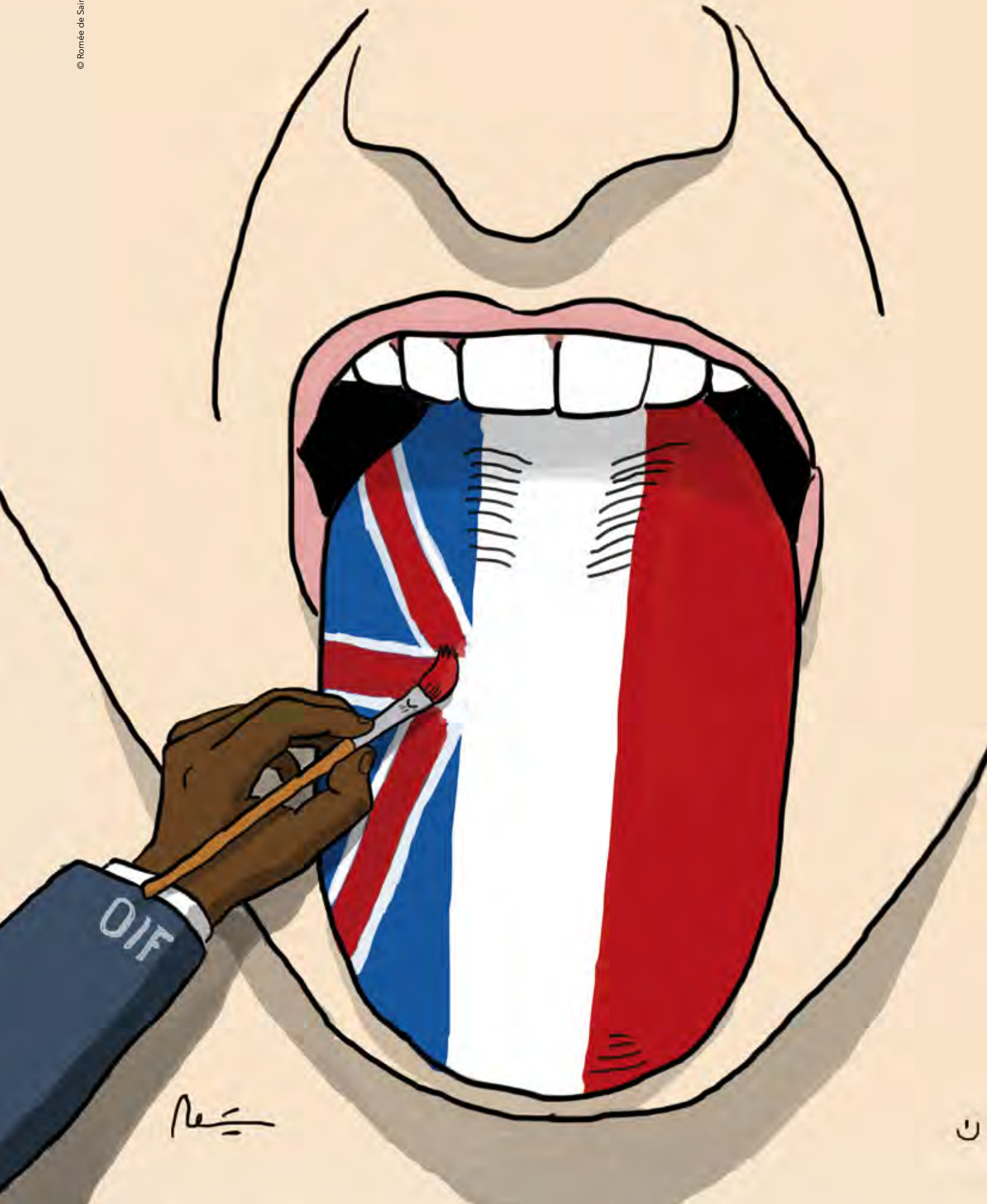
point d'en devenir Gouverneur Général en 2005, quand la seconde est une vieille habituée de la scène interna-

tionale, en sa qualité de ministre des Affaires étrangères du Rwanda depuis 2009. Critiquée par l'Élysée (la France est le premier contributeur net de l'OIF) pour son train de vie, Michaëlle Jean a dû se retirer. À Montréal, les rumeurs de « *coûts d'aménagement d'un demi-million de dollars dans son appartement de fonction à Paris* » ont eu raison de sa candidature, quoique Madame Jean ait aussitôt dénoncé une campagne de « *salissage* ». En vain.

La première femme africaine à diriger l'organisation a profité du scandale pour couronner une carrière brillante. En 1986, Louise Mushikiwabo décroche une bourse et quitte le Rwanda pour des études d'interprète aux États-Unis, ce qui la sauve du génocide qui élimine sa famille huit ans plus tard. Elle y vit pendant plus de 20 ans et se marie à un Américain. Son soutien à l'anglais n'est pas un tabou. Elle fait remarquer au *Monde* pendant sa campagne qu'« *il est normal et pragmatique, pour un pays enclavé, de donner une prépondérance à la langue anglaise. Il n'y a pas de contradiction à donner plus de place à l'anglais tout en restant un pays francophone* ». Une vision commerciale que partage le président français, qui s'exprime si souvent dans la langue de Shakespeare. Si Kigali n'a jamais quitté l'OIF, le Rwanda a remplacé le français par l'anglais en tant que langue obligatoire à l'école en 2010, rejoignant le Commonwealth. Son président-dictateur Paul Kagamé, issu de la diaspora tutsie établie en Ouganda, n'a

nullement été gêné d'annoncer en anglais la candidature de sa ministre des Affaires étrangères à Paris en mai dernier. Le Rwanda fait aussi preuve d'un certain laxisme dans l'acquittement de sa contribution statutaire. L'OIF a accordé à ce mauvais payeur en 2014 une réduction de 50 % pour une participation annuelle aux frais de fonctionnement de 30 000 euros... À l'évidence, une Rwandaise à l'OIF ne contribuera pas au rayonnement de la langue française et de la démocratie. Selon *Reporters sans frontières*, le gouvernement de Paul Kagamé pratique « *censure, menaces, arrestations, violences, assassinats* » contre les journalistes qui osent dénoncer l'autoritarisme de ses

© Romée de Saint-Céran pour L'Incorrect



## Monde

dirigeants et ne se gêne pas pour éliminer les opposants les plus remuants. À Kigali, on a donc besoin d'une France coupable pour asseoir sa légitimité. Aveuglés par un « miracle rwandais » dont les origines sont à trouver en partie du côté du pillage des ressources naturelles de la RDC voisine, les Français courbent l'échine. Pour faire plier le partenaire canadien qui voulait prolonger Michaëlle Jean, la France n'a pas hésité à lui promettre un fauteuil au Conseil de Sécurité de l'ONU et le rejet de la candidature saoudienne à titre d'État observateur de l'OIF.

**FÊTE OU DÉFAITE ?**

Le Premier ministre du Canada, Justin Trudeau, avoue avec un soupçon de mauvaise foi s'être incliné face au « consensus africain ». Aux yeux des conseillers en poste à l'Élysée et au Quai d'Orsay, l'Afrique anglophone a gagné le pari de la mondialisation et de la révolution numérique quand l'Afrique francophone demeure à la traîne. Il faut donc s'y soumettre.

Quant aux journalistes de la suite présidentielle française, frustrés de ne pouvoir lui soutirer le moindre mot, ils préfèrent ironiser sur l'ambiance festive du dîner de gala plutôt que de s'épancher sur le déclin de la francophonie. Les Macron s'égaient aux sons du *kotchari*, une danse traditionnelle arménienne, en compagnie du couple Déby, de Michaëlle Jean et de son mari. Il est de tradition en France de fêter les défaites. Au programme de ce premier déplacement en Arménie : une visite bâclée du musée du génocide et l'inauguration de la Maison Aznavour, centre culturel français flamboyant. Si le président Macron ne s'est pas distingué de ses prédécesseurs en annonçant un énième acte de décès de la Françafrique, son discours d'une quarantaine de minutes lui a permis de recycler son discours « mondialiste » inauguré à Ouagadougou en 2017, dans lequel il parlait d'une « langue monde émancipée de la France ». Autre recyclage, sa défense du multilatéralisme onusien, conjuguée à un plaidoyer pour une présence accrue de la francophonie sur la toile a fait l'effet d'un pétard mouillé. Faute de propositions concrètes, l'exercice d'improvisation a fini par se heurter contre le mur du réel. L'histoire retiendra de cette diplomatie verbeuse que la France a soutenu à Erevan la candidature d'un pays qui la déteste.

♦ **Jean-Jacques Graniński**

Allô  
le monde**TOUT ÇA POUR ÇA ?**

« Si le Président Bachar el-Assad est candidat, il sera candidat. Ce sont les Syriens qui doivent décider de leur avenir ». Jean-Yves Le Drian, cité par l'AFP, a fait un petit pas en direction de la Syrie à la suite des pays du Golfe. Ces derniers commencent à s'inquiéter de l'influence turque et persane en territoire arabe. Mais le plus étonnant n'est pas là. La phrase du ministre n'a suscité aucun commentaire, aucun tollé, aucune indignation française. Comme si les plus acharnés partisans de la révolution syrienne avaient baissé les bras et admis le désastre de la révolution syrienne, sept ans après. ♦

**MISS RACISME**

Les concours de beauté, avec leurs paillettes et leurs lumières sont un univers impitoyable. La démocratie directe qui s'exprime à cette occasion est souvent le prétexte inavoué de réactions nationalistes, régionalistes voire racistes. Pas en France naturellement, où notre pays a l'habitude de préférer les beautés venues des Îles. En Algérie où l'on est habituellement prompt à dénoncer le racisme post-colonial de la France, le taux de mélanine est un facteur déterminant pour obtenir l'adhésion ou le rejet du public. Miss Algérie 2019 avait cette année, le grand tort de venir du sud du pays où la peau est plus foncée. Le signe d'un changement des mentalités ? Pas tout à fait... La pauvre Khadija Benhamou a subi une avalanche de commentaires plus injurieux les uns que les autres en guise de couronnement. Au point de susciter la colère de Rokhaya Diallo et d'AJ+ sur les réseaux sociaux. ♦

**EN MAL DE PÉNAL**

Nouveau camouflet pour la Cour pénale internationale : Laurent Gbagbo, ancien président de la République de Côte d'Ivoire a été acquitté après sept ans de détention provisoire et des milliers de morts. La cour de La Haye a reproduit le 15 janvier le triste spectacle de Jean-Pierre Bemba, pareillement

détenu puis acquitté. De quoi nourrir les soupçons africains d'une Cour de Justice instrumentalisée par l'occident pour éloigner ses adversaires politiques. On comprend que Omar El-Béchir, inculpé depuis des années et en difficulté à Khartoum, n'ait toujours pas prévu de s'y rendre. ♦

# LA PAS TRÈS DRÔLE DE GUERRE



## LES HOMMES LIBRES

Frédéric Lynn

Éd. Bios

416 p. - 26 €

sans formation militaire, proche des milieux nationalistes, qui rejoint les rangs des séparatistes du Donbass. Sur place, il tombe sous la coupe de deux anciens caporaux de l'armée française

La guerre qui oppose depuis 2014 séparatistes pro-russes et forces armées ukrainiennes dans le Donbass, a jusqu'ici été traitée essentiellement sous l'angle géopolitique, et très rarement sous l'angle du vécu. Frédéric Lynn est un jeune français

en mal d'autorité. Il reçoit quelques rudiments d'instruction militaire et passe par diverses unités de volontaires.

On est bien loin ici de la « guerre fraîche et joyeuse » à la prussienne ou du lyrisme de von Salomon ou Jünger. On y découvre une boue envahissante, le froid, l'alcool, l'inaction, l'ennui, le désordre, une agressivité permanente. On fait connaissance avec un monde glauque où, à l'hôpital, des rescapés sont assassinés par des tueurs à gages, et des « *personnages louches* » viennent réclamer aux chirurgiens une « *oreille ou un doigt sectionnés pour toucher la prime que le camp d'en face avait mise sur la tête* » des blessés. Conscient d'avoir mis les pieds dans un « *panier de crabes* », l'auteur décrit « *une guerre dominée par les mafias* », une « *armée de clochards* » où la tactique est un gros

mot. Cette inefficacité militaire est exacerbée par une « *conception collective de l'armement* » en vertu de laquelle les rebelles arrivent sans arme sur les positions de combat et empruntent ce qui avait été laissé par leurs prédécesseurs. Ce laisser-aller, allié à un manque de volonté politique, explique certainement l'absence d'opérations décisives depuis quatre ans et la stagnation du front, stagnation qui sert d'ailleurs les intérêts des deux parties.

Écrit dans un style quelque peu relâché, *Les hommes libres* constitue un simple témoignage, « *au niveau du soldat et de sa vie quotidienne sur le front* ». C'est ce qui fait précisément son intérêt. À le lire, on se rend compte de la distance culturelle qui nous sépare de ce conflit.

◆ Serge Gadat

# ÉCLIPSES DIPLOMATIQUES

LE SOLEIL NE SE LÈVE PLUS À L'EST ◆ Bernard Bajolet

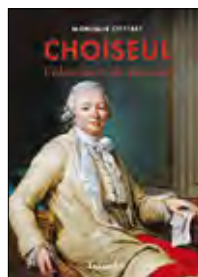
Plon ◆ 325 p. - 21,90 €



Bien écrits sur la forme mais décevants sur le fond, les mémoires de l'ambassadeur Bernard Bajolet laissent songeur sur le niveau de compréhension des diplomates et des dirigeants du renseignement français. Lui-même se décrit en préambule comme un gaulliste qui a voté Mitterrand : tout un programme. Certes les souvenirs de l'ancien coordinateur du renseignement de Sarkozy et DGSE de Hollande sont érudits et honnêtes, parfois légers. Mais, comme beaucoup de correspondants à l'étranger de sa génération, Bernard Bajolet ne voit plus ce qu'il voit et multiplie les erreurs d'analyse tout au long de sa brillante carrière. Faisant le bilan de la politique française en Syrie, il reprend les mots de François I<sup>er</sup> après le désastre de Pavie : « *Tout est perdu, fors l'honneur* ». Un constat optimiste. ◆ Hadrien Desuin

# CHOISEUL, LE MAL-AIMÉ

Principal ministre des Affaires étrangères, de la guerre et de la marine de Louis XV, le duc de Choiseul a été surnommé avec Kaunitz le « *cocher de l'Europe* » avant de connaître la disgrâce auprès de la nouvelle favorite, Mme du Barry. Proche de la marquise de Pompadour, il œuvre au « *pacte de famille* » associant les Bourbons de France, d'Espagne et de Naples et s'allie avec Vienne, l'ennemi séculaire, contre la Prusse de Frédéric et la puissance anglaise. Il négocie le traité de Paris en 1763, livrant à l'Angleterre le Canada et les Indes en échange de la fin de la guerre de Sept ans. Choiseul avait, selon le point de vue de l'époque, conservé l'essentiel, c'est-à-dire le sucre



## CHOISEUL, L'OBSESSION DU POUVOIR

Monique Cottret

Tallandier

432 p. - 24,90 €

des Antilles (où il avait des plantations), bien plus recherché que les fourrures du Grand Nord. Il veut redonner à la France une armée capable de prendre sa revanche. Pour cela, il modernise l'Armée et la Marine, laquelle défait la flotte anglaise lors de la Guerre d'indépendance américaine, plus de dix ans après son renvoi.

La biographie de Monique Cottret est tout à la fois un livre sur un homme et sur une période. Elle évoque cette France d'Ancien Régime que la Révolution a tenté d'effacer, cette France que l'on présente libertine et frivole alors qu'elle fut aussi grave et réfléchie. Comme Choiseul.

◆ Jean-Baptiste Noé

# LE QUÉBEC CONTRE LA REINE

**Le 4 décembre, en déposant une motion au parlement provincial, pour abolir la prestation de serment d'allégeance à la reine Elizabeth II, le parti québécois a rappelé que son objectif restait l'établissement d'une république indépendante de la monarchie britannique, « l'ennemi héréditaire ».**

**S**ymboles du Québec, les fleurs de lys qui flottent fièrement le long du Saint-Laurent nous renvoient à la grande histoire de France, celle des explorations et des conquêtes. Ici on parle encore français et on le revendique. Pendant deux siècles, la Belle Province aura été une possession du royaume de France avant sa cession aux Britanniques en 1763, après la guerre de Sept ans, un événement illustré dans le roman de James Fenimore Cooper, *Le dernier des Mohicans*. « Je me souviens » : la devise est inscrite sur le blason officiel d'une province en perpétuelle rébellion contre l'occupant britannique. Cette méfiance à l'égard de Londres subsiste toujours dans le subconscient de nos cousins d'Amérique et puise sa source dans le « Grand dérangement », cet épisode marquant de l'histoire française au Canada quand des milliers d'Acadiens furent déportés par les Anglais au XVIII<sup>e</sup> siècle.

## PENDANT QUE LA REINE BOIT LE THÉ...

Le Québec est logiquement la province canadienne où la monarchie constitutionnelle compte le moins de partisans. Selon un sondage du 25 mai 2018, à peine 17 % des Québécois soutiennent le maintien du statut quo actuel contre 68 % d'entre eux qui veulent sa fin. « Plusieurs raisons peuvent expliquer cela », indique Kevin Guillot, administrateur d'un site sur la monarchie britannique. « D'abord Elizabeth II est seulement représentée par un gouverneur général. Vivant au Royaume-Uni, elle ne peut se déplacer régulièrement sur ses terres canadiennes. Les Québécois ressentent cette absence comme un abandon. Ils ne peuvent continuer à être gouvernés par un monarque lointain qui se contente de déléguer ses pouvoirs à une tierce personne. Et si la reine a accompli pas moins de 22 visites au Canada, pour les plus récalcitrants de ses sujets francophones, elle n'est simplement pas là, elle boit le thé à Londres. Ensuite l'avenir de la monarchie britannique ne réjouit pas les Québécois. Son fils, le prince Charles n'est pas très populaire. Beaucoup désirent voir le duc de Cambridge, William, succéder à sa grand-mère, ou mieux, que la monarchie canadienne tombe avec la mort de la reine. Pis, si la reine parle parfaitement le français, comme elle a encore su le démontrer lors du 150<sup>e</sup> anniversaire de la Confédération canadienne, ce n'est pas le cas de Charles ou de William. Et savoir que leur futur monarque ne parle pas la seconde langue nationale est intolérable pour les Québécois », renchérit Kevin Guillot.

Des propos qui font écho à ceux de l'écrivain Luc Lavoie : « Je trouve

que la monarchie britannique est une institution tellement dépassée qui s'est ridiculisée elle-même depuis 50 ans. On est dans une société moderne, on n'a pas d'attache avec l'Angleterre ». Au Québec, on préfère de loin honorer les révoltes des patriotes au XIX<sup>e</sup> siècle contre les tuniques rouges ou encore inviter le prince Jean d'Orléans en 2008 pour le 400<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la capitale quand le reste du Canada continue de festoyer en hommage à la reine Victoria. Les deux référendums sur l'indépendance (1980 et 1995) ayant échoué, le porte-parole de la section québécoise de la ligue monarchiste canadienne, qui voue un culte à « the Queen », Etienne Boisvert, défend lui un « système qui fait partie de l'identité nationale et qui a apporté la démocratie au pays ». Alors, « oui, la couronne est associée à l'envahisseur anglais, mais on parle d'événements qui se sont déroulés il y a plus de 300 ans. Ce n'est plus du tout la même institution qu'autrefois » affirmait-il en 2011.

## PATRIOTES CONTRE TUNIQUES ROUGES

Le mariage de l'héritier de la couronne comme celui de son frère ont été l'occasion pour les nationalistes québécois de verser dans la critique. Ici on trouve comme argument principal des souverainistes, dont les thèses ont largement été influencées par l'Action française, le coût de la monarchie britannique : « Au Québec, on n'a pas d'affaires à payer pour ça, mais tant qu'on reste dans le Canada, on y est obligé » avait martelé alors à 24hmontréal, le président du mouvement national québécois au nom évocateur, François Saint-Louis. Un faux débat qui fait mouche dans la société québécoise. Il oublie de dire que les Québécois, comme l'ensemble des Canadiens, ne versent aucun impôt à la Couronne britannique, y compris pour l'entretien de « la Citadelle », la résidence d'Elizabeth II à Québec, la capitale.

Le regard que portent les jeunes québécois 2.0 sur cette monarchie est-il différent de celui de leurs aînés ? « Pour les milléniaux, une famille royale qui se contente d'accomplir des voyages officiels ne les intéresse pas. Ils semblent complètement détachés de ce système de gouvernance qu'est la monarchie constitutionnelle. Leurs origines britanniques sont très lointaines ou inexistantes. Ils expriment donc avec une certaine légitimité ne pas vouloir maintenir cette monarchie qui les gouverne », conclut Kevin Guillot. Les députés péquistes devront continuer à prêter serment de loyauté à la reine en attendant que leur rêve se réalise un jour, celui d'un... Québec libre. ♦ Frédéric de Natal



# Les Essais

Matthieu Baumier

## « LE LIBÉRALISME EST DEVENU FOU EN S'AUTO-DÉPASSANT »

**Notre collaborateur attaque de front ce monde d'après que l'on nous a imposé : faisant la suture entre folies libertaires et scandales libéraux, il réarme une génération.**



***Ce Voyage dans les ruines libérales-libertaires est-il le stade terminal de la « démocratie totalitaire » dont vous parliez dans un essai en 2007 ?***

À l'époque, j'affirmais que nous étions dans un moment post-démocratique, moment qui garde les apparences de la démocratie représentative et libérale mais où la démocratie n'est plus que l'image d'elle-même. C'est le danger principal évoqué par Tocqueville au sujet des démocraties représentatives et libérales. Nous sommes au cœur du Spectacle : nous vivons dans une image d'un monde que nous pensons être encore le vrai monde. Ce qui a changé depuis 2007 ? Le vrai est effectivement devenu un moment du faux (que l'on pense à la GPA) mais nous en sommes maintenant collectivement conscients. Cette conscience est du reste un des ressorts fondamentaux du réveil des peuples, partout en Europe, à commencer par la France et le mouvement des Gilets jaunes. Pour la France, il y a au moins trois événements dans la prise de conscience que la démocratie n'est plus que l'image d'elle-même : le vol référendaire de 2005, quand les « élites mondialisées » ont voulu remplacer le peuple ; les manifestations massives de La Manif Pour Tous, en 2013, lors desquelles est clairement apparu que, pour ces mêmes « élites » dont le président Macron est aujourd'hui à la fois le symbole et la caricature, tous les peuples ne se valent pas au sein du peuple français, et que leur « démocratie » autorise toutes les conceptions du monde sauf celles qui contredisent le pouvoir ; l'acceptation progressive par ces mêmes « élites » que le terrorisme musulman islamiste soit une sorte d'état normal du monde. En ce domaine, il y a eu collaboration d'une partie des « élites » avec l'ennemi.

**Quel est ce monde libéral-libertaire que vous décrivez ?**

Michéa a bien montré que la pensée libérale est double, que l'individu libéral-libertaire se ment à lui-même, comme la société post-démocratique se ment à elle-même : les élites mondialisées prétendent nous conduire vers un monde de libertés accentuées, y compris par le

## Entretien

transhumanisme ou l'IA, un monde où la satisfaction de nos désirs règnerait en maîtresse. Il n'y aurait aucune limite à l'humain, tant sur le plan économique que sociétal ou individuel, être libre serait pouvoir changer d'identité à tout instant et en même temps pratiquer la mobilité à l'échelle planétaire. Il n'y a pas de clivage gauche/droite au sein du libéralisme-libertaire. Ce qui ne signifie pas que le clivage gauche/droite n'est plus pertinent, au contraire. L'idéologie lib-lib se maintient au pouvoir d'élection en élection par l'invention d'une prétendue « extrême-droite », qui n'est tout simplement que la droite réelle, non libérale-libertaire, et d'une « extrême-gauche », qui n'est rien de

**« La chair reprend le pouvoir, refuse la déréalisation à laquelle le modèle libéral-libertaire veut encore croire. »**

**Matthieu Baumier**

plus que la gauche réelle. En repoussant la droite et la gauche aux extrêmes, tout en prétendant qu'il y aurait clivage gauche/droite au sein du camp auto-proclamé « républicain », les mêmes sont au pouvoir en France, et au sein de l'UE depuis plus de quarante ans. Le fond de l'idéologie libérale-libertaire est cependant plus ample : il s'agit de la foi en l'illimité.

**Vous citez des cas d'école, d'actualités toutes plus hallucinantes de la décennie passée : l'état de Saint-Denis par exemple et le fait divers incroyable des tirs de mortier contre le lycée Suger...**

J'associe le fait de penser intellectuellement ce qui se produit sous nos yeux avec, en effet, des cas d'école directement tirés de l'actualité. La société française craque de toute part, au point que nous ne nous en rendons même plus compte. Le délitement est devenu la norme, les dernières années le montrent : nous vivons entre attentats et jacqueries, qui plus est dans un contexte de violence quotidienne, violence dont les lycées professionnels et les « quartiers » sont devenus un symbole. La foi en l'illimité de l'idéologie du Progrès s'est insinuée à toutes les échelles, pas seulement à celle de la question écologique. L'autorité du professeur ou du policier est un gros mot. Il en va de même de celle des parents.

Tout ce qui poserait une limite est considéré comme une forme d'oppression en une société où la liberté des mœurs est devenue inséparable, économiquement parlant, du libéralisme économique et politique.

**Dans quels sens entendez-vous ce mot « ruines » : celles qu'il produit ou celles dans lesquelles lui-même se trouve ? Les ruines libérales-libertaires, ce sont les idées libérales devenues folles ?**

En effet, d'une certaine manière les idées libérales sont devenues *folles*, la référence est belle. On peut penser qu'elles l'ont toujours été. Tout dépend de quoi l'on parle. Ainsi, pour Adam Smith la liberté n'est pas l'illimité, elle se fonde au contraire sur la sympathie mutuelle, cette même sympathie étant le socle de la communauté faisant société. Dans ce cadre, l'individu doit être responsable. Vu sous cet angle, le libéralisme est en effet devenu fou en s'auto-dépassant. Le libéralisme est pluriel, comme toutes les idéologies politiques. Une forme de libéralisme s'est radicalisée, au point de connaître une transformation : il est devenu oligarchique.

**Vous écrivez que « la dissidence est partout, elle inquiète le pouvoir ». Pensez-vous que notre époque rappelle celle de 1989, juste avant la chute du Mur et du pouvoir soviétique ?**

En effet, la révolution a changé de camp. Les révolutionnaires post-68 sont à l'image des révolutionnaires post-17, leur modèle a échoué, il n'est plus révolutionnaire mais totalisant. Ce que les lib-lib ont prétendu combattre est maintenant devenu le camp de la résistance, de la nouvelle dissidence. La chair reprend le pouvoir, refuse la déréalisation à laquelle le modèle libéral-libertaire veut encore croire. Il y a une ambiance d'éveil. C'est chouette, non ?

◆ **Propos recueillis par Bertrand Lacarelle**



**VOYAGE AU BOUT DES RUINES LIBÉRALES-LIBERTAIRES**  
Matthieu Baumier  
Pierre-Guillaume de Roux  
228 p. - 17 €

## QUAND UNE JURIDICTION FAIT DE LA POLITIQUE



**LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE, PUNIR LES ENNEMIS DU PEUPLE**

Antoine Boulant  
Perrin ◆ 300 p. - 23 €

Entre 1793 et 1795, sous le régime de la Terreur, le Tribunal révolutionnaire a envoyé à la mort plus de 2 500 personnes, supposées être des ennemis de la Révolution. Antoine Boulant, historien, spécialiste de la Révolution et de l'Empire publie *Le Tribunal révolutionnaire*, ouvrage que l'on peut lire comme une chronique ; l'auteur y adopte une rédaction linéaire fidèle à la chronologie des événements qui se sont déroulés d'avril 1793 à juin 1795. Il offre un récit des diverses modifications apportées par décret au tribunal d'exception créé par la Convention en 1793 et des affaires qu'il traita. Le but de ce tribunal était de punir les ennemis de la « jeune République ». Pour autant, le travail de l'auteur ne se résume pas à un simple récit, dans la mesure où il étudie cette étonnante juridiction d'un point de vue plus philosophique ou juridique qu'historique, afin de suggérer au lecteur la subordination de ce tribunal au pouvoir politique. Le récit toutefois parle de lui-même, mettant en scène la tragédie liberticide et arbitraire à laquelle a abouti une telle confusion entre les pouvoirs politique et juridictionnel.

Les travaux d'Antoine Boulant se fondent sur des sources bibliographiques larges et approfondies. Si l'essai s'avère parfois difficile à suivre en raison du nombre incalculable de rebondissements et de protagonistes, il constitue un travail sérieux et solide qui démontre que « la justice révolutionnaire est évidemment révolutionnaire avant d'être juste ». ◆ **Grégoire Marnel**

## UNE AMITIÉ JUDÉO-CHRÉTIENNE

LA CONSCIENCE JUIVE DE L'ÉGLISE : JULES ISAAC ET LE CONCILE DE VATICAN II

Norman C. Tobias ♦ Salvator ♦ 338 p. – 22 €

Jules Isaac (1877-1963) participa à initier, après la séparation deux fois millénaire de l'Église et de la Synagogue, une réforme du lien de la foi catholique à sa source juive ; il inspira à Jean XXIII le point relatif au judaïsme de la déclaration *Nostra Aetate* du concile Vatican II. Connu d'abord pour un manuel d'histoire, le *Malet & Isaac*, déchu, car juif, de son poste d'inspecteur général de l'instruction publique en 1940, persécuté, Isaac rédigea *Jésus et Israël* en 1948, livre destiné à sensibiliser les chrétiens à l'antisémitisme généré par



leur tradition religieuse. Il cofonda en 1948 l'Amitié judéo-chrétienne de France, non sans que cela soit sans rapport avec le fait que nouée à la vie d'Isaac, vétéran de 14 – 18, on trouve celle de son ami Charles Péguy qui éveilla en lui une flamme spirituelle. À travers cette biographie Norman C. Tobias nous offre l'exemple d'un intellectuel français juif, ami des chrétiens, et dont la vie entière tendit à la recherche du bien au nom des valeurs universelles du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. ♦ **Al-Amin Emran**

## LE RÈGNE DE LA TECHNIQUE

LA PERFECTION DE LA TECHNIQUE

Friedrich Georg Jünger

Allia

400 p. – 22 €

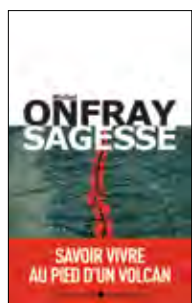
Un événement : les éditions Allia publient la traduction par Nicolas Briand du maître-ouvrage de Friedrich Georg Jünger. Dès le début des années 1940, FG Jünger publia cette auto-critique du cercle intellectuel formé avec son frère, Ernst, durant la République de Weimar. Parmi les plus extrémistes tenants du « national-bolchévisme », ils avaient un temps exprimé leur fascination pour le pouvoir organisateur de la Tech-

nique. L'essai n'en rompit que plus radicalement avec cette utopie technicienne pour en percer la logique, de l'intérieur. Dans cette somme, FG Jünger anticipe la transformation générale de la Terre en ressource, et jusqu'à la dématérialisation de l'argent sous l'effet du manque d'or physique, avant sa disparition pure et simple. Ni « le capitalisme » ni « l'esprit bourgeois » ne sont les vrais moteurs de notre époque : l'économie est englobée par la Technique, comme l'économiste dominé par l'ingénieur. Elle dicte à l'*oikos* ses mouvements en tendant d'elle-même à sa propre perfection, soumettant finalement toute existence à son rythme, abolissant *de facto* la pleine propriété et la vie privée. Un essai précurseur et capital.

♦ **Benjamin Demeslay**



## AVÉ COMMODE! CEUX QUI VONT MOURIR TE SALUENT !



SAGESSE

Michel Onfray

Albin Michel

528 p. – 22,90 €

Les productions de Michel Onfray se suivent et se ressemblent avec leur cohorte d'imprécisions et de contresens, leur mauvaise foi flagrante, et toujours le même refus obstiné de problématiser, c'est-à-dire de philosopher vraiment. *Sagesse* ne déroge pas à la règle et cet opus, censé clore sa *Brève encyclopédie du monde*, enchaîne les poncifs selon une langue gonflée qui n'en finit pas de s'étirer, histoire sûrement de donner à cet essai des proportions dignes d'une vraie somme, lors qu'on aurait pu le résumer en une phrase :

« Les Romains sont meilleurs que les

Grecs qui se perdent dans des raisonnements compliqués et inutiles tandis que les Romains nous apprennent à vivre, eux ! » C'est facile et c'est faux, comme souvent Onfray. Qui-conque s'intéresse à la philosophie des Grecs anciens sait que, métaphoriquement, Platon contient tout Sénèque, mais que Sénèque ne contient pas Platon. Quant à l'honneur dont

Michel Onfray fait grand cas, le considérer tel un pré carré romain face à Périclès, à la mort de Socrate, devant la *Polis* grecque, face à Léonidas et ses trois cents spartiates, cela laisse songeur. C'est qu'Onfray préfère la gladiature aux phalanges hoplitiques, lui, le philosophe prétendu gladiateur qui n'a jamais débattu qu'avec des personnes qu'il savait incapables de lui répondre et qui, *de facto*, monte plus souvent sur le ring bouffon du catch médiatique qu'il ne pénètre l'arène du Colisée. Plutôt Commode que Spartacus, Michel...

À la fin, cependant, on comprend qu'Onfray se contemple au travers de ces Romains dont il invente une image qu'il espère être celle qu'il donne à voir de lui ; tant et si bien d'ailleurs que les pauvres Romains, rabaisés à des sortes d'experts en *coaching*, ne lui servent plus qu'à vendre sa soupe. En filigrane, *Sagesse* nous renseigne malgré tout sur notre décadence actuelle, semblable à celle de Rome, durant laquelle on aurait tout à fait pu imaginer un pseudo-philosophe, du genre d'Onfray, écrire dans le seul but de satisfaire son ego et sa gloire ! On lui aurait même consacré un Cahier de l'Herne. La preuve d'une époque dévoyée... ♦ **Rémi Lélian**



## Éditorial



Par Romaric Sangars

# L'ESSENCE DE L'HUMOUR

**L**e Haut Conseil à l'égalité entre les hommes et les femmes vient de publier un rapport analysant le taux de sexisme et d'accoutumance au sexisme dans l'humour français. C'est qu'on ne déconne pas au Nouveau Tribunal de l'Inquisition. Les femmes peuvent être voilées dans les quartiers islamisés et partout ailleurs ; encouragées, devant les facs, à se prostituer avec des « *Sugar Daddies* » pour payer leurs études ; humiliées en permanence sur le réseau virtuel par la pornographie de masse ; bientôt esclavagisées ici et là pour porter les enfants des classes supérieures ; mais l'urgence est de traquer la mauvaise blague, sait-on jamais, ça pourrait relancer un holocauste. C'est en effet assez drôle que le gouvernement s'imagine qu'une telle politique, financée à grands renforts de subsides publics, ait une quelconque pertinence. En humour comme en littérature, je me tiens pour ma part à la position d'Oscar Wilde : il n'y a pas de blagues sexistes ou antisexistes, il n'y a que des blagues drôles et d'autres qui ne le sont pas.

Surtout, cette appréhension du problème, ce flicage des consciences à faire passer la Stasi pour une amicale de concierges, est fondée sur une ignorance totale de ce qu'est l'humour, cette chose qui nous distingue des animaux et des féministes. En effet, si l'humour a des vertus sociales (et existentielles profondes), ce n'est pas par le prisme d'une conformité bienveillante au groupe, mais, comme l'exprimait l'humoriste Walter dans un récent entretien avec nous, par celui d'une « transgression bénigne ». J'irais même jusqu'à prétendre que l'humour ressortit à une pulsion destructrice. L'humour tient au fait de casser un code ou une hypocrisie nécessaire – mais sous l'angle de la représentation ; de démasquer une tare sans qu'il y ait de pilori ; de dénoncer un groupe en l'absolvant. Réussir un trait d'esprit, c'est tirer à blanc mais toucher la cible.

Si Pierre Jourde, qui nous a accordé un long entretien ce mois-ci, est si excellent satiriste, s'il est capable de se montrer si drôle, c'est peut-être parce qu'il pratique la boxe et que comme tout esprit noble, il aime à se faire des ennemis. On rit parce qu'on accepte que le réel cogne et pour déjouer l'angoisse qui en résulte. Sinon, on évite la confrontation directe, on ne s'étonne pas des différences, on les nie (et on condamne ceux qui les désignent en imaginant que cela les fera disparaître). On n'exorcise pas les ratages de la relation véritable, on expulse le déviant en renforçant l'unité artificielle de la secte. On se martèle le torse en bramant que nous appartenons aux justes, au camp du siècle, à celui de Sofia Aram. On ne rit pas de l'autre et de soi, on jubile de sa petite élection socio-culturelle et on jouit de piétiner, et on jouit d'autant mieux qu'on s'autorise de la morale. On ricane. Parce que les médiocres et les peine-à-jour qui, pour oser un trait d'humour, ont besoin d'un Ausweis de La République en marche, ne rient pas ; ils ricanent. Ils ne tournent pas en dérision les conditions de la catastrophe, ils prennent très au sérieux leur contre-monde en toc. Ils moquent ceux qui ne goûtent pas au goulag. Ils ne rient pas, ils ricanent, comme Satan et les comiques de *France Inter*. ♦





LES GRANDES QUESTIONS DE L'INCORRECT

# LES CÉSAR

## SERVENT-ILS AUTRE CHOSE QU'EUX-MÊMES ?

© Académie des César

La 44e cérémonie des César se déroulera le 22 février.  
Entre autocélébration, indignations convenues,  
interminables remerciements, faux lyrisme et gags lourds,  
ce raout a-t-il un sens ?

Par Arthur de Watrigant

### OUI ET NON. IL LEUR ARRIVE EXCEPTIONNELLEMENT DE SERVIR UN FILM

« Les César n'ont rien changé à la carrière du film », racontait Dominique Moll, multi-nominé en 2001 pour *Harry, un ami qui vous veut du bien*. « À mon sens, sauf exception, les César servent avant tout à satisfaire les égos du cinéma français », ajoutait-il. Dans certains cas, pourtant, « l'effet César » existe, certes incomparable avec celui que produit son cousin ricain (une simple nomination aux Oscar vieille de dix ans reste *bankable*), mais des films peu connus comme *L'Esquive* (César du meilleur film en 2005) ou *Lady Chatterley* (5 César en 2007), une fois primés, ont pu entamer une seconde vie. « Mais ce sont des épiphénomènes », remarque un réalisateur. « Les César sont devenus encore plus prévisibles que le Festival de Cannes. Les lauréats sont soit les films déjà auréolés d'une grande notoriété, soit des petits films sociaux inconnus. Le systématisme est évident. Pour cette année, on sait déjà que la récolte va se partager entre *Le Grand Bain* et *Jusqu'à la garde*. Nous sommes loin du temps de Gabin, président de la première cérémonie », conclut-il. ♦

### NON. ILS MAINTIENNENT CANAL SOUS PERF

Canal +, partenaire depuis 1994, soigne à travers les César son statut de banquier du cinéma français. Si les audiences chutent chaque année – les concours d'indignation où la précarité de Kevin-l'intermittent rivalise avec celle de Mammadou-le-migrant ne font plus recette, et les *private jokes* du milieu conjuguées aux litanies de remerciements ont fini par lasser même les lecteurs inconditionnels de *Closer* – la chaîne tient néanmoins à démontrer coûte que coûte « au milieu » et à ses abonnés qu'elle a encore de l'avenir en dépit de la perte de ses deux marchés de niche : le bouillard et le football. ♦

### OUI. ILS PEUVENT SERVIR LES RÉALISATEURS

« Je ne regarde que très rarement la cérémonie, les prix m'ennuient et ce qui me parle et compte, c'est le plébiscite du public », nous confie le jeune réalisateur Antoine Raimbault. Si la recette reste le mètre-étalon des producteurs, quand un réalisateur est récompensé et que l'information est colportée au JT de Delahousse, les financiers sont rassurés sur leur poulailler et les têtes d'affiche se font moins bégueules. Ainsi, le discret Martin Provost, qui reçut sept César pour *Séraphine* en 2009 et se trouva par la suite en mesure de diriger un beau duo de Catherine (Frot et Deneuve) dans *Sage Femme* (2017). ♦



## OUI. ILS PERMETTENT DE S'OUVRIR À L'AUTRE

Quel est le point commun entre *Amour* (2013) de l'autrichien Michael Haneke, *Timbuktu* (2015) du mauritanien Abderrahmane Sissako et *Elle* (2017) du batave Paul Verhoeven ? Eh bien, ces réalisateurs étrangers ont tous reçu le César du meilleur film. Comme quoi, si les belles âmes du 7<sup>e</sup> art n'accueillent pas de migrants dans leur salon, reconnaissons-leur au moins la noblesse de partager avec des étrangers les subventions qui leur sont dues, lesquelles permettent de naturaliser de nombreux films étrangers et de les couronner chez nous. ♦

## OUI. À CONDITION DE NOUS DEMANDER NOTRE AVIS

Seuls les membres de l'Académie à jour de cotisation (le bar à digeos ne se remplit pas tout seul) sont habilités à exprimer leur voix lors d'un vote secret à deux tours. Lesdits membres de l'Académie doivent être obligatoirement des professionnels du cinéma (acteurs, producteurs, attachés de presse...), un système qui pousse fatalement à la consanguinité et aux petites magouilles. Si pour bénéficier de sang frais, l'Académie demandait son avis à *L'Incorrect*, Matthieu Kasso-

vitz gagnerait le César du « meilleur acteur qu'on déteste » pour *Sparring* de Samuel Jouy ; Emmanuel Mouret celui du meilleur « réalisateur #MoiNonPlus » pour *Mademoiselle de Jonquières* ; Vincent Lindon celui de la révélation pour *L'Apparition* de Xavier Gianiolli ; Romain Goupil, le César du vide pour *La Traversée* ; Hélène Fillières celui du « meilleur film anticonformiste » pour *Volontaire* ; Jacques Audiard, celui du meilleur film étranger français pour *Les Frères Sisters* ; et Bruno Podalydès, celui de « la meilleure adaptation bien-chez-nous » pour *Bécassine*. ♦

## OUI. ILS FONT ÉCLORE LES JEUNES POUSSÉS

« Pour les acteurs confirmés comme pour les réalisateurs, un César n'apporte pas grand-chose. Mais pour les autres, c'est un vrai changement », explique un producteur. « Le César offre une cote immédiate à une jeune pousse et, dans un milieu à la recherche de nouvelles stars, il permet de starifier un acteur à moindres frais ». Parce que les César sont ultra-médiatisés, une actrice inconnue peut se retrouver propulsée du jour au lendemain sous le feu des PROJOS et passer de la course aux cachets à l'impossible tri des scénarios reçus. Et ça, ce sont tout de même de belles histoires. ♦

## NON. LES NOMINATIONS EN SONT LA PREUVE

On découvre dix citations pour *Le Grand Bain*, autant pour *Jusqu'à la Garde*, deux succès à la fois publics, critiques et publicitaires, et pourtant deux films qui, même si le second est de bonne facture, seront oubliés l'an prochain. En clair, l'Académie préfère labelliser l'adoubement général plutôt que de prendre le moindre risque. Elle aurait pu oser, par exemple, mettre en lumière l'exquise Diane Rouxel (*Volontaire*) plutôt que de citer l'énième joujou d'Abdellatif Kechiche ; elle aurait pu récompenser l'audace du plus intéressant des réalisateurs français, Quentin Dupieux, avec *Au Poste !*, ou encore affirmer que le film de genre ne se réduit pas à une adaptation sèchement masochiste de Duras (*La Douleur*) mais qu'on peut mêler la jubilation à la souffrance, comme dans *Revenge* de Coralie Forgeat. Mais non : l'Académie n'a rien osé, cette année encore. ♦

## Ragots divers



### CHRISTOPHE EN QUATRE CONCERTS EXCEPTIONNELS.

Christophe sera en résidence au Théâtre de la Porte Saint-Martin pour quatre représentations du 21 au 29 mai. Le chanteur se produira chaque soir avec des « amis artistes » invités, tous présents sur son album de duos. On peut donc espérer entendre Étienne Daho, ou encore Chrysta Bell, que l'on retrouve dans la troisième saison de *Twin Peaks*. Des concerts qui s'annoncent somptueux, et pour lesquels il ne reste d'ores et déjà plus beaucoup de places. ♦

### LE LIVRE EN 6 HEURES D'ONFRAY POUR MOIX.

Quand Yann Moix déprime, son copain Michel Onfray lui écrit un livre « entre 12h et 18h », raconte-t-il chez Crespo-Mara sur LCI. C'est très rapide, pour écrire un livre, ça, six heures ! Beaucoup plus rapide, en tout cas, que Flaubert, par exemple, qui, lui, a mis cinq ans pour torcher *Madame Bovary* rien que pour sa gueule. Depuis, entre 12h et 12h 15, Yann lit chaque jour au moins une fois le livre qu'il a inspiré à Michel. *Madame Bovary*, c'est Moix ! ♦

### NICLOUX ADAPTE SOUMISSION.

Si Guillaume Nicloux avait déjà collaboré avec Michel Houellebecq pour *L'Enlèvement de Michel Houellebecq* – délicieux OVNI, voici que le réalisateur s'attèle à l'adaptation en série télévisée de *Soumission*, le roman qui prophétisait une islamisation sans violence de la France et envahit les librairies le jour des attentats de *Charlie Hebdo*. Mais Nicloux fera aussi jouer le plus célèbre des romanciers français avec le plus célèbre des acteurs français, Gérard Depardieu, dans le film *C'est extra !*, où les acteurs, incarnant leurs propres rôles, se retrouvent au régime dans un centre de thalasso. Ça met en appétit. ♦

Pierre Jourde

# CONFESSIONS D'UNE TÊTE BRÛLÉE

Universitaire spécialiste des écrivains fin-de-siècle (il a dirigé l'édition en Pléiade à paraître de Huysmans), critique hilarant et assassin (*La Littérature sans estomac* avec Éric Naulleau), romancier virtuose alliant toujours à la nostalgie le comique féroce, Pierre Jourde est l'un des grands noms de notre littérature actuelle. Passionné d'arts martiaux, l'écrivain avait intérêt à savoir encaisser les coups. Entre la détestation de certaines de ses victimes journalistes, la tentative de lynchage qui résulta de la publication d'un roman autour de son village natal (*Pays perdu*), ou les nombreuses déconvenues subies au gré d'escapades casse-cou telles que racontées dans son dernier livre, *Le Voyage du canapé-lit*, Pierre Jourde a montré qu'il avait le cuir dur autant que la plume tranchante.

**Vous qui avez tant critiqué le nombrilisme des écrivains parisiens, voilà que vous pratiquez depuis plusieurs livres l'écriture autobiographique ! Comment expliquez-vous cette nouvelle inflexion ?**

Il y a des événements auxquels on se sent obligé de répondre littérairement : l'enterrement de mon père en Auvergne, et de cette jeune fille, pour *Pays perdu* ; la mort de mon fils pour *Winter is coming* ; la mort de ma mère pour ce dernier livre. Cette histoire de canapé était un bon prétexte, et puis, un canapé, c'est un bon résumé psychanalytique des relations familiales ! Je m'empresse d'ajouter que j'en ai marre de l'écriture du moi et que mon prochain livre baignera dans un imaginaire débridé.

**Votre mise en scène fait penser au Décaméron, par le fait de se retrouver coincé dans un véhicule et de raconter des histoires pour faire passer le temps...**

Le Décaméron est une très bonne comparaison. J'adore ce genre de structure narrative digressive où l'on se raconte des histoires, c'est une grande tradition du Moyen Âge et de la Renaissance. Le fil rouge, c'est les objets comme incarnation de notre rapport au réel. Et la parole va se développer dans une autre cohérence : cette manière qu'a une génération de renverser ce qu'a fait l'autre.

**C'est un livre très vif, souvent comique, au contraire de votre livre précédent, si dur, qui relatait la**

**mort de votre fils. Aviez-vous besoin d'écrire à rebours du précédent ?**

C'est plutôt une espèce de renversement symétrique. Je crois que l'esprit de ce livre c'est de montrer comment les pires tragédies sont inséparables d'un certain comique et vice-versa. Je ne suis certes pas le premier à dire que l'humour fonctionne sur de la matière tragique. Dans *Winter is coming*, je raconte comment mon fils et moi, à la veille de sa mort, nous marrons parce qu'on est en train de vivre une scène de poursuite dans l'hôpital qui reprend le dernier OSS 117. Le tragique absolu n'existe pas. On a beau faire, même quand on meurt, on arrive à être ridicule.

**Vous ne pouvez pas, cette fois-ci non plus, vous empêcher d'étriller certains de vos confrères !**

Tous mes livres, je les écris dans une relation forte et conflictuelle avec le réel, et ils sont tous tissés de littérature, de références positives ou négatives. *L'Heure et l'ombre* est une sorte de réécriture de Sylvie de Nerval. *A contrario*, ce qui me semble une anti-littérature, c'est-à-dire quelque chose qui n'est plus que mots, je ne peux m'empêcher de le donner en contre-exemple. Le propos de mes livres, c'est de montrer qu'on est tellement infestés de discours qu'on ne sait plus très bien où est la réalité.

**Vous remarquez que ce sont les journalistes, et non les écrivains, qui se sont le plus scandalisés de vos attaques...**

La presse est devenue un vrai pouvoir qui se défend comme un pouvoir, or,

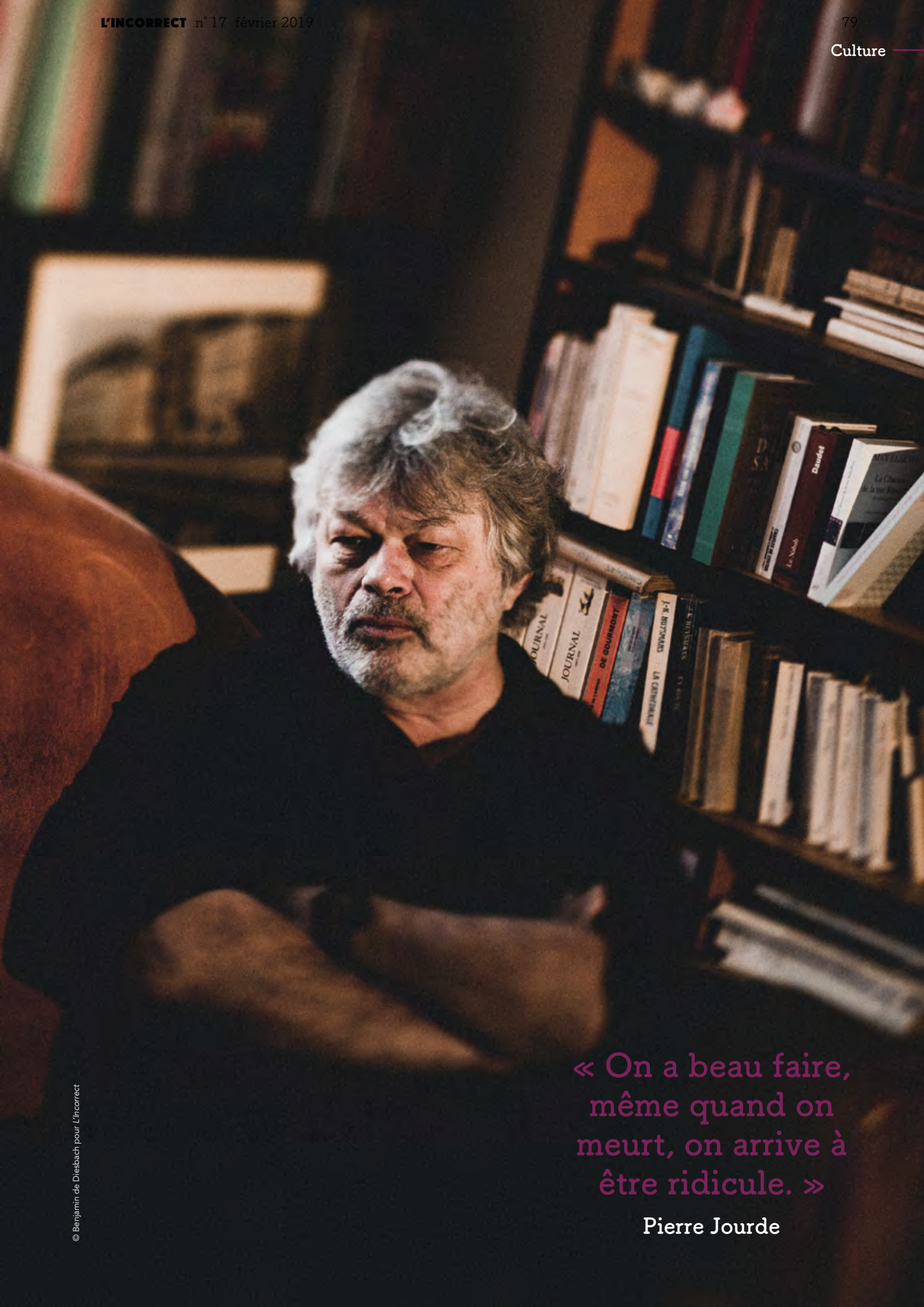
tout pouvoir déteste qu'on le remette en cause, avec cette complication pour les journalistes que c'est un pouvoir qui se prend pour une expression de la liberté. Ces braves gens ont organisé mon interdiction, par-derrière, que ce soit en me faisant déprogrammer de certains festivals ou en faisant pression pour annuler des articles. Edwy Plenel a déclaré que les gens qui s'attaquaient au *Monde des livres* étaient des ennemis de la liberté !

**Et d'un autre côté, maintenant, ce sont certains habitants de Niort qui se plaignent des propos tenus par un personnage de Houellebecq sur leur ville...**

C'est effrayant parce que tout le monde se sent obligé de défendre le fait qu'il est sourd, nain, femme, breton ou niortais. Au nom de la défense des minorités, on ne peut absolument plus parler... C'est une espèce de libanisation culturelle terrifiante. L'exemple même du « *double bind* » : d'un côté, on nous appelle au métissage ; et de l'autre côté, on nous intime de nous enfermer dans nos bulles culturelles.

**Vous avez beau voyager beaucoup et vivre à Paris, vous revenez toujours au Massif central.**

C'est le gag. Je ne suis pas du tout certain de penser que les racines soient ce qui donne absolument sens à une société, mais je constate un fait, c'est que je ne peux pas vivre sans cette terre. C'est tout juste, quand j'arrive, si je ne me mets pas à genoux pour l'embrasser ! Et puis il y a aussi quelque chose de spécial, c'est qu'en réalité, quand on y



« On a beau faire,  
même quand on  
meurt, on arrive à  
être ridicule. »

Pierre Jourde



## « Comme puis-je allier une espèce de violence et une forme de complexité? »

Pierre Jourde

un idéal esthétique. L'attirance pour la violence est une réponse à la violence de la réalité. C'est ça, la boxe, au fond: faire exister deux corps, l'un par rapport à l'autre. Et la littérature, également, fait exister deux consciences dans leur rapport réciproque; les réveiller l'une par l'autre.

**Vous en profitez d'ailleurs pour égratigner certaines de vos cibles favorites...**

Il y a un prix sur « la tenue morale du livre », et je dis que c'est étrange de le recevoir aujourd'hui, mais qu'à Yannick Haenel, ça irait très bien, parce qu'effectivement, c'est un écrivain qui se trouve toujours du côté du bien ! Ce n'est pas les prix qu'il faut remettre en cause, mais la façon dont ils sont parfois attribués. Notamment à l'Académie française... Quand on couronne Joël Dicker, c'est vraiment du jeunisme stupide ! Ça y est, je ne vais pas avoir le Goncourt mais je n'aurai pas non plus le Prix de l'Académie française ! Tant pis, c'est foutu...

**Est-ce un paradoxe jourdien si, pour rendre hommage à votre mère, il faut d'abord que vous développiez une bonne dose de satire de la grand-mère ?**

Oui, je crois que je parle aussi de ce rapport à l'affection qui passe d'abord par un détournement, satirique ou brutal, comme pour atténuer ce que je considère comme la violence de l'émotion, que celle-ci soit amoureuse ou affective. Je ne me cache pas que dans les rapports au sein de notre famille, il y a une brutalité héréditaire. Je suis peut-être brutal avec ma grand-mère, c'est vrai, mais à la fin, la perspective se renverse. On n'a pas tout compris, ni tout su. Mais il faut dire que la grand-mère était un personnage particulier. Et puis elle était d'une avarice monstrueuse, et sur son testament, elle

est, on a plutôt l'impression d'être nulle part, de s'égarer à nouveau dans la sauvagerie. C'est donc un type d'enracinement paradoxal, mais c'est justement ce à quoi je suis attaché.

**Dans *La Première Pierre*, vous racontez la tentative de lynchage que vous avez subie là-haut après la publication de *Pays perdu*. Cet autre livre a-t-il eu là-bas un impact ?**

Non, il n'y a pas eu d'écho comparable. Il m'arrive de rencontrer là-bas quelqu'un qui me dit qu'il a lu ce livre et me donne raison. Beaucoup de gens pensent cela sans oser l'affirmer tout haut. Et puis il y a des gens qui ont agressé mes enfants et qui voudraient bien maintenant que les choses se tassent. Il n'en est pas question. Quand on voit des gens jeter des pierres sur ses enfants: c'est terminé ! Et ça franchira les générations. De toute façon, c'est comme ça, là-bas.

**Votre attachement au concret a-t-il trait à vos racines de paysan auvergnat, selon vous ?**

J'ai fini par le croire. J'ai quand même commencé à écrire en étant complètement éloigné de la réalité. Ça a beaucoup évolué parce que la vie vous sonne et vous demande de répondre à cet appel du réel. Comment puis-je allier le réalisme et l'imaginaire ? Comme puis-je allier une espèce de violence et une forme de complexité ? C'est devenu

**Dans ce dernier roman, on a l'impression que les objets conspirent contre vous. N'est-ce pas une manière paradoxalement fantastique d'appréhender le réel le plus trivial ?**

Oui, ça reproduit une espèce de superstition que j'avais, enfant. Je ne crois plus que les objets conspirent, mais c'est une manière d'exprimer le fait qu'alors qu'on essaie de vivre une expérience d'une certaine intensité, on s'aperçoit qu'elle nous est confisquée en se heurtant au réel. Vouloir vivre une expérience, c'est un pur acte de l'imaginaire, et c'est le paradoxe de cette relation. Le réel, forcément, répond: vous l'avez; mais dans la gueule !

**Votre satire de l'Académie française est complètement démente !**

Le moment l'était !

**N'y a-t-il pas néanmoins quelque chose de précieux dans cette manière qu'ont les Français de sacraliser encore la littérature ?**

Oui, je suis tout à fait d'accord avec vous. Mais sacraliser la littérature, d'une certaine manière, c'est à double tranchant, parce que c'est aussi une manière de ne pas trop y aller. C'était en tout cas un moment à la fois hautement comique et hautement funèbre, et je ne savais pas qu'il y avait autant de prix: ils ont dû en décerner quarante, ce jour-là !

a tout de même écrit qu'elle ne voulait pas que sa fille soit enterrée avec elle !

### D'où cette réappropriation de sa mère par la vôtre à travers le canapé-lit ?

C'est toute l'histoire du livre : le canapé est un objet dont la récupération, dans un premier temps, fait penser à ma mère qu'elle est vraiment la fille de sa mère : elle veut récupérer l'objet. Une fois que le geste a été fait, qu'elle nous a imposé de le trimballer – c'est vraiment sacrificiel – eh bien, c'est comme si on l'avait enterré et on peut le balancer !

### Au tournant des années 2000, *La Littérature sans estomac*, qui démasquait tout un ensemble d'escroqueries littéraires, avait eu un bel écho libérateur. Vingt ans plus tard, Angot est chez Ruquier et Despentès, membre du jury Goncourt. N'est-ce pas déprimant ?

Par moments, oui, c'est un peu déprimant de voir qu'on a beau s'évertuer à dire des choses, la même comédie recommence, et la même comédie, c'est simplement qu'on ne lit pas et qu'on célèbre des écrivains pour tout à fait autre chose que le grain de leur texte. On s'intéresse à eux en raison de leur image ou de la dimension sociologique de leurs écrits... La dimension littéraire devient trop compliquée, on célèbre des écrivains imaginaires. Despentès, je veux bien, elle a pu écrire des choses intéressantes. Mais alors Haenel, c'est grotesque, ampoulé... Haenel se dit rebelle, inassimilable, alors qu'il a commencé par flatter outrageusement Sollers et qu'il a été par conséquent publié par Sollers puis loué par *Le Monde des livres*, avant de recevoir un prix Décembre où son éditeur, Sollers, était membre du jury ! Ce « rebelle » décoré de l'ordre des arts et lettres évolue en fait dans une petite bulle maffieuse ! Muray avait déjà décrit ces rebelles en pantoufles.

© Benjamin de Diesbach pour L'Incorrect

## ROAD NOVEL BAROQUE

LE VOYAGE DU CANAPÉ-LIT ♦ Pierre Jourde  
Gallimard ♦ 272 p. – 20 €



À la mort de leur grand-mère, Pierre Jourde et son frère se voient confier par leur mère le transport en Auvergne d'un vieux canapé-lit. Profitant d'un week-end de Pâques pour effectuer les 1000 kilomètres du voyage, et du huis clos du véhicule pour enchaîner des anecdotes, l'écrivain se fait conteur et multiplie les virages narratifs et physiques. Rythme alerte, ton caustique, on navigue entre les époques, les souvenirs familiaux, exotiques, littéraires, et si le récit est d'abord un peu long à démarrer ou que la qualité des anecdotes est parfois inégale, la trajectoire du livre s'achève à très haut régime, combinant des moments hilarants et cruels à d'autres terriblement émouvants. Osé, puis habile, puis magistral. ♦ R.S.

### En dépit de ces critiques, quelle est votre vision de la littérature contemporaine ?

Je remarque que dominant dans la littérature actuelle, du moins celle qui est récompensée et qui est lue, toutes les formes de réalisme. Le dernier Goncourt, il n'est pas mal, il est même incontestablement bien écrit, mais c'est du naturalisme pur ! J'ai l'impression qu'on ne peut plus faire que ça : du naturalisme, de la confession individuelle ou du biopic.

### Le précédent Goncourt, *L'Ordre du jour* d'Éric Vuillard, était aussi inspiré d'un moment historique, en effet...

Je vous avoue que je n'ai pas réussi à aller jusqu'au bout parce que les romans avec les nazis, qui nous expliquent qu'ils étaient méchants et qu'on ne le dit pas assez : ça m'emmerde ! Le fait qu'il y ait une histoire réelle, c'est un alibi, justement, ça évite de se coller avec la réalité. On demande une

« La dimension littéraire devient trop compliquée, on célèbre des écrivains imaginaires. »

Pierre Jourde

représentation normée de la réalité, plus d'échappée... Alors, il y a des résistances, j'aime bien ce que font Carole Martinez ou Marie N'Diaye, ou encore Chevillard, qui sait jouer avec le langage sans être pour autant formaliste. Ce n'est pas parce qu'on dit que le ciel est bleu qu'on va sentir que le ciel est bleu. Ce n'est pas ça, la littérature ; ça, c'est l'illusion du réalisme. ♦ **Propos recueillis par Romaric Sangars**





Antoine Raimbault

## FILMER LA JUSTICE FRANÇAISE

**Pour son premier long-métrage, Antoine Raimbault nous replonge dans l'affaire Viguière, un professeur accusé du meurtre de sa femme – femme dont le corps n'a jamais été retrouvé. Dans ce thriller conduit à l'anglo-saxonne, le jeune réalisateur français offre une immersion fascinante au cœur d'un système judiciaire français mal connu. Nous l'avons appelé à la barre.**

**Pourquoi vous être intéressé à cette affaire-ci ?**

C'est un peu par hasard. En 2009, un ami cinéaste, Karim Dridi, me parle de Jacques Viguière, un homme très cinéphile qu'il avait croisé dans des festivals et qui était sur le point de comparaître devant la cour d'assises pour le meurtre de sa femme, disparue neuf ans plus tôt. Je lui ai d'abord répondu que les affaires judiciaires n'avaient pas la cote dans le cinéma français, mais j'ai pourtant commencé à lire tout ce que je trouvais sur l'affaire parce que ce « crime parfait » – sans preuve – m'interpellait. Un procès sans cadavre, c'est impossible dans le droit anglo-saxon. Lorsque je débarque à la cour d'assises en avril 2009 pour le premier procès Viguière, je tombe du banc. Je découvre en effet la justice de mon pays et trouve qu'elle marche un peu sur la tête (les deux verdicts successifs l'ont prouvé).

Je rencontre aussi cette famille en sur-sis. Sans doute parce que je ne suis pas journaliste, un rapport de confiance va se construire avec elle, et je suis marqué par l'indignation de quelqu'un de très important dans cette histoire qui n'apparaît pas dans le film et s'appelle Emilié : la maîtresse de Jacques Viguière au moment de la disparition de sa femme. Elle était alors étudiante en droit, voulait devenir juge d'instruction, et a découvert la justice à travers son histoire d'amour avec cet homme. Pendant neuf ans, elle a fait de cette quête de la vérité son sacerdoce.

**C'est elle qui vous a inspiré le personnage de Nora ?**

C'est en tout cas par cette rencontre que je commence à écrire une histoire. Ma volonté première est de représenter la justice de notre pays et je m'aperçois que je connais bien mieux le code de procédure anglo-saxon – comme sa fa-

meuse formule : « *Objection, votre Honneur !* » – parce que mon imaginaire sur le thème est nourri de cinéma anglo-saxon, alors que le cinéma français a déserté les cours d'assises. En France, on dit « *Monsieur le Président* », pas « *Votre Honneur* ». Dans la procédure anglo-saxonne, c'est au cours du procès que la vérité émerge, par l'affrontement entre la vérité de l'accusation et celle de la défense. En France, la vérité est à la charge de l'instruction, elle précède donc le procès, et l'oralité des débats est seulement là pour mettre en scène cette vérité judiciaire contenue dans le dossier, et qui se trouve verrouillée par l'instruction et par la police.

**Un système plus libéral chez les Anglo-saxons, plus autoritaire chez nous ?**

La procédure anglo-saxonne procède en effet d'une vision plus démocratique alors qu'en France la justice vient d'en haut, des « sachants » qui guident l'instruction. Ils ont à charge et à décharge de trier le bon grain de l'ivraie, le résultat étant remis en grande partie entre les mains d'un président, tout à la fois juge et arbitre. Dans la procédure anglo-saxonne, il y a le fameux « *hear-*

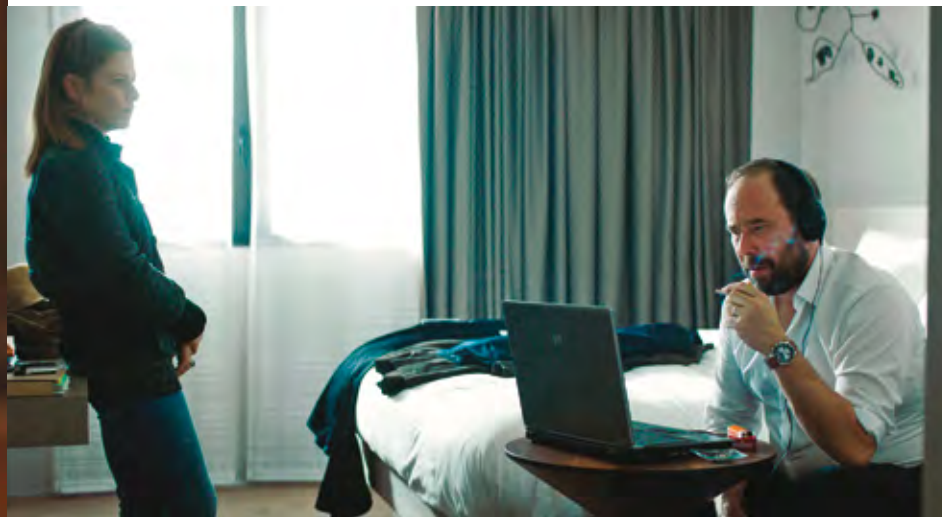


Le 27 février 2000 disparaît Suzanne Blanch, 38 ans, épouse de Jacques Viguié, un professeur de droit à l'université de Toulouse. À la suite des déclarations de l'amant de Suzanne, Olivier Durand, des soupçons conduisent la police à mettre en cause son mari. Celui-ci est acquitté en 2009 – acquittement confirmé en mars 2010 par le second procès en appel.

say » : on peut faire valoir qu'il ne s'agit que de rumeurs et que ça n'a pas lieu d'être dans l'enceinte du tribunal. En France, l'accusation fait son beurre de la rumeur, ce que montre l'affaire Viguié. La justice française adore les accusateurs. On attend de la justice des preuves, qu'elle fabrique de la vérité, et bien souvent, elle ne fabrique que du doute et on sort frustré de la cour d'assises.

### Quelle distance vous êtes-vous imposé pour filmer une affaire qui vous touchait de si près ?

Lorsqu'il y a appel, après le premier acquittement, je cesse d'envisager le film et me fais l'émissaire de la famille Viguié qui cherche à changer d'avocat. C'est ainsi que je fais la rencontre de Maître Dupont-Moretti. Je suis aux premières loges pour le second procès et découvre cette affaire d'écoutes téléphoniques versées en dernière minute à la défense et qui permet de découvrir qu'il y a eu de la subornation de témoins, manifeste mais prescrite. Ce procès offre alors des rebondissements exceptionnels. Après sa clôture, j'imagine le personnage de Nora et débute le travail d'écriture avec pour règle de circonscrire la fiction à ce personnage sans rien toucher de l'affaire elle-même. Tout est vrai, simplement Nora me permet d'interroger ce principe de « l'in-



## UNE INTIME CONVICTION (1 H 50)

D'Antoine Raimbault

Avec Marina Fois, Olivier Gourmet, Laurent Lucas ♦ En salles le 6 février 2019

Depuis que Nora a assisté au procès de Jacques Viguié, accusé du meurtre de sa femme, elle est persuadée de son innocence. Craignant une erreur judiciaire, elle convainc un ténor du barreau de le défendre pour son procès en appel. Alors que l'état se resserre autour de celui que désormais tout accuse, la quête de vérité de Nora vire à l'obsession. Hors champ du cinéma Français depuis une quarantaine d'années, la cour d'assises est explorée de manière fascinante par *Une Intime conviction*. En s'appropriant le thriller judiciaire, genre de prédilection américain, Antoine Raimbault raconte ce procès singulier au suspense redoutable sans jamais tomber dans la facilité de l'efficacité narrative. Si la tension est permanente et grande la puissance dramatique, le réalisateur français n'en met pas moins en lumière toute la complexité de notre système judiciaire si méconnu. *Une Intime conviction* n'est pas un film à thèse, il n'offre guère de réponse, sinon la légitimité du doute au cœur de notre justice. Passionnant. ♦ A.W.

time conviction » qui se forge chez elle comme chez les accusateurs de Jacques Viguié.

« En France, la justice vient d'en haut, des "sachants" qui guident l'instruction. »

Antoine Raimbault

Filmer une cour d'assises, avec ses costumes, ses rites et ses personnages, cela revient à filmer un spectacle...

C'était l'énorme difficulté : rendre cette théâtralité des assises sans que cela soit théâtral. La première mission

du film était de représenter la cour d'assises dans toute sa complexité. J'ai opté pour un thriller judiciaire vu du banc – c'est pourquoi les témoins sont de dos ou interrogés de biais. Mon autre objectif était de montrer le peu de place qu'on laisse à la défense, même si Dupont-Moretti est un avocat singulier qui n'a pas peur de prendre toute la place ; mais aussi comment une personne pétrie de valeurs, Nora, dans sa quête éperdue de vérité, finit par les piétiner.

Justement vous montrez dans ce personnage de Nora le drame d'une personne prête à tout

pour prouver son « intime conviction » ...

Dans notre procédure, qui descend de l'Inquisition, l'intime conviction a quelque chose de religieux. L'article 353 du code de procédure pénale dit ceci à son sujet : « La loi ne demande



« J'ai opté pour un thriller judiciaire vu du banc. »

Antoine Rimbault

*pas compte aux jurés des moyens par lesquels ils se sont convaincus [...] Elle leur prescrit de s'interroger eux-mêmes dans le silence et le recueillement et de chercher dans la sincérité de leur conscience quelle impression ont faite sur leur raison les preuves rapportées contre l'accusé, et les moyens de sa défense.* » L'enjeu, ce sont leurs impressions. L'intime conviction est donc un sentiment. Dans la procédure anglo-saxonne, on demande de prendre une décision au-delà de tout doute raisonnable. On en appelle à la raison. Évidemment, toute justice est humaine, donc imparfaite, mais il y a quand même quelque chose d'angoissant dans l'irrationnel de l'intime conviction. Dans notre procédure, le doute doit profiter à l'accusé, mais j'ai vu trois fois des accusés condamnés à quinze ou vingt ans sans preuve !

**Pourtant les policiers affirment plutôt l'inverse et se plaignent que des coupables soient relâchés pour vice de procédure ou par laxisme...**

Je pense que la vérité se trouve au milieu de tout cela. La différence entre la justice et la police, c'est le doute. Les policiers sont évidemment convaincus de leurs enquêtes, quand bien même elles seraient pleines de défaillances. Et s'il y a des défauts de procédure, c'est que l'enquête est mal faite et heureusement que nous ne sommes pas condamnés. C'est l'État de droit et la démocratie. « *Il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent* », écrivait Voltaire.

**Si vous avez pris le parti de ne pas changer les noms des personnages, avec Olivier Gourmet en Dupont-Moretti, vous avez privilégié l'interprétation à la stricte ressemblance...**

Quand je suis allé voir Olivier Gourmet, la première chose qu'il m'a demandée était de changer de nom. Je ne le souhaitais pas pour ne pas susciter la méfiance. Le travail des comédiens n'est pas un travail d'imitateur, tout est question d'équilibre entre la place à laisser aux acteurs et mon rapport obsessionnel au réel. J'ai pensé à Gourmet très tôt et lors de notre rencontre j'ai vu qu'il était du même bois que Dupont-Moretti. Mais j'ai réellement mesuré cela une fois en salle de montage, et dans son évolution jusqu'à la plaidoirie finale, sur laquelle j'ai construit tout mon film, Gourmet et Moretti ne font plus qu'un. ♦ **Propos recueillis par Arthur de Watrigant et Romaric Sangars**

## Taylor Swift

# LA REINE, LES SERPENTS ET LES DÉMOCRATES

**Alors qu'une captation de son spectacle dantesque est disponible sur Netflix, retour sur les attaques que subit depuis longtemps la reine de la pop, entre jalousies et lobbying démocrate. Des coups qui ne la révèlent pas moins indestructible.**

**E**n novembre 2017, *Society* titrait « *Taylor Swift : la chanteuse chérie de l'Amérique pro-Trump* ». La jeune chanteuse de Pennsylvanie venait de sortir son sixième album, *Reputation*, qui battait des records de ventes, et malgré cela, elle était attaquée de toute part : on la disait paranoïaque, recluse ; on allait jusqu'à la comparer à un serpent : d'où le titre de son album et sa thématique reptilienne. L'artiste venait de sortir un concentré de fiel en vue de régler ses comptes (« *Look What You Made Me Do* » et son clip pharaonique, « *This Is Why We Can't Have Nice Things* », un morceau attaquant Kanye West à mots-couverts). Ainsi Taylor Swift caracolait-elle en tête des ventes tout en retournant les attaques subies contre ses adversaires. La sans-talent Kim Kardashian la traite de serpent ? Qu'à cela ne tienne, toute la communication de son nouvel album sera centrée sur ce thème. On la décrit comme paranoïaque ? Elle renoncera à toute promotion, ne donnant qu'une seule interview à son magazine officiel. Au lieu de déchoir, elle élève sa légende.

### UN SILENCE IMPARDONNABLE

Cependant, il reste une accusation qu'il lui est difficile de retourner : elle serait pro-Trump. Ce qui le prouve ? Elle ne parle pas de politique dans ses chansons, et qui ne dit mot consent. Ubuesque. Taylor Swift considère sans doute seulement avec lucidité qu'il n'est pas du devoir d'une chanteuse pour minettes d'étaler ses opinions à longueur de chansons. Quelle erreur ! Dans un monde où la parole d'une Beyoncé compte davantage que celle d'un écrivain, et où Kanye West envisage sérieusement de se présenter en 2024 pour la course à la Maison Blanche, tout le monde doit avoir un avis et s'empresser d'en informer l'humanité entière. Enfin... À condition d'avoir un avis démocrate, bien sûr ! Dans son livre *Primetime Propaganda*, Ben Shapiro démontrait de façon magistrale le noyautage d'Hollywood par les démocrates, qui en profitaient pour promouvoir sans vergogne leur agenda politique. L'industrie musicale n'est pas épargnée. Le *Guardian* a d'ailleurs écrit que « *dans l'année qui a suivi l'élection de Donald Trump, le monde du divertissement a largement montré son unité dans son dédain envers sa présidence. Mais une voix notable manque au chœur : celle de Taylor Swift, la plus grande star de la pop au monde. Son silence est frappant, et démontre le parallèle entre elle et le président : leur utilisation des réseaux sociaux pour se créer des soutiens, leur mégalomanie, leur focalisation sur les résultats, et leurs soutiens au sein de l'alt-right* ». Plus loin dans

Dans son livre *Primetime Propaganda*, Ben Shapiro démontrait de façon magistrale le noyautage d'Hollywood par les démocrates, qui en profitaient pour promouvoir sans vergogne leur agenda politique. L'industrie musicale n'est pas épargnée.

l'article, on reproche également à Taylor d'avoir des amis « minces, blancs et en bonne santé ». Pour vous prémunir des foudres de la gauche, il serait peut-être bon de développer une application de rencontres qui nous permette de recruter des amis colorés, obèses et lépreux (« Adopteunquota ? »).

#### UN SPECTACLE PHARAONIQUE

Qu'en est-il des engagements politiques d'une popstar racontant essentiellement ses déceptions amoureuses ? À vrai dire, Taylor Swift ne bénéficie pas spécialement de soutiens parmi l'alt-right, elle ne diabolise personne et c'est pour cela qu'elle rassemble. En 2016 déjà, durant la campagne présidentielle, plusieurs médias avaient exigé d'elle qu'elle dénonce le candidat Donald Trump. Le site internet Mashable s'était même livré à l'exégèse d'un de ses posts Instagram où elle montrait son épaule dénudée, concluant qu'il fallait y voir l'intention de l'artiste de voter pour Hillary Clinton... Malgré tous ces efforts pour l'entraîner contre son gré à une prise de parole politique, Taylor Swift est restée mutique, n'en remplissant pas moins des dizaines de stades à travers le monde pour l'une des tournées les plus rentables de l'année. Un spectacle à son image : pharaonique, égocentrique et grandiloquent. Des dizaines de danseurs, un gigantesque serpent mécanique qui surgit sur scène, des jeux de lumière d'une perfection rarement atteinte.

Ce déluge tellurique a été filmé à Dallas et se trouve disponible sur Netflix depuis le 31 décembre. On y retrouve pléthore de danseurs, un jeu de sons et lumières tout bonnement époustoufflant, et, bien évidemment, comme toujours dans ce genre de productions, moult changements de décors et de tenues. Le point d'orgue du spectacle sera sûrement *Look What You Made Me Do*, hymne vengeur dans lequel elle règle ses comptes avec ses némésis Kanye West et Katy Perry, et qui voit un immense serpent surgir de derrière les deux écrans qui encadrent la scène. La setlist fait bien évidemment la part belle au dernier album, *reputation*, mais Taylor Swift n'oublie pas non plus ses tubes country qui ont fait d'elle la petite chérie de l'Amérique, notamment lors d'un interlude solo au piano tout à fait poignant. ♦ **Joseph Achoury Klejman**





Balthazar

## DANDYSME ET FLAMANDS NOIRS

Qui a dit que la pop belge se résumait à l'insipide Stromae? Effectivement, on peut venir de l'ancienne cité industrielle de Courtrai et produire un rock racé, groovy et envoûtant, comme le démontrent les Flamands de Balthazar. Leur nouvel album, *Fever* (Pias), a la saveur d'une bière belge de caractère et se consomme sans modération.

**C**ourtrai serait-il devenu le Manchester du plat pays? À l'écoute du dernier opus de Balthazar, il est plus que jamais permis de le penser. Depuis sa création en 2004, le groupe flamand né d'une rencontre dans la rue entre trois lycéens a su faire la démonstration de son talent en se démarquant du reste de la production belge par des mélodies lancinantes et mélancoliques et un sérieux sens du groove. Dès les débuts, les Belges se font remarquer par la critique musicale, ce qui vaut à leur premier disque *Applause* d'être nommé « album de l'année 2010 » aux Music Industry Awards. En quinze ans, Balthazar a suivi un parcours exemplaire, ce qui a même amené ses membres à travailler sous la houlette de Ben Hillier, le producteur de Blur et Depeche Mode. Malgré le départ de la violoniste Patricia Vanneste qui fait aujourd'hui de Balthazar une formation exclusivement masculine, leur musique n'a rien perdu de son glamour légendaire. Révélés par l'album *Rats* en 2012, les Courtraisiens, toujours menés par le tandem Maarten Devoldere/Jinte Deprez (tous deux chanteurs-guitaristes), ont le groove chevillé au corps et ils le prouvent dès les premières notes de basse de « Fever », le premier titre (éponyme) de l'album.

Traversé par des influences psychédélics et furieusement pop à la fois, ce morceau est plus que jamais entraînant et groovy en diable. Cependant, la mélancolie n'a pas

**Malgré le départ de la violoniste Patricia Vanneste, leur musique n'a rien perdu de son glamour légendaire.**

disparu des compositions de Balthazar, en témoignent des titres comme « Changes », « Wrong faces » ou « Watchu Doin' ». D'ailleurs, la voix de Maarten Devoldere n'est pas sans rappeler le timbre d'un grand dandy du rock aujourd'hui disparu, Leonard Cohen. Oscillant entre pop, rock indépendant et fusion, l'album est fait de mélodies aussi obsédantes qu'enjouées comme sur le morceau « Entertainment ». On a même parfois l'impression d'écouter un groupe de rhythm and blues, ainsi des rythmes syncopés du lumineux « I'm never gonna let you down ».

On décèle même quelques influences orientalisantes, voire world music, au détour de morceaux comme « Grapefruit » et « Roller Coaster ». Enfin, on se laisse entraîner par le genre de mélodies naïvement joyeuses dont Balthazar a le secret, comme sur le morceau « Wrong vibration » qui rappelle la new wave surannée et très connotée *eighties* de Frankie Goes to Hollywood. Le dernier morceau, « You're real »,

est de loin le plus envoûtant, avec ce petit côté jazzy en plus qui lui donne un statut particulier au sein de l'album.

D'un dandysme typiquement britannique et d'un style tout en retenue, Balthazar prouve qu'il n'a désormais plus rien à envier aux grands noms de la pop anglaise. À découvrir, assurément. ♦ **Mathieu Bollon**



**FEVER**  
Balthazar  
Pias  
14,99 €

## Fernand Khnopff

## L'OR DES SONGES

Une savante rétrospective au Petit Palais permet de se replonger dans l'œuvre du maître des chimères.

**F**ernand Khnopff fait partie de ces génies secrets que la postérité a parfois occultés, lui préférant la patine plus ostentatoire d'un Moreau ou d'un Klimt. Dans une famille symboliste haute en couleurs, Khnopff peut faire figure de taiseux, échappant à la compréhension de ses contemporains au fil d'une œuvre hermétique, émaillée d'énigmes et d'indices toujours trompeurs. C'est un aristocrate hautain, à la limite de l'autisme, drapé dans sa superbe et reclus dans sa maison d'architecte sise sur les hauteurs d'Ixelles, où il ne travaille qu'au centre d'un cercle d'or peint sur le sol. Un biographe peu amène dira de lui qu'il n'aura fait qu'élever toute sa vie « *la tour d'ivoire du pessimisme* ». Pourtant il résume à lui seul la magie singulière du symbolisme belge, cet art total qui s'est propagé depuis les rives d'Ostende jusqu'aux brumes de Gand, dans ces ruelles où Rodenbach courtisait le spectre d'une morte, dans la granuleuse obscurité peinte par Spilliaert, et dans le souffle des vers catabatiques d'Émile Verhaeren, annonceur des brasiers futurs.

Époque fertile que cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans la Belgique flamande, alors fabuleusement prospère grâce à son empire colonial. Les États bourguignons déjà fastueux avaient su opérer le tournant de l'industrialisation, pour s'engouffrer dans ce grand siècle mort-vivant, malade de ses spectres, boursoufflé d'un fantasme antique que la lente déchristianisation de l'Europe a laissé remonter. Au pinacle d'une terre industrialisée et métamorphosée par le feu de ses mines, se déploie l'art symboliste belge, parfait syncrétisme de l'occultisme et de la technique qui devait faire parler le fer.

## LES HEURES PÂLES

Ce qui frappe d'emblée dans son œuvre c'est son étrange contemporanéité, sa qualité presque cinématographique. Art du cadrage, art de la composition que n'auraient pas dénigré Diane Arbus ou David Lynch, insufflant ici, par la répé-

tion des formes et des silhouettes, une cadence inquiétante, une simultanéité des formes qui exhorte le spectateur à s'interroger sur son propre regard. En répétant à l'envi ses obsessions graphiques, Khnopff nous livre par touches pudiques, austères, les clés de son inconscient : il y règne d'abord la figure hiératique et autoritaire de la Mère, Première Réveuse par le truchement de qui son monde imaginal peut se déployer. Vient ensuite la figure de la sœur, qui fait écho à son contemporain Georg Trakl, le poète expressionniste autrichien qu'on savait incestueux : cette sœur se dédouble, se duplique et achève de tisser la toile de l'inconscient khnopffien, qui, en bon aristocrate, ne souhaite pas sortir de son sang et de sa famille : ces deux figures tutélaires inventent une femme divinisée, à l'érotisme lointain, pas si éloigné des rêveries d'un certain Sacher Masoch. À la conjonction de la figure spirite et de l'électricité naissante, la silhouette féminine devient à elle seule une sorte d'horizon indépassable.

## MÉDIUMS

Khnopff est aussi à l'aise dans la peinture de l'intime familial que dans ses troublants paysages mornes. À *Fosset, un soir* convoque l'apparition d'un double presque médiumnique, à moins qu'il soit la représentation d'une sorte de *time lapse* avant l'heure. On sent que quelque chose se tapit derrière ces couleurs pâles. On y célèbre le retour contrarié d'une religiosité dénuée de divin qui sera à la base des errances occultistes de Blavatsky et du « Sar » Péladan, dont Khnopff se réclame parfois un peu hâtivement, ce qui lui valut le surnom dédaigneux de « Bouguereau de l'occultisme ». Loin de cette image carnavalesque, Khnopff semble comprendre que la complexité du « progrès » exige une adaptation de la question religieuse. Car enfin, et c'est sans doute ce en quoi Khnopff est le plus grand des symbolistes, chez lui le symbole n'est pas une métaphore, il est un signe au sens le plus fort, qui nous renvoie à un passé mythique dont nous sommes orphelins. ♦ Marc Obrégon



Fernand Khnopff est un aristocrate hautain, à la limite de l'autisme, drapé dans sa superbe et reclus dans sa maison d'architecte.

FERNAND KHNOPFF, LE MAÎTRE DE L'ÉNIGME ♦ Jusqu'au 17 mars 2019

Petit Palais – Avenue Winston Churchill, 75008 Paris

[www.petitpalais.paris.fr](http://www.petitpalais.paris.fr)

Footbaleurs, collage et p'tites pépées pour *The Game*

Guy Peellaert

# LE MAÎTRE DU JEU

Artiste plasticien belge ayant vécu en France où il décrocha les arts et se fit une réputation de génie inclassable, Guy Peellaert est mort en 2008. Bédés expérimentales, affiches de film célèbrissimes (*Paris Texas* ou *Taxi Driver*), pochettes mythiques (Rolling Stones, Bowie) et peintures numériques, son univers visuel aura marqué de son empreinte le dernier demi-siècle. À l'occasion de la réédition de *The Game*, qui rassemble ses planches expérimentales publiées après 68, Jean-Emmanuel Deluxe est allé visiter le parolier Boris Bergman, qui l'a bien connu, afin d'évoquer ses souvenirs avec l'artiste.

**M**ême si son nom vous est étranger, vous n'avez pu passer à côté de ses images. Citons simplement la pochette de l'album *Diamond Dogs* de Bowie et sa créature hybride, ou bien celle de *It's Only Rock'n'Roll* des Stones avec son ambiance parade rock au Reichstag, ou encore celle de *Pour nos vies martiennes* de Daho, sans oublier *Wandatta* de Lio où la chanteuse apparaît en figure de proue d'un vaisseau-fantôme. Guy Peellaert, c'est aussi *Rock Dreams*, une galerie d'images qui va du registre romantique (Brian Wilson dans sa chambre, peinant à écrire un nouveau tube des Beach Boys) au registre acide (les Rolling Stones en uniforme nazi

entourés de jeunes filles pré-pubères). Ce *baby-boomer* issu de la haute bourgeoisie catholique bruxelloise percevait dans la pop culture de l'*American Dream* un moyen d'échapper à son paradigme et de nous renvoyer comme par une surface réfléchissante nos « rêves du XX<sup>e</sup> siècle » (ainsi s'intitulait son dernier ouvrage). S'il est assez irritant de constater comment la pop culture, jadis considérée comme « mineure », est devenue la forme culturelle dominante, on commettrait pourtant une erreur en blâmant Guy Peellaert de cette situation. Son propos à lui était d'un autre ordre, qui nous invitait au contraire à nous méfier des idoles aux pieds d'argile.

♦ Jean-Emmanuel Deluxe

# PEELLAERT PAR BERGMAN



**Boris Bergman, auteur mythique de la pop française, fut un compagnon de route de Guy Peellaert et prit comme lui tous les risques afin de défendre « une certaine idée de la culture populaire » face à des cultureux germanopratin dont la descendance bobo essaie bien maladroitement de récupérer un concept pop auquel elle n'a jamais rien compris. Les souvenirs du parolier de l'album *Passé le Rio Grande* de Bashung nous éclairent sur celui qui illustra les affiches des films de Robert Altman, Francis Ford Coppola, Martin Scorsese, Wim Wenders ou Robert Bresson.**

## Comment avez-vous découvert Guy Peellaert ?

Ce fut à travers le film *Jeu de Massacre* d'Alain Jessua où Michel Duchaussoy jouait le rôle de Peellaert. C'est un des rares films français où le personnage principal est un dessinateur de bandes dessinées. Je communiquais avec lui par fax, et un jour je lui ai envoyé un dessin me représentant en aveugle avec une canne blanche en haut d'une colline, en train de fumer un joint tout en lançant : « Guy, c'est toi ? » Guy m'a envoyé le contrechamp, avec la fumée du joint planant au-dessus de G.I.'s qui répondaient : « Ça sent le Boris ». On a souvent collaboré ensemble, il a réalisé la couverture d'un de mes romans et il était également très ami avec Lio (Boris Bergman a écrit les paroles de l'album *Wandatta*). Je lui ai écrit la préface anglaise de *Rêves du XX<sup>e</sup> siècle*, et il a également conçu la pochette de mon hommage à Buddy Holly.

## On se rend compte avec *The Game* que Guy Peellaert changeait constamment de style graphique...

C'était son point commun avec Alain Bashung. Ils ne voulaient pas être prisonniers d'une méthode. *Jodelle* était dans une lignée franco-belge, alors que *Pravda* comme *The Game* étaient davantage dans une lignée américaine avec ces aplats de

couleur. Puis, à un moment, toute son admiration pour Edward Hopper est ressortie. Dès *The Game*, on se rend compte que la statue est déjà dans la pierre, dans *She and the Green hair*, il y a déjà la photo que l'on retrouvera plus tard, mais il n'a pas encore superposé les éléments.

## Il semble que Peellaert entretenait une relation d'amour-haine avec les mythes américains...

Guy me disait très souvent qu'il détestait la nostalgie. En réalité, il luttait contre ce sentiment. Nous autres slaves, nous sommes nostalgiques avant d'avoir eu des souvenirs. Je pense que de manière jungienne la mémoire de nos ancêtres coule dans nos veines. Il avait ce que j'aimais dans la new wave qui revisitait les standards rock des années cinquante en s'en moquant un peu, mais tout en cultivant une vraie tendresse. Du côté du « triangle des Bermudes » (*Les Inrocks*, *Télérama*, *Libé*), on considère que la country est une musique à la droite du ranch de Trump. Ils oublient que ce genre musical a connu de sérieux anars à la Woody Nelson. Guy me confiait souvent sa tendresse pour Dolly Parton. Un jour, on avait même suivi une minute de silence parce qu'elle s'était fait réduire la poitrine à cause de son dos.

Il avait l'humour d'Ostende. N'oublions pas que cette ville portuaire un peu colonisée intellectuellement par l'Angleterre est à part en Belgique. Je pense que le futile traité par des gens qui ne le sont pas ouvre une belle dimension. Et c'est mieux que d'avoir l'attitude de tous ces snobs qui font semblant d'aimer les films intelligents. Je les ai tous vus dans les cinémas de la rive gauche, partir les uns après les autres avant la fin ! C'est un peu le même principe de *Playboy* avec ces types qui affirmaient lire la nouvelle de Salinger, alors que ce n'était qu'un alibi pour se rincer l'œil sur la playmate de la page centrale. De ses premiers travaux, en passant par *Wandatta* jusqu'à sa dernière exposition et ses projets (il préparaient un retour de *Pravda* sous les traits de Kate Moss), on se rend compte à quel point il aimait la femme.

## Racontez-nous l'histoire incroyable de sa carte de vœux pour Jean-Pierre Chevènement, en 2000, qui représentait des personnages historiques en curieuse posture...

Il avait deux clients assez atypiques, Jean-Pierre Chevènement et Karl Lagerfeld. Chevènement adore le travail de Guy Peellaert, et celui-ci me confiait : « Je ne sais pas ce qui lui a pris en sortant du coma, il est devenu fou ! » Avant d'ajouter affolé :



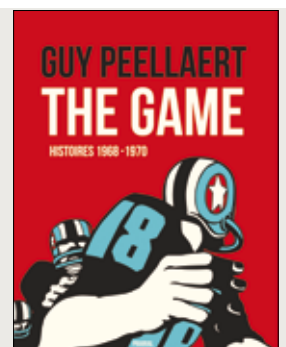
Pour l'an 2000, Guy Peellaert réalisait *La République contre les bien-pensants*, carte de vœux commandée par Chevènement, alors ministre de l'Intérieur

« Il veut des gens à quatre pattes qui font l'amour ! » C'est quand même le seul mec de gauche qui s'est réveillé de droite. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait ! ♦ **Propos recueillis par J.-E.D.**

## L'ÂGE ADULTE DE LA BD

**THE GAME** ♦ Guy Peellaert ♦ Prairial ♦ 144 p. - 29 €

Si *The Game* est un album qui permet de découvrir trois histoires courtes qui ont fait passer la bande dessinée à l'âge adulte, comme un équivalent graphique du film *MASH* de Robert Altman, *She and the Green hair* est d'une modernité garantie sans photoshop et en avance de trente ans sur son époque. *Carashi* se rapproche davantage des comics underground américains pour évoquer une guerre des sexes à la manière de *La grande Guerre des bleus et des roses* de Norman Spinrad, et si on aurait adoré voir Peellaert poursuivre *Marsha Branson*, le dessinateur avait quant à lui le sentiment d'avoir épuisé le médium. Un dessinateur aussi précurseur que doué de nombreuses facettes. ♦ **J.-E.D.**





## Il Miracolo

# UNE SÉRIE DIVINE

Arte propose une série italienne autour d'un miracle qui en confirme un autre : comment l'Italie ressuscite en tant que grand pays du cinéma. Alléluia !

« **C**eux qui obéissent à la chair pensent aux choses de la chair. Ceux qui pensent à l'esprit pensent aux choses de l'esprit. Mais la chair c'est la mort tandis que l'esprit c'est la vie et la paix ». C'est sur une phrase de l'Épître aux Romains prononcée par le prêtre dépressif Marcello que s'achève le premier épisode d'*Il Miracolo*, prodigieuse série italienne créée par le romancier Niccolò Ammaniti, traitant des miracles à l'époque contemporaine et que diffuse actuellement Arte (disponible sur le site de la chaîne).

Cela fait déjà quelques années que l'Italie donne des signes de vitalité au cinéma et à la télévision. Rome sert souvent de cadre à ces méditations filmiques, que ce soit dans le chef-d'œuvre de Sorrentino *La Grande Bellezza*, dans le désormais culte *Romanzo Criminale*, dans *Baby* qui traitait de la prostitution occasionnelle de certaines jeunes filles de la bonne société ou bien encore dans *Suburra* qui narrait les affrontements entre les clans mafieux du Latium et les gitans. *Il Miracolo* fait aussi la part belle à la Ville, filmée sous tous les angles, montrée de jour et de nuit dans ses recoins les plus sordides et ses appartements bourgeois. On y suit l'un des personnages principaux, le Premier ministre italien Fabrizio Pietromarchi, admirablement interprété par l'acteur Guido Caprino.

### DU PLASTIQUE ET DU SANG

Athée et confronté à une crise politique qui pourrait conduire l'Italie à quitter l'Union européenne, Pietromarchi voit ses certitudes s'effondrer après la découverte d'une madone calabraise pleurant des litres de sang humain. Autrefois propriété d'un chef mafieux, la madone n'a rien de bien extraordinaire à première vue. De plastique et de taille moyenne, elle est pourtant un défi lancé à la science, une contradiction

miraculeuse à la première loi de la physique énoncée par Anaxagore : « Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau ». Comment est-il possible qu'une statuette aussi banale puisse pleurer du sang ? Et, surtout, puisqu'il est acquis que le miracle se produit, que signifie-t-il ?

Les huit épisodes d'*Il Miracolo* tentent d'y répondre, nous laissant cheminer au plus près de ses personnages, tous très différents. Les femmes y sont particulièrement touchantes, notamment l'épouse de Pietromarchi – jouée par la sublimesse Elena Lietti – en épouse au foyer volage et en mal de passion. Plus rationaliste encore que son mari, elle ne veut pas changer de monde. Elle est le pôle opposé au prêtre Marcello qui, en crise de foi, s'abandonne pleinement à la madone, figure rédemptrice et émancipatrice pour ce joueur compulsif érotomane et gravement malade qui n'avait sans doute pas la vocation. L'interprétation du père Marcello a d'ailleurs valu à Tommaso Ragno un prix d'interprétation masculine mérité au festival Séries Mania 2018.

Réalisation et bande originale sont à l'avenant, rivalisant avec le meilleur cinéma actuel. Les *Tindersticks*, groupe félicite de la réalisatrice Claire Denis, offrent un écrivain idéal à cette œuvre contemplative mais paradoxalement rythmée, à la narration fluide et enlevée. Regardez-la vite avant qu'elle ne disparaisse, ce « miracle » est un joyau. ♦ **Gabriel Robin**



**IL MIRACOLO (8 épisodes)**

**Niccolò Ammaniti**

Avec Guido Caprino, Elena Lietti, Lorenza Indovina

À voir sur [www.arte.tv](http://www.arte.tv) jusqu'au 23 février

# Critiques

## PORTRAIT DE L'ÉCRIVAIN EN ANTIMODERNE



**CADENCE**  
Jacques Drillon  
Gallimard  
397 p. - 23,50 €

Ce premier tome d'essai autobiographique est brillant. Inversant le procédé qui fait d'ordinaire mettre au service du récit de sa propre vie toute sa science et ses lettres, Jacques Drillon use d'éléments autobiographiques pour penser, et, quoique disposés sans ordre apparent, ils constituent, à la manière de collages, une réflexion sur les époques, la société des hommes et ses passions, non dénuée de profondeur, d'ironie et de coupant. On

chemine en compagnie d'un esprit érudit, foncièrement agnostique, irréductiblement français et antimoderne. « (...) je ne me sentais chez moi que parmi les antimodernes. Qu'il s'agisse de Chateaubriand, de Barbey d'Aurevilly, de Sainte-Beuve ou de Rimbaud, qui ricanait « il faut être absolument moderne », comme on dit « tentons de ne pas passer pour des ploucs », tous avaient en commun de vomir leur temps ; de refuser ce que le monde d'alors voulait qu'ils deviennent : des affairistes cyniques, mous du dedans, des humanistes dévoués au progrès, des béni-oui-oui de l'industrialisation. » De ces moments délicieux, le livre regorge, ainsi de tel passage où l'auteur évoque, avec une légèreté qu'il tâche d'expliquer, les attouchements d'un curé qui « sont censés avoir détruit [s]a vie. » Où il moque sans ambages ceux qui « n'ont rien subi, mais connaissent mieux que moi l'enfer que j'ai vécu », finissant, comme souvent, par reprocher à ses adversaires leur incorrection grammaticale. Cocasse toutefois qu'à l'heure de la grande délation il écrive : « Avoir été socratisé de la sorte m'a laissé un souvenir tout juste désagréable, que je n'ose dire sans grande importance. » De la

même manière, il conspu, sans égard pour son époque toute dévouée à ce veau d'or, le rock et la musiquette diffusée à la radio – où il rejoint Millet, Camus et Duteurtre, qui n'ont pas la réputation de s'être fait beaucoup aimer de leurs contemporains. « À Nancy, Y\* m'a initié à la musique rock. Pour lui complaire, j'en ai écouté, en me forçant, comme on caresse les muscles durs d'un garçon alors qu'on ne rêve que de seins tendres et mous.



**Une réflexion sur les époques, la société des hommes et ses passions, non dénuée de profondeur, d'ironie et de coupant.**

Je cherchais désespérément ce qu'il fallait écouter dans cette musique du peu, du très peu, imaginée par des hommes à l'imagination creuse comme un vieux radis. » Roboratif et cinglant.

♦ Jacques-Matthieu Muracciole

## NAUFRAGE DU STYLE

Un éditeur parisien se tape sa stagiaire noire, laquelle passe son temps à le traiter de sale blanc. Devenu fou, il part noyer son chagrin dans la mer, tandis que la stagiaire consulte une psy afin de comprendre son obsession pour l'Afrique et l'esclavage, elle qui est née en région parisienne... Le scénario est gag, ça n'est rien à côté du style. Premier flirt : « Il y avait du feu dans leurs yeux, toutes les couleurs des plus beaux parterres d'Orient », etc. Plouf en Méditerranée : « Quand il avait compris qu'il n'allait plus pouvoir courir ainsi dans les eaux, de plus en plus profondes, d'un puissant élan il s'était soulevé de tout son corps et avait plongé dans l'infini maritime, qui était tout en ténèbres », etc. L'auteur passe au « je » dans la deuxième partie puis au « vous » dans la troisième, mais c'est toujours aussi ampoulé : Dominique de Villepin est battu, à plates coutures ! Sur le fond, ce roman d'allure très politiquement correcte (les migrants, etc.) tient du brûlot provocateur caché, avec son odieux personnage de noire raciste et victime, condensé de haine venue terrasser le vieux mâle blanc. À part ça, *Mare Nostrum* est un roman idéal pour se payer une tranche de rigolade en choisissant une page au hasard à déclamer bien haut, un soir de cuite. ♦ Jérôme Malbert



**MARE NOSTRUM**  
Philippe de la Grenardière  
Actes Sud  
258 p. - 21 €

# Crouâtes et merveilles

Par Nicole Esterolle



## QUAND LÉVÊQUE SALOPE L'OPÉRA

Deux gros pneus de tracteur ornent l'escalier intérieur de l'Opéra de Paris. L'artiste, Claude Lévêque, affirme que ces pneus seront « *comme un carrousel, une invitation à la danse, à la valse* ». Il déclarait naguère « *avoir puisé ses influences, dans les milieux festifs parisiens des années 80* » où il était un « *ambianceur* » reconnu des lieux branchés de la capitale. Reconverti ensuite dans l'art contemporain, il devint très vite le meilleur « *installateur d'atmosphères* » dans les lieux de culture institutionnels qui raffolent de ses installations au sujet desquelles il a dit « *qu'une œuvre est réussie quand on ne peut la supporter plus de trois secondes* ». Fervent adepte du tube néon en référence, dit-il, à « *l'Être et le Néon* » de Jean-Paul Sartre, il a commis quelques fameuses œuvres avec ce luminescent support. Citons : *Je suis une merde* et *Mon cul, ma vie, mes couilles*. Ces pneus posent cependant quelques questions :

Sont-ils vraiment nécessaires pour élargir le public de l'Opéra ?

Quel est le rôle des experts du Ministère dans la radicalité de ce choix esthétique ?

Ne peut-on subodorer quelque camaraderie un brin collusive avec la galerie Mennour ?

Pourquoi les ténors de la critique d'art française sont-ils muets ?

Sachant que l'Opéra de Paris est ultra-subsventionné, n'y avait-il pas meilleures dépenses à faire avec l'argent du contribuable ?

Ces pneus n'incitent-ils pas les Gilets jaunes à poursuivre leur combat ? ♦

## Critiques

# OBSESSIONS D'UN VIRTUOSE



**LE RÉCIDIVISTE**  
Alain Fleischer  
Seuil  
342 p., 21 €

Le narrateur retourne à Budapest pour interviewer un criminel récidiviste dont il veut s'inspirer pour un personnage de roman. Il fait étape à Brno, en Moravie, ville où il a vécu à 17 ans : il a la surprise d'y tomber sur lui-même à cet âge, comme dans un récit fantastique... Un décor (le Danube, la Hongrie), trois personnages (le narrateur, le criminel, une amante), un thème décliné à loisir (la répétition, le recommencement, la récidive, le retour, etc.) : tels sont les ingrédients du nouveau roman d'Alain Fleischer, le premier après trois ans de silence (pour lui, c'est fort long). Comme chaque fois, c'est un objet fascinant et inclassable, à la fois romanesque et philosophique, servi par une écriture luxuriante qui joue des effets de ressassement et de répétition, et qui désoriente (voire hypnotise) par ses effets d'accumulation, ses juxtapositions de mots ou d'expressions voisins, comme pour aboutir à la justesse par l'exploration méthodique du nuancier des mots. Il y a dans ce roman une sorte de tentative de condenser et d'épuiser le thème fantastique de l'éternel retour, avec quelques formulations vertigineuses qui touchent à la métaphysique et, évidemment, une réflexion sur l'acte d'écrire et l'idée qu'on écrit toujours le même livre (ou qu'on revit le même roman), singulièrement pertinente s'agissant de Fleischer qui dispose et recompose les motifs de son œuvre au fil des livres, dans une vaste tectonique de plaques. On note l'importance aussi de l'érotisme, part majeure de son œuvre, l'omniprésence de la musique, hongroise en particulier, spécialement Bartók, et l'écho lointain de la Shoah, qui contribue à la couleur gris-noir du texte, et à la sourde inquiétude qui l'habite. Autant de thèmes récurrents chez l'auteur – récurrence, récidive... – récidiviste du grand livre virtuose, l'un des plus grands écrivains français d'aujourd'hui, assurément. ♦ **Bernard Quiriny**

**Il y a dans ce roman l'idée qu'on écrit toujours le même livre, singulièrement pertinente s'agissant de Fleischer qui dispose et recompose les motifs de son œuvre au fil des livres, dans une vaste tectonique de plaques.**

## LE LOUFOQUE ET LE SACRÉ

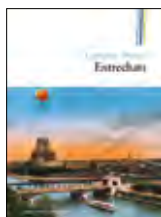
« *Le Dasein vous échappe, monsieur R. !* » À la lecture du premier graffiti inscrit sur le mur d'un des personnages du roman d'Olivier Maillart, on se dit que l'auteur nous prépare un polar philosophico-Frédéric Lenoir : heureusement, il n'en est rien. Ce livre construit comme une énigme tient du *Clan des six* et des *Monthy Python* : loufoque, burlesque, alcoolisé et caustique comme il faut. Sous la plume de l'écrivain, les temps se gorgent de religieux, mais d'un religieux de décorums comiques ou glauques. Ceux qui comprennent ce que signifie « solstice d'hiver », « musiques traditionnelles européennes », ou qui seront déjà entrés dans une librairie présentant « *quelques revues aux titres chantants*, *Éléments*, *Philitt*, *Rébellion*... », riront de bon cœur (ou se reconnaîtront ?) devant ces personnages, qui païens, qui francs-maçons, qui zéloteurs d'une obscure secte en bleu. Tous cherchent le renouveau du monde et l'auteur s'amuse à les caricaturer dans un esprit potache. On nous annonce des mystères et des drames, préparez-vous à plutôt rire que frémir. ♦ **Mélanie Marcel-Sorgue**



**LES DIEUX CACHÉS**  
Olivier Maillart  
Le Rocher  
168 p. - 16,90 €



## VAGUE À L'ÂME FRANÇAIS



**ENTRECHATS**  
**Laurence**  
**Brisset**  
 Le Rocher  
 192 p. – 18 €

Ce livre de Laurence Brisset a tout du roman « français », de ce « français » qui fait la chair des films de la Nouvelle Vague : au fil des quatre saisons des personnages doux-amers circulent dans un Paris un peu hors du temps, de ponts et de parcs, entre restaurants et petits appartements bourgeois. À travers le choix de personnages-types (la jeune fille, la femme mûre, l'homme aigri, le psychanalyste...), l'auteur raconte les attentes, déceptions et espoirs de l'amour. Le style est léger et, chose heureuse, loin de s'en tenir aux constats nihilistes et communs du moderne sur le sujet, Laurence Brisset choisit de faire sa place à « l'âme », à travers son personnage le plus saillant, Anne Langlin, mannequin contemplative et délicate, plus très à l'aise dans la promotion des eaux minérales. On projette les traits d'acteurs français pour incarner certains protagonistes, et si on devait choisir un réalisateur, ce serait sans conteste l'Alain Resnais des comédies musicales. Un ballet sentimental et subtil. ♦ M.M.-S.



« Assez de demi-vérités, il faut faire face au scandale ! »



**Pier Paolo Pasolini**  
 (1922-1975)

Un soir d'hiver dans la périphérie de Rome, il pleut comme en automne. **Mélanie Marcel-Sorgue** attend près d'un mur noir, à côté commencent des terrains vagues. Elle a rendez-vous avec Pier Paolo Pasolini. Le cinéaste d'après-guerre, anti-conformiste à l'imaginaire archaïque et obscène, poète et romancier, tourne depuis quelque temps les scènes d'intérieur de *Médée*, à Cinecittà.

### Pourquoi nous retrouver sur ce terrain vague ?

Parce qu'il n'y a qu'ici, seul, égaré, muet, que je parviens à reconnaître les choses.

### Qu'est-ce qui fait de vous un Italien ?

La chose la plus importante de ma vie, ma mère et son dialecte frioulan. Ma mère et son âme trop innocente d'ange, inapte à vivre hors des villages.

### Vous sentez-vous libre à présent que la censure fasciste a disparu ?

Jamais la différence n'a été une faute aussi effrayante qu'en cette période de tolérance.

### Les relations amoureuses ont pourtant changé...

Oui, des jeunes gens peuvent entretenir des rapports obsessionnels avec des filles qu'ils gardent près d'eux comme ornement, tout en prétendant qu'elles sont libres.

### Pourquoi d'écrivain êtes-vous devenu cinéaste ?

Par le choix du cinéma j'ai voulu abjurer ma langue d'italien petit-bourgeois.

### À propos de langage, que pensez-vous de la « communication non-violente » ?

Ce langage conventionnel et pauvre prôné par des neuroscientifiques américains ? Il symbolise la vie linguistique du futur, un monde inexpressif, sans particularismes ni diversité de cultures, un monde parfaitement normalisé, un monde de mort.

### La France connaît des mouvements de révoltes populaires, les gens se plaignent notamment de la pauvreté...

J'aime la pauvreté du peuple qui a vécu à « l'âge du pain », ces gens étaient des consommateurs des biens de première nécessité. C'est sans doute cela qui rendait leur vie pauvre et précaire extrêmement nécessaire, tandis que les biens superflus rendent la vie superflue.

### Qu'allez-vous faire à présent ?

Je vais m'engager, l'engagement est inéluctable, aujourd'hui plus que jamais. Il faut résister dans le scandale et la colère, naïf comme des bêtes à l'abattoir. Troublés comme des victimes.

### Une création politique donc...

Je ne veux pas créer en homme engagé, mais vivre.

### Pourquoi m'avoir donné rendez-vous si tard ce soir ?

J'ai peur. Un soir je tomberai dans le noir, sous un tilleul tiède de verdure, et ma mort dispersera les tilleuls et le soleil.

# Recours au poème

Par **Gwen Garnier-Duguy**

## SUBLIMER LA VIE



**AU SECRET DE LA SOURCE ET DE LA Foudre**

Georges-Emmanuel Clancier ♦ Gallimard ♦ 62 pages – 12 €

Le poète Georges-Emmanuel Clancier a quitté ce monde le 4 juillet dernier, à l'âge de 104 ans. Il n'aura pas tenu entre ses mains son dernier livre, recueil issu d'une correspondance avec Arlette Brunel dans les années 60, à qui il envoyait des poèmes passionnés alors qu'il abordait le mitan de sa vie. Au-delà de cette passion, l'intérêt de ces poèmes est qu'ils sont composés par un grand poète, ils disent ainsi une dimension de l'amour comme une pythie transmet ce qui la dépasse, auquel elle prend part cependant. L'intérêt tient aussi au fait qu'ils émergent maintenant, et que leur puissance rétroactive percute notre aujourd'hui furieux. Le poète se remémore la guerre et accouche de vers où la beauté le dispute à l'absurde, là encore comme pour soigner. Car dominant les horreurs, les souffrances, l'injustice, la mort, l'esclavage, seule l'appartenance à l'amour mariée au sens du verbe peut sublimer la vie, comme en ce *Arles où dansent les dieux de lumière* écrit le 16 février 1969 :

« (Soleil dansez et vent bleu dansez dans ma mémoire)

Cette Provence de ciel, ce chant de la pierre amoureuse

Et l'enchantement minutieux des garrigues

Le jeu des vignes, l'ardeur noire de l'enfance,

Une sagesse ardente que jetterait la vie à la volée,

Le haut vol du désir au-dessus de la chair,

Un visage de mes jours à la couleur de tes jours,

Arles natale pour nous deux au seul visage de l'amour,

Trésors, rosée émerveillée, rose flamme,

Trésors captés aux rives de tes yeux

Ou talismans gagnés au rêve de tes lèvres

Arles où dansent ton regard et ton nom

(Ô joie, dansez dans le vent futur) ».

La vie est là, toujours, dans la chair, la chair d'un brin d'herbe, la chair d'une source, la chair d'un ramage, la chair des mots, la chair de la femme, la chair de l'amour rencontré dans la profondeur de notre être. Et cette percussion-là adoucit et élève. ♦

## Critiques

# FAITES-LA TAIRE



**LE SILENCE DE SANDY ALLEN**

Isabelle Marrier

Flammarion  
276 p. – 19 €

Sandy Allen, née en 1955, morte en 2008, est entrée au *Guinness Book* des records en raison de sa taille, 2,31 m. Fellini l'a filmée en 1976 dans son *Casanova*, Isabelle Marrier lui consacre aujourd'hui un roman à la fois mal et sur-écrit, où tout est « transpercé » (la lumière « *transpercée du cri bleu des enfants* », le mois de juillet « *transpercé de pluies énormes* », etc.) et où les enfants des écoles « *s'éclaboussent de chuchotis* ». Car les chuchotis, ça mouille, voyez-vous. Les écrivains comme Mme Marrier le savent ; ils ont toujours un sèche-cheveux dans leur valise, au cas où il faille parler tout bas. Fellini apparaît dans le texte, fort maltraité par l'auteur. Par exemple, elle écrit que « *ce qu'il décide et exprime s'exécute dans l'esprit des autres hommes* ». Si ça ne s'exécute que dans leur esprit, ça ne doit pas conduire bien loin. Du reste, je me demande ce que signifie cette phrase. De Fellini toujours, elle dit que « *tout l'effort de sa vie est tourné vers cela, faire advenir les rêves* ». C'est le plus beau cliché de la rentrée 2019, authentifié par huissier. *Le Silence de Sandy Allen* ne vaut rien, on aurait préféré le silence d'Isabelle Marrier. ♦ J.M.

# BELLA ITALIA

Le succès de la série espagnole *La Casa de papel* remit à la mode le beau chant italien « *Bella Ciao* », un chant de révolte ouvrière adopté ensuite comme hymne par les opposants au fascisme. Ce resurgissement soudain d'un joyau traditionnel par le biais de ce nouveau grand véhicule à légendes que représente aujourd'hui le format « série », avec



**BELLA CIAO, CHANSONS DU PEUPLE EN ITALIE**

Giovanna Marini, Gruppo Padano di Piadena

Harmonia Mundi ♦ 10,75 €

sa diffusion massive, conduisit parfois au pire, comme le remix *dance music* de la chose, où comment le génie populaire, par le biais du divertissement international, peut dégénérer dans l'abrutissement de masse et faire finalement regretter Mussolini, dont les goûts artistiques, quoi qu'on en dise, étaient largement supérieurs à ce résidu ultime, et infiniment moins totalitaires. Bref, cet engouement ressuscité pour « *Bella Ciao* » peut aussi être un prétexte pour découvrir des chansons traditionnelles italiennes, en sus des versions « originelles » du tube, chant d'amour, de prisonniers, politiques, des Abruzzes ou de Toscane, du Piémont ou de Sardaigne, qui sont beaux, émouvants et nobles – comme le sont tous les chants qu'exsude la longue passion d'un peuple. Viva Italia !

♦ Romaric Sangars

# NUL

Nous sommes d'accord : s'en prendre à Jul est presque trop facile. Le rappeur illettré aurait même quelque chose de touchant dans sa façon de faire des albums de façon stakhanoviste (neuf en cinq ans, chacun contenant au minimum seize chansons). En témoigne ce nouvel opus, *La Zone En Personne*, quarante titres au compteur, sorti six mois seulement après sa dernière livraison. Et comme Jul est un des musiciens les plus prospères de l'époque (tous ses albums commencent disque de platine), il est normal qu'il n'échappe pas au viseur de *L'Incorrect*, parce qu'il est un signe des temps. Au menu, donc, du rap poussif sorti tout droit du milieu des années 2000 (« La Zone en personne »), des tentatives trap tellement caricaturales qu'elles ne peuvent que susciter des rires nerveux (« Poussette »), du dancehall (« Je vais tout casser »), de la blquette electro-gitanisante (« Pablito »). En somme : un menu exhaustif de ce que la musique contemporaine produit de plus immonde. Jul est une sorte de parrain des horreurs, le duc du dégueulasse, et on ne ressort pas indemne de sa zone.

◆ Joseph Achoury Klejman



**LA ZONE**  
**EN PERSONNE**  
**Jul**  
D'or et de platine  
12 €

# MISSILE AU MIEL

PIROSHKA ◆ Brickbat ◆ Bella Union / PIAS ◆ 15 €



Les fans de britpop et les nostalgiques de la vague shoegaze des 90's ont déjà dû se passer le mot depuis que ce nouveau groupe est apparu sur les réseaux, il y a six mois. Nouveau, pas vraiment en fait, puisque c'est une histoire de famille augmentée de quelques illustres retrouvailles. Piroshka (nom du Petit chaperon rouge hongrois) c'est l'ancienne guitariste et chanteuse de Lush, Miki Berenyi, avec l'ancien guitariste Moose, le bassiste de Modern English, Mick Conroy, et l'ancien batteur d'Elastica, Justin Welch. Une certaine fraîcheur donc, mais à l'ancienne. Si *Brickbat* vient du nom d'un missile, la forme épouse les contours soft d'une pop convenue, sucrée, mais envoûtante, flirtant avec le punk, le glam et le rock indé – mention spéciale à la mélancolique « Blameless ». On aimera aussi « What's next » et « Hated by the powers that be », inspirée, dit-on, par un badge de Moose clamant : *Hated by the Daily Mail*. Bref, un premier envoi convaincant, aux accents familiers et, en quelque sorte, rassurants. ◆ Alain Leroy

## Station Opéra

Par Paolo Kowalski



## ROME N'EST PLUS DANS ROME

Durant l'avant-première des *Troyens*, le 22 janvier, l'Opéra Bastille ressemblait à un amphithéâtre. Presque trois mille jeunes ont rempli les gradins pour ce chef-d'œuvre titanésque d'Hector Berlioz, en scène jusqu'au 12 février. Comme de coutume, la chaire était partagée entre deux professeurs très différents. D'un côté, le directeur musical. Philippe Jordan approfondit les tonalités épiques, tragiques ou élégiaques de la partition flamboyante, en révélant dans ses perles tantôt l'archaïsme instrumental, tantôt le lyrisme mélodique. De l'autre côté, le metteur en scène. En anthropologue ténébreux, Dmitri Tcherniakov ne cesse de déconstruire, dé-situer, démystifier rois et reines, dieux et demi-dieux, jusqu'à faire d'Énée (Brandon Jovanovich) un traître, qui édifiera sa Rome immortelle sur la mort de trois femmes : Cassandre (Stéphanie d'Oustrac), la prophétesse ignorée ; Créuse, l'épouse trahie ; Didon (Ekaterina Semenchuk), l'hôtesse abandonnée.

Troie n'est plus dans Troie, mais dans une périphérie bétonnée dont un journal télévisé raconte *en live* la fête qui vire au carnage. Pas de cheval, pas de mer, pas de bateaux. La cour de Carthage n'est qu'un centre de soins pour victimes de guerre, où Didon réinvente son amour perdu. Pas de chasse, pas d'orage, pas de grotte que puisse décrire la musique sublime du quatrième acte. Pas de bûcher pour consumer la folie de la reine, selon le metteur en scène russe. Du Virgile idolâtré par Berlioz, il ne laisse que des vieux mots écrits sur des pancartes que les internés tiennent lors des thérapies de groupe. Malgré le spectacle impressionnant, sa mythologie sans mythes peine à nous convaincre. ◆

### LES TROYENS

Hector Berlioz

Opéra Bastille – operadeparis.fr

Dmitri Tcherniakov (mise en scène)

Philippe Jordan (Direction musicale)

Du 25 janvier au 13 février

De 10 € à 231 €

# FLAMBOYANT



## THE FAVORITE (2h)

De **Yórgos Lánthimos**

Avec Olivia Colman, Emma Stone, Rachel Weisz, Nicholas Hoult  
En salle le 6 février

Début du XVIII<sup>e</sup> siècle : l'Angleterre et la France sont en guerre. La reine Anne – santé fragile, caractère instable – occupe le trône, tandis que son amie Lady Sarah gouverne à sa place. Lorsqu'une nouvelle servante, Abigail Hill, arrive à la cour, Lady Sarah la prend sous son aile. Elle y voit l'opportunité de se faire une alliée ; Abigail, celle de renouer avec ses racines aristocratiques. Ne vous y trompez pas, la dernière folie de Yórgos Lánthimos (*The Lobsters*) n'est en rien un film d'histoire ; simplement, de l'histoire il exploite les figures les plus sombres afin d'offrir une comédie de lutte de pouvoir d'une cruauté baroque délicieusement punk. Sous ses allures de reconstitution

classique, le film est, pour le réalisateur grec, un terrain de jeu idéal où exprimer sa folie scabreuse hors de toute entrave. Le palais est un monde confiné où tout se décide, un monde à front renversé où les hommes, débarrassés de leur charge, dégustent de l'ananas en regardant des courses de canards pendant que les femmes exploitent leurs cerveaux et leurs culs afin de s'entre-éliminer. D'une vulgarité flamboyante, d'une drôlerie redoutable, merveilleusement interprété, *The Favorite* captive et trouble.

◆ **Arthur de Watrigant**

# CHIADÉ POUR RIEN

**UN ANGE (1h45)** ◆ de **Koen Mortier** ◆ Avec Vincent Rottiers, Fatou N'Diaye, Paul Bartel ◆ En salle le 13 février



Film belge réalisé par Koen Mortier, *Un Ange* s'inspire de la vie du cycliste Frank Vandenbroucke (Thierry), mort lors d'un séjour au Sénégal. Le scénario est centré sur ce voyage, durant lequel Thierry (Vincent Rottiers), tombe follement amoureux d'une prostituée nommée Fae. Pour nous faire pénétrer dans son univers, le réalisateur utilise nombre de procédés rendant son film très esthétique : les couleurs sont chiadées, le grain de l'image semble accentuer l'authenticité africaine et la géométrie des plans comme les jeux de lumière sont très habilement employés. Koen Mortier recrée ainsi une atmosphère à la fois angoissante et séduisante où se mêlent rêve et réalité, passé, présent, futur, au gré des hallucinations de Thierry sous l'influence de psychotropes. Si tout cela flatte l'œil, l'esprit n'en est pas moins lassé par la banalité du scénario. Il s'en dégage une sensation de remplissage vain qu'alourdissent encore certaines scènes dont l'utilité et la crédibilité demeurent douteuses. Les péripéties amoureuses et leurs enjeux finissent même par sembler complètement improbables. Un cadavre sous le rimmel.

◆ **Victor Tarot**

# L'ART DU LOURD

**NICKY LARSON ET LE PARFUM DE CUPIDON (1h31)**

de **Philippe Lacheau** ◆ Avec Philippe Lacheau, Élodie Fontan, Tarek Boudali ◆ En salle le 6 février



Nicky Larson, meilleur des gardes du corps et détective privé hors-pair, est appelé pour une mission à hauts risques : récupérer le parfum de Cupidon, qui rendrait irrésistible celui qui l'utilise... Avis aux fans de mangas : ce Nicky Larson ne puise pas son inspiration dans le *City Hunter* de Tsukasa Hōjō mais dans *Le Club Dorothée*. Si Lacheau reprend les codes de l'animation japonaise, il laisse de côté toute dimension dramatique pour jouer la carte burlesque à fond et truffier son film de référence aux années 90 et sa culture TV : vol plané au son d'*I Believe I can fly*, apparition de Pamela Anderson ou caméo de Dorothée en hôtesse de l'air, tout y passe, en une sorte d'hommage à la beauferie de cette décennie hésitant entre le pastiche et la nostalgie. L'absurde et la surenchère sont la marque de fabrique du réalisateur depuis *Babysitting* (2014), mais avec *Nicky Larson*, il surprend par une orchestration aussi inventive que précise dans un enchaînement sans temps mort. Certes, il faut être né dans les années quatre-vingt pour savourer les détails, mais Lacheau confirme qu'il existe bien un art du lourdingue. Hilarant. ◆ **A.W.**

# LE SYNDROME MICHAEL MOORE

**VICE (2h12 min)** ◆ d'**Adam McKay** ◆ Avec Christian Bale, Amy Adams, Steve Carell ◆ En salle le 13 février



Fin connaisseur des arcanes de la politique américaine, Dick Cheney a réussi, sans faire de bruit, à se faire élire vice-président aux côtés de George W. Bush. Devenu l'homme le plus puissant du pays, il a largement contribué à imposer un nouvel ordre mondial dont on sent encore les conséquences aujourd'hui... Adam McKay reprend la même recette que dans son précédent film, *The Big Short* (2015), un patchwork d'images d'archives, de voix off, d'ellipses et d'analogies en tout genre mais gagne en efficacité, un personnage étant plus simple à suivre qu'une crise des *subprimes*. Si *Vice* assume son arrogance et offre quelques moments de bravoure, il souffre sérieusement du syndrome Michael Moore, celui de croire que la multiplicité d'uppercuts et l'avalanche de détails documentés – revendiquée en générique par un « *Putain, on a bossé* » – finiront par convaincre son auditoire. Sa structure narrative séduisante au démarrage finit par lasser et son refus de dramaturgie par crainte d'humaniser sa cible finit par agacer. Beaucoup de technique mais peu de cinéma, Adam McKay tire à côté. ◆ **A.W.**



# Monsieur Cinéma

Par Arthur de Watrigant

## La Chute de l'Empire américain **LE BON, LA PUTE ET LE TRUAND**



**Malgré son titre aguichant – *La Chute de l'Empire américain* – le nouveau film du réalisateur québécois Denys Arcand n'est pas le troisième volet du cycle débuté en 1986 avec *Le Déclin de l'Empire Américain* puis poursuivi avec *Les Invasions Barbares*, film oscarisé en 2003. Moins féroce, plus moraliste, si la manière qu'a Arcand de scruter son époque fait toujours sourire, elle perd franchement en puissance.**

**L**a *Chute de l'Empire Américain* s'ouvre sur un clin d'œil à *Pulp Fiction*: attablé dans un restaurant, Pierre-Paul explique à sa future ex qu'il est « *trop intelligent* » pour réussir, que « *l'intelligence est un handicap* », expliquant l'élection de Donald Trump par un cinglant : « *Les imbéciles adorent les crétiens* ». Pierre-Paul a 36 ans et malgré un doctorat en philosophie, il exerce le métier de chauffeur pour une compagnie de livraison. Plaqué pour s'être montré « *trop intelligent pour dire je t'aime* », il se retrouve quelques jours plus tard témoin d'un hold-up qui tourne mal et au terme duquel sont abandonnés deux énormes sacs de sport bourrés de billets. Des millions de dollars. Le pouvoir irrésistible de l'argent va bousculer ses valeurs altruistes et mettre sur sa route une *escort girl* envoûtante (Maripier Morin, d'une beauté sublime) et un ex-taulard (merveilleux Rémy Girard) reconverti en conseiller financier. La patte d'Arcand se remarque dans ses personnages, les dialogues font souvent mouche – « *J'ai besoin d'aide, j'ai vraiment trop d'argent* » – et on y découvre même un cadre plus soigné qu'à l'accoutumée. Son personnage aussi timoré qu'érudit et qui use de citations pour fuir tout dilemme moral rappelle ceux du *Déclin de l'Empire Américain*. On s'amuse de voir Pierre-Paul dealer avec un avocat véreux pour blanchir moralement ses valises de biftons via des paradis fiscaux ou acheter, comme première dépense, les faveurs d'une *escort* de luxe qui cite Racine. Arcand montre comment

l'argent, origine de tous nos maux, sait se rendre désirable même aux yeux d'un socialiste convaincu.

Mais de cette photographie de l'époque, le cinéaste québécois peine à retrouver le cynisme et l'amertume réac qui avaient fait son succès. On dirait qu'après avoir sulfaté la génération des soixante-huitards égoïstes – Rémy le prof gauchiste du *Déclin de l'empire américain* – il fallait impérativement tuer leurs enfants – Sébastien, le fils capitaliste de Rémy dans *Les Invasions Barbares*. Arcand fait un film moins bavard, il gagne en rythme, mais ses personnages, bien moins charpentés, perdent en profondeur. En troquant la satire dramatique pour le *feel good movie* à thèse, le réalisateur en oublie son ironie féroce. L'humanité qui naissait des félures de ses personnages est ici accouchée aux forceps. Certes, Arcand joue sur le registre comique, il s'amuse en caricaturiste de séries US avec ses deux flics chargés de l'enquête tout droit issus de *NCIS*, mais son film souffre néanmoins d'un déséquilibre flagrant. Sa charge sympathiquement naïve contre notre société moderne où l'on enjambe les sans-abris, où l'on montre du doigt les prostituées et où l'on encourage les voyous en col blanc, fonctionne tant qu'il reste dans le registre de la fable légère (un *Pretty Woman* socialiste) mais perd tout son charme dans le réalisme, au point que ça en devient dérangeant. Entre une scène de torture écœurante et un finale en plans voyeurs sur des SDF inuits, le Québécois vautre son œuvre dans l'idéologie binaire et simpliste que d'aucuns nomment « socialisme ». ♦

**En troquant la satire dramatique pour le *feel good movie* à thèse, le réalisateur en oublie son ironie féroce.**

chée aux forceps. Certes, Arcand joue sur le registre comique, il s'amuse en caricaturiste de séries US avec ses deux flics chargés de l'enquête tout droit issus de *NCIS*, mais son film souffre néanmoins d'un déséquilibre flagrant. Sa charge sympathiquement naïve contre notre société moderne où l'on enjambe les sans-abris, où l'on montre du doigt les prostituées et où l'on encourage les voyous en col blanc, fonctionne tant qu'il reste dans le registre de la fable légère (un *Pretty Woman* socialiste) mais perd tout son charme dans le réalisme, au point que ça en devient dérangeant. Entre une scène de torture écœurante et un finale en plans voyeurs sur des SDF inuits, le Québécois vautre son œuvre dans l'idéologie binaire et simpliste que d'aucuns nomment « socialisme ». ♦

## Traité de la vie élégante



Par **Frédéric Rouvillois**  
Écrivain et juriste

# LES SOULIERS DE SATAN

« **O**ui, c'est cela, assise en face de moi dans le métro, une ravissante jeune femme en petite robe légère, les jambes nues et fort gracieuses mais qui se terminaient, surprise atroce, par une paire d'énormes pompes genre Rangers para relookées Chanel. On aurait dit une

biche avec des chaussures de ski.

– Je vois le style, ricana Romaric S., le célèbre romancier, en sifflant sa troisième bière.

– Le pire, reprit E., c'est que deux minutes avant, j'étais tombé sur l'affiche d'une grande marque de lainages où l'on voyait la même chose : une frêle demoiselle à l'air rêveur assise dans un fjord, exclusivement vêtue d'un grand pull en cachemire cerise lui arrivant aux cuisses, mais les gambettes encastrées dans de monstrueux godillots de luxe.

– T'as rien compris. C'est la nouvelle mode, faire contraste, accentuer la grâce et la fragilité de la nana en l'affublant de tatanes géantes et décalées. Bref, casser le mythe aristotélécien de l'Harmonie, briser, à coups de talons, les codes surannés de l'élégance bourgeoise. Exterminer les logiques du genre !

– Pourtant, objecta E., en détruisant les « logiques du genre » de cette manière, on ne fait que les renforcer !

– Tu peux développer, camarade ? Euh... Vous me remettez la même chose s'il vous plaît, Monsieur !

– Eh bien, on les renforce en soulignant l'asymétrie entre hommes et femmes. D'abord, on met en relief un accessoire bien particulier, comme pour dire : regardez ces chaussures qui crèvent l'écran et qui démontrent combien je suis femme, puisque seules les femmes veulent qu'on baisse les yeux devant elles pour fixer des pieds qui, chaussés de la sorte, n'en paraîtront que plus menus, plus charmants et plus désirables... Si j'étais un homme, je cacherais mes chaussures, si je les montre, c'est que je suis une femme. Et en tant que telle,

j'ai en outre le droit de mettre des chaussures d'homme alors que le droit inverse est strictement refusé aux messieurs : si soucieux qu'il puisse être de la mode et de son apparence, un type en costard cravate ne mettra jamais de mules en python doré ou de cuissardes roses, de même qu'un gars en jean évitera les escarpins Louboutin framboise écrasée.

– Je reconnais que c'est inhabituel, en dehors des périodes de carnaval ou des chars spécialisés de la Gay Pride, confirma Romaric qui semblait presque aussi noir que son costume, sa chemise, sa cravate et ses cheveux.

– Et même pour ce qui est des couleurs, tu as remarqué. En matière de souliers, les femmes peuvent allègrement se permettre toutes les teintes du prisme ; tout à l'heure, les rangers de la demoiselle étaient bêtement marron, mais nul n'aurait rien trouvé à redire si elles avaient été jaune canari, bleu céladon ou argenté. Tandis que les hommes, sauf lorsqu'ils sont sur un terrain de sport, doivent *a priori* rester dans le sobre, le discret : l'invisible, en somme. Les traités de savoir-vivre estimaient naguère que les chaussures d'un monsieur bien élevé doivent toujours être plus sombres que ses pantalons. Et les anthropologues de café du commerce expliquent que cette

**Si j'étais un homme,  
je cacherais mes  
chaussures, si je les  
montre, c'est que je suis  
une femme. Et en tant  
que telle, j'ai en outre  
le droit de mettre des  
chaussures d'homme.**

habitude remonterait à l'époque où les gens comme il faut étaient bottés, ou portaient des bas plus clairs que leurs souliers. En fait, le sombre, c'est pour qu'on ne les remarque pas. Voilà pourquoi, entre parenthèses, un mec qui se promène en chaussures blanches, jaunes ou bicolores risque fort d'être pris pour un...

Tout à sa péroraison, E. avait laissé échapper sa serviette. Il se pencha à terre pour la ramasser, et là, jetant un coup d'œil involontaire sous la table, constata avec horreur que Romaric, tout de noir vêtu, portait de magnifiques chaussures rouge vif, luisantes comme les feux de l'enfer. Les souliers de Satan !

E. se releva prestement, avala sa mauresque cul sec, et se dit qu'il ferait mieux de changer de sujet de conversation. ♦

# ABONNEZ-VOUS !



# 1 AN

## 11 NUMÉROS

+ 11 NUMÉROS FORMAT NUMÉRIQUE  
+ ACCÈS ILLIMITÉ À NOTRE SITE INTERNET

# 65 €

2 ANS : 115 €



# 1 AN

11 NUMÉROS FORMAT NUMÉRIQUE  
+ ACCÈS ILLIMITÉ À NOTRE SITE INTERNET

# 45 €

2 ANS : 80 €

POUR VOUS ABONNER, C'EST AUSSI SUR :  
**LINCORRECT.ORG**

Bulletin à remplir et à envoyer à L'Incorrect — Service Abonnement 28, rue Saint-Lazare 75009 Paris  
accompagné de votre chèque à l'ordre de L'Incorrect

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

Pays \_\_\_\_\_ Téléphone \_\_\_\_\_

Courriel \_\_\_\_\_@\_\_\_\_\_



Faites-le taire !

En application de la loi Informatique et libertés, les coordonnées demandées ci-dessus sont nécessaires à l'enregistrement de votre commande. Celles-ci peuvent être communiquées à nos partenaires à des fins de prospection. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en vous adressant à L'Incorrect, 28, rue Saint-Lazare 75009 Paris.

# RÈGLE DE VIE DU COURS CLOVIS

## COLLÈGE-PILOTE ESPÉRANCE RURALITÉS



**ARTICLE 2 : L'ÉLÈVE DU COURS CLOVIS FAIT TOUJOURS DE SON MIEUX.  
IL TRAVAILLE AVEC APPLICATION ET PERSÉVÉRANCE.**

**Aidez-nous à rendre l'Espérance  
aux enfants de la France périphérique !  
Faites-nous un don !**



Fondation  
**Espérance  
Ruralités**



09 81 98 23 03



contact@esperanceruralites.org



www.esperanceruralites.org